

Dossier :

La critique de la collapsologie

Happy collapse ?



Pablo Servigne,
pape de la collapsologie

2015-2019

Recueil d'articles et de textes trouvés sur Internet

Réalisé et mis en page par Bertrand Louart

Pour toute correspondance :

Bertrand Louart
Radio Zinzine
04 300 Limans
<b.louart{at}no-log.org>

Menuisier-ébéniste dans le collectif
autogéré Longo maï à Limans.

Animateur de l'émission *Racine de Moins Un*
sur les ondes de Radio Zinzine.

Rédacteur de la revue *Notes & Morceaux choisis*,
bulletin critique des sciences des technologies et de la société industrielle
avec les éditions La Lenteur (13 numéros parus en 2018).

©opyrate :

Satanic mill, septembre 2019.

Avant-propos

Ce dossier n'a pas pour intention de nier ou même de relativiser la dégradation des conditions de la vie sur Terre en cours (changement climatique, extinction massive des espèces, pollutions et nuisances, etc.), au contraire.

Il s'agit plutôt de rassembler les éléments d'une analyse critique du courant qui, ces derniers temps, s'est emparé de ces constats – la « collapsologie » – pour promouvoir une idéologie et des attitudes que l'on peut qualifier d'ambigües, pour le moins.

C'est précisément parce que je pense qu'il faut prendre au sérieux cette dégradation des conditions de la vie, et la charge critique qu'elle représente pour la société capitaliste et industrielle dans laquelle nous vivons, qu'il me semble nécessaire de dénoncer les insuffisances et les compromissions des « collapsologues ».

Pour ouvrir ce dossier, j'ai choisi un texte récent (avril 2019), parce qu'il synthétise les principales critiques que l'on peut adresser à la collapsologie et les expose de manière très modérée. Les articles qui suivent, placés dans l'ordre chronologique, et dont beaucoup sont cités dans ce premier texte, approfondissent différents aspects de cette critique.

En fin, j'ai ajouté ma propre analyse, qui se fonde en grande partie sur les textes de ce recueil, mais qui adopte la perspective radicale de l'émancipation politique et sociale de toutes les formes de domination, d'exploitation et d'aliénation, et du renversement du capitalisme industriel.

B. L.



L'apocalypse selon Saint-Jean

*Le Grand kalendrier et compost des Bergiers
avecq leur Astrologie, etc., 1491.*

Jérémie Cravatte

L'effondrement, parlons-en...

Les limites de la collapsologie

Avril 2019

Remarques

Un cycle sur l'effondrement a été organisé à *Barricade* en novembre/décembre 2018. Il a donné naissance au groupe *Les Effondrés ardentes*. Je voudrais remercier ces personnes pour avoir, entre autres choses, nourri mes réflexions sur le sujet.

Précision sur l'intention de cet article : il y a une dizaine d'années, je parlais assis dans l'herbe avec mes parents de la probabilité d'un fascisme vert et de métropoles bientôt transformées en immenses cimetières. Nous étions à moitié angoissé-e-s et à moitié enthousiastes de « vivre » cela. Nous nous imaginions des personnes affolées par le fait de ne plus pouvoir utiliser leur voiture, enragées devant leurs supermarchés fermés et perdues sans leur téléphone intelligent. Bref, j'étais un public acquis pour les discours de l'effondrement et les ai accueillis avec soulagement. Cet article n'a donc pas pour objectif de critiquer pour le plaisir de critiquer, ni de s'intéresser à des personnes en particulier, mais bien de proposer des autocritiques pour « effondré-e-s » – de continuer à regarder ensemble plus loin et plus précis.

Les différents points de cet article peuvent être lus indépendamment les uns des autres.

« Mal nommer un objet,
c'est ajouter au malheur de ce monde. »

Albert Camus

On assiste depuis une dizaine d'années à un retour des discours de « l'effondrement », avec un pic d'intérêt pour ceux-ci depuis l'été 2018. Nombreux sont les médias qui s'en sont fait les relais. Enfin un mot qui parle vrai, à la hauteur de la situation. Un mot palpable et réaliste, pas comme l'oxymore « développement durable », le réformiste « transition » ou même l'insuffisant « décroissance ». Malheureusement, si on observe les effets concrets de ces récits de « l'effondrement », si on analyse leurs contenus, force est de constater qu'ils apportent beaucoup de confusion et qu'ils réduisent souvent les possibles plus qu'ils ne les ouvrent.

La « collapsologie » est définie par les inventeurs de ce néologisme comme suit :

« L'exercice transdisciplinaire d'étude de l'effondrement de notre civilisation industrielle, et de ce qui pourrait lui succéder, en s'appuyant sur les deux modes cognitifs que sont la raison et l'intuition, et sur des travaux scientifiques reconnus. »¹

Un constat partagé sur la situation écologique

La *sixième extinction de masse** est en cours. Elle est beaucoup plus rapide que les précédentes et concerne potentiellement l'ensemble des espèces, ce qui est inédit. Plusieurs limites écologiques ont déjà été franchies (destruction de la biodiversité, concentration des gaz à effet de serre, déforestation et dévastation des sols, pollutions en tous genres) tandis que d'autres sont en passe de l'être (acidification des océans, raréfaction de l'eau douce). C'est du caractère habitable ou non de la planète dont il est désormais question.

¹ Pablo Servigne & Raphaël Stevens, *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*, Le Seuil, 2015, p. 253.

À ces limites dépassées s'ajoute celle de la raréfaction des « ressources naturelles » non renouvelables : les énergies fossiles (pétrole, gaz, charbon) et les minerais, utilisés pour à peu près tous les biens et services actuels (dont la production d'énergies dites renouvelables).

Nous sommes sur terre depuis des centaines de milliers d'années, mais ces dépassements ne se sont enclenchés que depuis deux siècles (depuis l'expansion du capitalisme), et plus particulièrement depuis la deuxième moitié du XX^e siècle – soit très récemment. C'est ce qu'on appelle la *grande accélération**.

Concernant les *dérèglements climatiques**, dépasser une augmentation globale de 1,5°C (à l'horizon 2100 par rapport à l'ère pré-industrielle) enclencherait un emballement climatique dont nous ne pouvons mesurer l'ampleur. De nombreuses *boucles de rétroactions** existent et nous risquons de nous diriger vers une *planète étuve**. Nous sommes à 1°C de réchauffement et nous pouvons déjà observer aux quatre coins du monde ce que cela produit. Les effets ne font malheureusement que commencer. Or, les causes de ces dérèglements continuent plus que jamais d'être alimentées et la trajectoire actuelle nous mène vers une augmentation de 4°C, 5°C ou plus. À titre de comparaison, la différence de température entre l'ère pré-industrielle et la dernière glaciation était d'environ 5°C.

Un basculement écologique est donc en cours et il est irréversible dans plusieurs de ses aspects. Il ne s'agit pas d'une « crise » qui pourrait être suivie d'un retour à la situation antérieure. Il ne s'agit pas d'un événement instantané, ni homogène dans l'espace, ni linéaire dans son intensité. Seule l'ampleur de ces basculements écologiques peut, et doit, être réduite.

Les collapsos² participent à forcer la prise en compte plus que nécessaire de ces constats, qui sont largement niés depuis les années 1970 au moins. Malheureusement, leur manière de présenter les choses n'aide pas forcément à être lucide sur la situation et à y réagir en conséquence.

² Diminutif couramment utilisé pour parler des « collapsologues ». Le terme « collapsonautes » désigne plus largement les personnes qui « naviguent » à travers l'effondrement.

Les limites importantes des discours de l'effondrement

Voici plusieurs définitions de « l'effondrement » utilisées par les collapsos. Elles sont particulièrement vagues :

« — Baisse rapide et déterminante d'un niveau établi de complexité socio-politique. » (Joseph Anthony Tainter ³)

« — Réduction drastique de la population humaine, et/ou de la complexité politique, économique, sociale, sur une zone étendue et une durée importante. » (Jared Diamond ⁴)

« — Situation dans laquelle les besoins de base (eau, énergie, alimentation, logement, habillement, mobilité, sécurité etc.) ne sont plus fournis à une majorité de la population par des services encadrés par la loi. » (Yves Cochet ⁵)

« — [Terme faisant référence à] l'effondrement de notre civilisation thermo-industrielle et/ou des écosystèmes et espèces vivantes, dont la nôtre. » (Pablo Servigne et Raphaël Stevens)

« L'effondrement » défini comme tel concerne tous les aspects d'une société. Les basculements écologiques (ou une crise financière, une guerre, etc.) joueraient le rôle de déclencheur de cet effondrement généralisé. »

La collapsologie est présentée à tort comme une science

La « collapsologie » n'est pas une nouvelle science ⁶, c'est un discours qui utilise des sciences existantes. Ce ne devrait pas être un problème, il n'y a pas besoin d'être une « science » – avec tous les dogmes propres au scientisme – pour proposer des analyses et perspectives intéressantes et utiles.

Malheureusement, une confusion est entretenue – autant par les collapsos que par ceux qui les invitent à intervenir en tant que tels

³ *The Collapse of Complex Societies*, University Press, 1988.

⁴ *Collapse. How Societies Choose to Fail or Succeed*, Viking Press, 2005.

⁵ "L'Effondrement, catabolique ou catastrophique ?", site de l'*Institut Momentum*, 27 mai 2011. <institutmomentum.org/l'effondrement-catabolique-ou-catastrophique>

⁶ Sur ce sujet, lire Jacques Igalens, "La Collapsologie est-elle une science ?", site *The Conversation*, 23 novembre 2017 ainsi que Vincent Mignerot, « Intuition et collapsologie », in *L'Univers passe*, 24 avril 2018.

- sur la « naissance d'une nouvelle discipline scientifique transdisciplinaire ». Cette revendication de scientificité est parfois présentée comme une boutade, mais cette « boutade » est reprise et alimentée (presque) unanimement. Cela affaiblit inutilement les discours collapsos et prête le flanc aux accusations stériles de « pseudo-science ».

Premièrement, cette manière de présenter les collapsos crée une hiérarchisation de fait entre les « spécialistes » et les autres. Comme si on avait besoin de reproduire ce biais, caractéristique des sociétés occidentales, pour penser et agir sur la situation. Cela freine une appropriation large de la thématique.

Deuxièmement, cela a pour effet de donner l'impression à l'audience qu'elle prend connaissance d'une réalité objectivée (et donc méthodologiquement vérifiable) plutôt que d'un discours. Cela implique, par exemple, que des raccourcis opérés entre plusieurs phénomènes (une crise financière, une sécheresse, une famine, une guerre) tiendraient de la méthode scientifique plutôt que de l'interprétation. Comme le souligne Elisabeth Lagasse⁷, le *melting-pot* opéré entre sciences naturelles et sciences sociales induit une naturalisation des rapports sociaux qui n'est plus discutée. Assumer qu'il s'agit d'interprétations à mettre en débat serait bien plus utile. En lieu et place de cela, les personnes qui critiquent ces interprétations sont régulièrement accusées d'être dans le « déni ». Cette réaction est particulièrement grave lorsqu'on prétend relever d'une démarche scientifique, qui se définit par la contradiction et par la nécessité pour l'énoncé d'être questionnable.

Enfin, cette ambiguïté nourrit le sentiment que l'effondrement généralisé est une hypothèse, un modèle qui se vérifiera ou non, un événement qui aura lieu ou non. On appelle d'ailleurs ces discours « théories de l'effondrement ». Or, la question n'est pas là. La situation écologique et sociale n'est pas une hypothèse. En alimentant cette ambiguïté, on détourne de l'essentiel et on se fait plutôt mousser avec des pronostics « d'effondrement systémique global » - logique poussée à la limite du risible lorsque des dates du phénomène sont prophétisées.

⁷ Elisabeth Lagasse, "Contre l'effondrement, pour une pensée radicale des mondes possible", site *Contretemps*, 18 juillet 2018. <www.contretemps.eu/effondrement-mondes-possibles/>

« — Bon, en gros, l'effondrement au sens où je l'entends, c'est dans les années 2020. Entre 2020 et 2030, à cinq années près bien entendu, je ne suis pas Madame Soleil ni Nostradamus. » (Yves Cochet ⁸)

« — Les théories de l'effondrement doivent être prises au sérieux [...]. [Mais] il n'appartient pas aux responsables politiques de trancher quant à leur pertinence ou leur probabilité. » (Cabinet de la ministre de l'environnement bruxelloise Céline Fremault ⁹)

« — Est-ce que vous adhérez à ces théories, en tout cas à cette étude de chiffres, qui peut mener à penser que nous sommes peut-être au début de la fin de notre civilisation ? » (*Canal+* ¹⁰)

L'approche est occidentalo-centrée

« — La question est alors : quand l'effondrement atteindra-t-il l'Occident ? » (Julien Wosnitza ¹¹)

« — Notre civilisation est-elle en train de s'effondrer ? » (Benjamin Laks ¹²)

Les discours de l'effondrement s'inquiètent avant tout du devenir de « notre » *civilisation** et ils assimilent la fin de celle-ci à la fin du monde. Pour être plus précis, ils s'inquiètent avant tout de l'avenir des classes moyennes des pays industrialisés – c'est-à-dire de moins d'une personne sur cinq dans le monde. C'est l'effondrement de « nos » modes de vie qui est mis au centre des préoccupations par les discours collapsos. Nous sommes en pleine « plainte de l'homme blanc » comme le fait remarquer Emilie Hache ¹³. Cette réaction ethnocentrée est compréhensible, mais il faut l'assumer et situer ce récit. Or, les collapsos (avec certaines exceptions, comme

⁸ Interviewé par Clément Montfort dans le cadre de sa série *NEXT*, saison 1, épisode 5, décembre 2017. <[youtube.com/watch?v=3NCrj_fa2hU](https://www.youtube.com/watch?v=3NCrj_fa2hU)>

⁹ Julien Winkel, "Les Belges de la fin du monde", in *AlterÉchos*, n°468, novembre 2018, p. 20. <alterechos.be/les-belges-de-la-fin-du-monde>

¹⁰ Question de la présentatrice télé à un docteur en neurosciences après la présentation de Julien Wosnitza sur le plateau de *Ilno du vrai Mag* sur *Canal+* : « La Fin du monde a commencé », 4 mars 2019. <mycanal.fr/docus-infos/la-fin-du-monde-a-commence-l-info-du-vrai-04-03-20i9/p/1527437>

¹¹ Julien Wosnitza, *Pourquoi tout va s'effondrer*, Les Liens qui Libèrent, 2018, p. 75.

¹² "Et si tout s'effondrait ?", in *Socialter*, Hors série, novembre 2018, p. 38. <socialter.fr/fr/module/99999672/739/le_hors_serie_effondrement_en_kiosque_le_3_0_novembre>

¹³ Interviewée par Alexia Soyeux dans son émission *Présages* : "Écologie politique et écoféminisme", 10 octobre 2018. <presages.fr/blog/2018/emilie-hache>

Renaud Duterme) préfèrent le présenter comme une analyse totalisante, globalisante.

Ce qu'ils décrivent concerne déjà depuis bien longtemps une énorme partie de la population mondiale. Les personnes qui vivent ces réalités n'ont pas besoin des imaginaires post-apocalyptiques pour être lucides sur la situation, se battre et vivre.

Il est d'ailleurs interpellant d'observer que ce concept d'effondrement fasse si peu sens en dehors de nos milieux aisés et en dehors de nos latitudes.

Les exemples, prospectives, anticipations et – surtout – pistes de réponses portées par les récits collapsos ne concernent quasiment que l'imaginaire lié au cadre urbain des classes moyennes blanches de l'hémisphère Nord (et parfois de la classe supérieure). Lorsque les sociétés moins industrialisées sont citées, c'est généralement pour prétendre qu'elles seront moins touchées par cet effondrement puisqu'elles seraient moins dépendantes des énergies fossiles, et donc plus *résilientes**. Il s'agit d'une analyse totalement hors sol au regard des effets dramatiques des basculements écologiques sur ces sociétés (dont elles sont les dernières responsables) et de la violence actuelle du néo-colonialisme. D'autres références à « l'autre » sont utilisées dans ces discours, soit pour s'en inspirer s'il pratique d'autres manières de se rapporter à l'écosystème (utilitarisme), soit pour évoquer la solidarité s'il s'agit de la figure du/de la réfugié-e (humanisme). Dans les deux cas, la réflexion se pose toujours à partir d'un « nous » occidental-centré et de ce qu'il va se passer « ici ».

« — on peut aussi aller chercher la sagesse de ceux qui ont déjà vécu un effondrement, en se mettant par exemple au service des réfugiés. »
(Vincent Wattelet ¹⁴)

Alors, bien sûr il faut partir de là où l'on est, et surtout profiter des prises de conscience supplémentaires provoquées dans nos régions par les canicules, inondations, coulées de boues, manques de pluie et de neige, crues basses, oiseaux qu'on n'entend plus, insectes qu'on ne voit plus. Ce n'est pas le fait de partir de « nos » réalités et de « nos » vécus qui constitue le problème, c'est

¹⁴ Cité dans le numéro spécial effondrement du magazine *Imagine*, « Vivre en préparant la fin du monde », n°123, septembre-octobre 2017, p. 22. <imagine-magazine.com/lire/spip.php?article2359>

l'approche narcissique qui consiste à faire tourner l'avenir du monde autour de cela. Le problème, c'est d'effacer la majorité des situations vécues en temps réel, sous prétexte qu'elles sont autres, alors qu'elles sont au centre des basculements écologiques en cours et à venir.

L'effondrement est une notion confuse

Étymologiquement, un effondrement fait référence à l'état d'une chose qui s'écroule sur le sol, sur le fond (du latin *fundus*). Une infrastructure, un bâtiment, un objet, un corps s'effondrent littéralement, physiquement. Pour le reste, l'état psychologique d'une personne, un régime politique, une société, une économie, une entreprise, il s'agit d'une métaphore (très parlante, mais d'une métaphore).

La confusion commence donc avec le terme lui-même. L'usage du pronominal – « ça s'effondre » – alimente un récit selon lequel les choses s'effondreraient d'elles-mêmes (la biodiversité, la société, la richesse), alors qu'elles se font détruire. Cette confusion portée par le terme lui-même s'amplifie avec son caractère fourre-tout. Qu'est-ce qui est en train de s'effondrer selon les collapsos ? Les écosystèmes, le capitalisme, la finance, l'économie, la « modernité », la « culture occidentale », la société, les repères, la « complexité », la démocratie libérale, l'État, la légitimité de l'État, les services publics... ? Il s'agit en fait indistinctement d'un peu tout cela à la fois dans la notion de « l'effondrement »¹⁵.

« — Comment tout peut s'effondrer. » (Pablo Servigne et Raphaël Stevens¹⁶)

« — Pourquoi tout va s'effondrer. » (Julien Wosnitza¹⁷)

« — Et si tout s'effondrait ? » (*Socialter*¹⁸)

« — Tout va s'effondrer, et alors ? » (*Usbek & Rica*¹⁹)

¹⁵ Lire à ce sujet Régis Meyran, « Les Théories de l'effondrement sont-elles solides ? », in. *Alternatives Économiques*, 7 janvier 2019. <alternatives-economiques.fr/theories-de-leffondrement-solides/00087553>

¹⁶ Titre du livre de Pablo Servigne & Raphaël Stevens, *op. cit.*

¹⁷ Titre du livre de Julien Wosnitza, *op. cit.*

¹⁸ Titre du numéro spécial effondrement du magazine *Socialter*, *op. cit.*

Ce diagnostic erroné de la situation se justifierait par la grande fragilité des piliers de nos sociétés, par leurs profondes interconnexions et par leurs chutes potentiellement simultanées (la *perfect storm**) – la « chute » d'un élément pouvant alors provoquer un gigantesque effet domino sans appel. Les grandes banques, le réseau Internet, les centrales énergétiques, les chaînes d'approvisionnement, les infrastructures de communication, les modes de transport, les stabilités politiques (entre autres choses) sont en effet fragiles et reliés par de nombreux mécanismes. Mais ce n'est pas parce que tout est lié qu'il faut tout mélanger. Ce n'est pas parce qu'il y a corrélation qu'il y a causalité. Les discours collapsos amalgament malheureusement sous ce mot valise d'effondrement des changements irréversibles – qu'on ne peut, en effet, que tenter de limiter et préparer (comme la destruction de la biodiversité et l'emballlement climatique) – avec des changements totalement réversibles (comme la montée des fascismes, le *transhumanisme** ou la financiarisation du monde). Naturaliser les grandes tendances actuelles est une manière de fermer les possibles, voire de prétendre à une fin de l'histoire. Nombre de collapsos et d'effondré-e-s ont d'ailleurs le défaut de vouloir reconnaître dans chaque mauvaise nouvelle (jusqu'à des attentats) un nouveau signe qui confirmerait leur « théorie » d'effondrement généralisé, indépendamment du caractère réversible ou irréversible de ce qui l'a provoqué et de ce qui en détermine l'intensité.

De manière plus générale, les récits de l'effondrement présentent des chaînes de réactions (crises > pénuries > guerres, etc.) comme des phénomènes mécaniques alors qu'elles dépendent de facteurs socio-politiques (par définition changeants) qu'il est nécessaire de prendre en compte. Utiliser les exemples de Cuba en mettant les embargos au second plan ; de Détroit sans s'intéresser à la ségrégation urbaine ; des suicides paysans en Inde en taisant les systèmes d'endettement privés et les accaparements de terres ; de la Syrie sans parler des conflits internationaux ; de la Grèce en oubliant la Troïka ; du Venezuela sans prendre en compte la géopolitique du moment ; etc. n'est pas sérieux. S'intéresser aux réactions des populations dans ces situations difficiles, ou rappeler

¹⁹ Titre du numéro spécial effondrement du magazine *Usbek et Rica*, « Tout va s'effondrer, et alors ? », n°24, octobre-novembre-décembre 2018. <usbeketrica.com/magazine>

le rôle qu'ont pu y jouer les facteurs écologiques est pertinent. Le problème est de présenter ces situations comme des illustrations d'effondrements indépendamment de ce qui les a provoquées et/ou rendues si violentes. Par exemple, la mobilisation récurrente de l'exemple syrien pour illustrer une situation d'effondrement est assez violente, puisqu'il s'agit de comparer ce qui pourrait « nous » arriver en termes d'adaptation écologique avec des bombardements, fusillades et tortures volontaires.

« — L'effondrement c'est une concaténation systémique, une chaîne de causalité au sein du système industriel, qui menace ce système de basculer dans un état inconnu qui serait un état d'anomie et de chaos. » (Agnès Sinaï²⁰)

« — C'est le constat que tous les systèmes complexes, hyperconnectés (les organismes, la finance, le climat.), lorsqu'ils sont soumis à des chocs répétés, sont résilients : ils gardent leur fonction, s'adaptent, se transforment. Mais il y a un seuil au-delà duquel ils basculent, où toutes les boucles de rétroaction s'emballent, et alors le système s'effondre brutalement. » (Pablo Servigne²¹)

« — L'élection de Trump c'est un symptôme de l'effondrement. » (Renaud Duterme²²)

Cet aspect fourre-tout est présenté comme le point fort des discours collapsos, alors qu'il en constitue précisément la plus grande faiblesse. Avoir une vision globale est nécessaire, tout mélanger est contre-productif. Les visions holistiques et les pensées systémiques – qui ne compartimentent pas absurdement la réalité en thématiques ou domaines fictivement séparés (exemple : concevoir l'écologie, le social et l'économique comme des entités autonomes est un non sens) – ont heureusement toujours existé. Constaté et analysé les interconnexions à l'œuvre dans nos sociétés n'a rien de neuf. Or, les collapsos prétendent innover en la matière, alors qu'ils le font de manière peu détaillée.

« — Si la finance s'effondre, ça fait des effets de contagion qui font des effondrements économiques. Effondrement financier, c'est quand il n'y a plus rien dans les guichets automatiques, c'est l'Argentine en 2001. Si ça se propage à un effondrement économique par les chaînes

²⁰ Interviewée aux côtés de Renaud Duterme et Vincent Mignerot dans l'émission *Arrêt sur images*, "Effondrement, un processus déjà en marche", 12 juin 2018.

²¹ *Socialter*, op. cit., p. 8.

²² Interviewé par Paul Blanjean dans le numéro spécial effondrement du magazine *Contrastes*, "Une civilisation qui s'effondre ?", n°184, janvier-février 2018, p. 12.

d'approvisionnement, ben ça fait plus rien dans les magasins. Et là tu te poses des questions, est-ce qu'on souhaite ça ? Ça peut dégénérer, en chaos social, politique. L'effondrement politique c'est l'URSS en 1989, t'as un retour des mafias etc. Si on va plus loin, l'effondrement social c'est la Lybie, c'est *MadMax* quoi, y'a plus d'État, y'a plus rien. Qu'est-ce qu'on souhaite, qu'est-ce qu'on souhaite pas ? [...] Le problème c'est que tout est interconnecté. Tu souhaites l'effondrement du capitalisme ? Mais s'il s'effondre, il y aura d'autres choses qui vont s'effondrer parce que tout est lié. » (Pablo Servigne ²³)

Il est par exemple courant chez les collapsos de présenter la prochaine crise financière comme le déclencheur d'un « effondrement systémique global ». Une crise financière éclate lorsque la valeur d'un nombre important de titres financiers diminue radicalement et rapidement (par exemple, si on acte que des titres financiers liés aux rendements à venir du secteur automobile sont surévalués). Puisque les grandes banques ne possèdent en capital propre qu'environ 5 % du total de leur bilan (c'est-à-dire du total des engagements qu'elles ont pris), elles sont fragiles et peuvent rapidement tomber en faillite. Lorsqu'une partie de leurs actifs perd trop de valeur, les capitaux propres deviennent rapidement insuffisants pour assumer les pertes. Comme les acteurs financiers savent que d'autres ne pourront plus les rembourser (puisque une partie des titres financiers qu'ils possèdent ne valent plus rien ou presque), un effet de contagion commence. Dans ces cas des centaines de milliards peuvent être détruits par cette « correction » et la question qui se pose alors est : qui paie ? Les petites et moyennes entreprises par leurs faillites, les déclassées par les mesures d'austérité (avec dans ces cas des magasins qui peuvent en effet fermer en grand nombre), ou bien les plus grands actionnaires de ces institutions financières privées, dont le patrimoine accumulé est immense, qui exigent une rente insoutenable et préparent ainsi les crises ? Est-ce que la finance en ressortira renforcée (et non pas effondrée), comme c'est le cas depuis 2008, ou bien en profitera-t-on pour s'en libérer ? Selon les réponses, cela produit une société radicalement différente, beaucoup plus ou beaucoup moins *résiliente**. Pourtant, les collapsos ne s'encombrent pas de ces aspects concrets lorsqu'ils parlent « d'interconnexions inextricables » ou de « *predicament** »

²³ Interviewé par François Ruffin dans l'émission : "Une dernière bière avant la fin du monde", *Fakirpresse*, octobre 2018. <[youtube.com/watch?v=6JiLzs-iYAI](https://www.youtube.com/watch?v=6JiLzs-iYAI)>

(impassé, situation verrouillée, inextricable). Ils préfèrent naturaliser ces phénomènes comme s'il s'agissait de conséquences mécaniques afin de nourrir leur récit. Ils préfèrent renvoyer à des peurs individuelles en parlant de comptes en banques vidés ou bloqués en Argentine (2001) et en Grèce (2015), comme illustrations d'effondrements financiers puis sociaux, plutôt que d'expliquer comment cela s'est déroulé, qui en a profité et quels autres scénarios étaient possibles.

« — Le risque d'éclatement de bulles financières [...] constitue un autre déclencheur probable d'effondrement global. » (Auguste Bergot ²⁴)

« — Lorsqu'une infrastructure critique du système mondialisé s'écroulera (la finance ?), toutes les autres feront rapidement de même telle une cascade de dominos. » (Yves Cochet ²⁵)

Enfin, la confusion porte sur la notion de « *civilisation thermo-industrielle** » et sa prétendue fin. Les discours de l'effondrement présentent une série de constats angoissants (à raison) puis expliquent (à tort) que cela correspond à « l'effondrement de notre *civilisation thermo-industrielle** ». Cette manière de présenter les choses — qui associe une mauvaise et une bonne nouvelle (la fin du monde et la fin de cette « civilisation » destructrice) ²⁶ – provoque, au mieux, une confusion entre les deux, au pire, un désir de trouver un peu de répit pour cette « civilisation » à laquelle le public s'identifie.

« — Prendre conscience du déclin de notre système industriel, c'est affronter la mort. » (*Imagine* ²⁷)

« — Quand on dit "faire tomber la civilisation", cela signifie détruire ce qui aujourd'hui fait exister la quasi-totalité des humains. » (Vincent Mignerot ²⁸)

Cette « civilisation » — terme qui est déjà flou — n'est jamais définie clairement, au-delà d'une dépendance aux énergies fossiles et aux infrastructures industrielles. Or, les sociétés actuelles ne se

²⁴ *Socialter*, *op. cit.*, p. 35.

²⁵ *Ibidem*, p. 17.

²⁶ Lire à ce sujet l'article de Nicolas Casaux, "Le Problème de la collapsologie", site *Le Partage*, 28 janvier 2018. <partage-le.com/2018/01/8648>

²⁷ Chapeau de l'article « Un patient travail de deuil » du numéro spécial effondrement du magazine *Imagine*, *op. cit.*, p. 21.

²⁸ *Socialter*, *op. cit.*, p. 40.

définissent pas par cette seule caractéristique thermo-industrielle mais aussi, ou surtout, par l'accumulation de capital au moyen de l'accaparement par dépossession. C'est cette caractéristique première qui oriente la manière dont la majorité des activités humaines actuelles sont menées. Pour se perpétuer, le capitalisme a besoin du colonialisme, du patriarcat et du productivisme²⁹. Ensemble, ils forment les piliers de « notre civilisation », piliers qui ne sont pas en train de « s'effondrer » (et qui ne « s'effondreront » pas tous seuls) mais plutôt de se renforcer. Il faut donc définir plus précisément les concepts que l'on utilise lorsqu'on prétend que « tout va s'effondrer ». Dire que si le capitalisme « s'effondre », d'autres aspects dont nous aimerions qu'ils soient épargnés vont s'effondrer aussi (l'agro-industrie dont une énorme partie de la population est actuellement dépendante, par exemple), c'est mal définir les choses et ajouter de la confusion. Le capitalisme est un système de surproduction basé sur l'extraction par une minorité de la plus-value fournie par le travail d'une majorité, et sur le fait que cette minorité possède les moyens de production (dont la terre). Sortir de ce rapport de production, stopper l'accaparement par une minorité, ne dit rien de la manière dont seraient réorganisées les chaînes d'approvisionnement (aux mains de quelques dizaines de multinationales aujourd'hui). Arrêter la surproduction pour se limiter le mieux possible aux besoins réels deviendrait à tout le moins une option, ce qui n'est pas possible aujourd'hui (rappelons que plus ou moins un tiers des aliments produits sont jetés avant d'arriver aux « consomm'acteurs »). La raréfaction énergétique, la destruction des sols et de la biodiversité, les pollutions, les dérèglements climatiques sont des problèmes majeurs pour s'alimenter. En quoi la fin du capitalisme augmenterait-il les problèmes plutôt que de les diminuer ?

Concernant l'utilisation des énergies fossiles, il y a une confusion entre échelle et structure. Ce n'est pas parce que les « ressources » se raréfient et que (presque) toutes les activités vont se relocaliser radicalement, que les structures organisatrices actuelles de nos sociétés vont disparaître, que le productivisme va s'arrêter. Il y a à ce propos un défaut important dans la présentation du « pic » (qui est plutôt un plateau) de production des énergies fossiles. Il est

²⁹ L'inverse n'est pas vrai – le patriarcat, le productivisme et le colonialisme existent en dehors du capitalisme – même si celui-ci les renforce particulièrement.

sous-entendu, et parfois présenté de manière explicite, que la raréfaction de ces énergies provoquerait l'effondrement du capitalisme. C'est une variante du vieux mythe de l'autodestruction du capitalisme par ses propres contradictions internes. La raréfaction ne provoque pas la fin de rapports de production (au contraire). Le productivisme ira jusqu'au bout, jusqu'à la dernière goutte, si on le laisse faire. Il n'y a(ura) pas de fin du capitalisme mécanique (structure), il y aura « juste » une réallocation des « ressources » disponibles (échelle) et une intensité accrue dans les rapports d'exploitation et dans l'extraction de matière. Ces confusions expliquent qu'on entende si régulièrement au sein de discussions effondrées que « le système » serait « à bout de souffle », que « le capitalisme » aurait « atteint ses limites » et qu'il serait « sur le point de s'effondrer » etc., alors que c'est tout le contraire qui est en train de se passer, il continue actuellement de s'approfondir et de s'étendre.

« — Pas forcément la fin de la planète, mais la fin de notre civilisation, du capitalisme. » (Julien Wosnitza ³⁰)

« — Ce qui va tuer le capitalisme, c'est la géologie. » (Yves Cochet)

La plupart des discours de l'effondrement désarment et dépolitisent

L'appel au deuil et à l'acceptation indifférenciée

Il faut faire le bilan : quels effets ont provoqués jusqu'à présent ces discours de « l'effondrement » ? Ce n'est pas un hasard si les récits de l'effondrement paralysent tellement, si on entend autant de témoignages de personnes chez qui ils ont provoqué insomnies ou pleurs, si autant de jeunes parents font des angoisses terribles, si beaucoup d'effondré-e-s n'arrivent plus à dialoguer avec leurs proches, etc. Psychologiser de manière paternaliste les réactions négatives à ces récits ne suffit pas. Ces effets ne sont pas uniquement dus au fait que « les gens » auraient du mal à regarder la réalité en face – ce fameux déni – ou qu'ils seraient bloqués à un stade inférieur de la « prise de conscience »³¹. Au contraire, de

³⁰ Interviewé dans l'émission de l'Info du vrai Mag sur CanaU, op. cit.

³¹ « Bodhi » Paul Chefurka, informaticien canadien (très) spiritualiste, a présenté une « échelle de prise de conscience » reprise par de nombreux collapsos et effondré.e.s

nombreuses personnes témoignent se sentir mieux armées une fois informées de la situation écologique. Une fois l'état des lieux établi, et même s'il est difficile, on sait où on met les pieds et on peut commencer à avancer. Il ne faut pas nier les chocs que cet état des lieux peut produire – d'où l'importance d'en parler de manière claire et non confuse – mais les réactions paralysantes proviennent, elles, plutôt du fait que les discours collapsos ajoutent à ces constats une invitation ambiguë à l'acceptation, à faire table rase de l'existant. Faire croire que « tout va s'effondrer » d'un bloc, comme un bâtiment, donner l'impression aux personnes qu'elles n'ont aucune prise sur la situation présente et à venir, c'est alimenter le sentiment d'impuissance, la croyance que nous sommes face à une impasse plutôt que face à une multitude de chemins.

« — Après ça [la lecture du livre *Comment tout peut s'effondrer*], j'ai vécu deux mois d'angoisse et d'insomnies. Je sanglotais dans la file du supermarché. » (Amandine ³²)

Les collapsos endeuillés répondent aux effets négatifs provoqués par leurs discours en ayant recours à la psychologie. Ces réactions difficiles les confortent presque dans leur diagnostic et ils s'attribuent régulièrement le rôle de thérapeutes. La peur, la paralysie, la dépression, la tristesse, la culpabilité, la colère, et ensuite, peut-être, le pardon [*sic*] sont présentés comme des phases psychologiques inévitables (ou presque, en fonction des individu-e-s) de la fameuse « courbe du deuil ».

« — La période de déni va varier dans le temps, selon les cas. La deuxième phase du deuil est la reconnaissance de la perte [...]. C'est le moment des funérailles lors de la mort d'une personne. La troisième phase, quant à elle, est un mélange d'agitation, d'anxiété, de fébrilité,

– à ne pas confondre avec la « courbe du deuil », même si le principe est proche – et qui n'est pas sans rappeler le principe d'élue*s qui ont atteint l'illumination versus la masse inconsciente (« Ainsi, alors que peut-être 90 % de l'humanité est à l'étape 1, moins d'une personne sur dix mille sera à l'étape 5 » selon Chefurka). Les étapes de cette « prise de conscience » sont :

Le sommeil profond ;

La prise de conscience d'un problème fondamental ;

De nombreux problèmes ; Des interconnexions entre les nombreux problèmes et.

De la situation inextricable qui englobe tous les aspects de la vie (le fameux *predicament*).

Voir cet article traduit par Paul Racicot, "Gravir l'échelle de la conscience", Paul Chefurka, 19 octobre 2012. <adrastia.org/interview-de-paul-chefurka-pour-adrastia>

³² Citée par *Imagine*, *op. cit.*, p. 27.

de colère et de déprime. Comme il n'y a pas de solution en vue, on « marchande », en se disant que tout cela n'arrivera que dans trois ou quatre générations [...]. Avant la quatrième phase où l'on touche le fond, en comprenant que toute cette agitation est en réalité une forme de déni. Et un cinquième temps, celui de l'acceptation où l'on va entreprendre une lente reconstruction. » (*Imagine* ³³)

À nouveau, l'approche fourre-tout de l'effondrement dépolitise la question écologique appelant, dans un élan de prétendue « lucidité », à faire le deuil de choses inévitables et de choses évitables. S'agit-il de faire le deuil des services publics tout en continuant à payer des impôts, d'un climat tempéré, de la majorité des espèces vivantes, de « nos » proches, de la moitié la plus pauvre ou la plus riche de l'humanité en premier lieu, du « confort » d'un système de santé équitable ou à deux vitesses ? À nouveau, il s'agit un peu confusément de tout cela à la fois, sans précisions.

« — Renoncer à ce futur que l'on croyait tout tracé – une pension assurée, des enfants en sécurité, etc. – c'est évidemment un changement radical de perspective, avec une remise en question de notre identité. Face à ce déclin annoncé, le premier réflexe naturel consiste à refuser de voir la vérité en face. [...] ce deuil du monde d'aujourd'hui est particulièrement complexe à réaliser car nous sommes ambivalents par rapport à celui-ci – nous chérissons une large facette positive de notre société (soins de santé, modes de transport, nouvelles communications.) mais nous en détestons d'autres. » (*Imagine*)

« — La seule "action", pour un humain vivant dans un pays riche, qui pourrait avoir un éventuel effet positif sur l'avenir climatique serait qu'il réduise ses revenus pour atteindre aussi vite que possible un niveau proche du RSA, que plus jamais il n'ait de revenu plus élevé et qu'il ne fasse pas appel à la sécurité sociale ou à une quelconque assurance collective lorsqu'un problème survient (santé, habitation, accidents divers). » (Vincent Mignerot ³⁴)

Accepter, par exemple, l'idée que la sécurité sociale soit détruite (par sa diminution, disparition, privatisation et financiarisation) revient à renforcer le pouvoir des fonds de pension — qui pratiquent les pires « investissements » destructeurs des écosystèmes et de leurs êtres humain-e-s — ainsi qu'à diminuer

³³ *Ibidem*, p. 21.

³⁴ Vincent Mignerot, "Quelles actions après les marches pour le climat ?", in *Medium*, 18 mars 2019. <medium.com/@vmignerot/quelles-actions-après-les-marches-pour-le-climat-c7560519d70c>

radicalement la *résilience** et la capacité d’agir de la majorité de la population dès à présent. Accepter qu’un changement radical de circonstances soit en cours ne devrait pas signifier accepter aveuglément plus d’injustices. Déjà aujourd’hui, qui est évacué prioritairement en prévision de tempêtes ou de catastrophes « naturelles » ? Qui est relogé et qui ne l’est pas ? Dans quelles conditions ? Quels quartiers sont prioritairement assistés ou délaissés ? Pour qui les assurances (privées, parfois publiques) fonctionnent-elles ou non ? ... Il est particulièrement violent de parler de deuil de manière indifférenciée dans une société où la majorité des personnes qui meurent jeunes sont les personnes précarisées (des deux côtés de l’hémisphère).

« — Ressentir de la douleur est un cadeau, car c’est le signe de nos liens avec [l’ensemble du vivant]. » (Nathalie Grosjean ³⁵)

« — Qu’est-ce qui va se passer ? On pourra pas tout chauffer. Sans doute on va tous vivre dans une seule pièce etc., mais c’est pas confortable. Si on veut être responsable [...] il faut commencer tout de suite à se demander à quel genre de confort matériel il faut renoncer pour avoir le plus d’humanité possible dans le monde qui nous attend. Plus on arrivera à avoir un regard tendre sur ce qui nous attend — tendre ça veut dire aussi lucide — et plus on pourra avoir de la tendresse pour ses prochains, pour l’humanité, pour soi-même, plus on évitera la violence qui de toute façon nous attend. » (Anthony Brault ³⁶)

En Grèce, à la suite de la crise provoquée par les banques et des mesures structurelles imposées entre autres par le FMI (*Fonds Monétaire International*), une grande partie de la population est retournée vivre avec sa famille nucléaire, en se serrant. Suite à une mesure d’augmentation drastique des taxes sur le fioul, de nombreux ménages se sont intoxiqués en brûlant leurs meubles et le bois urbain pour se chauffer ³⁷. À la même période, le gouvernement facilitait législativement et fiscalement les destructions environnementales sur le littoral. Ce n’est pas demain, c’était hier. Comment les collapsos différencient-ils le deuil du

³⁵ *Ibidem*, p. 22.

³⁶ Interviewé par Clément Montfort dans le cadre de sa série NEXT, *op. cit.*, saison 1, épisode 1, septembre 2017. <[youtube.com/watch?v=lmGLPH3eldE](https://www.youtube.com/watch?v=lmGLPH3eldE)>

³⁷ Lire Roxanne Mitralias, “Austérité et destruction de la nature. L’exemple grec”, site *Contretemps*, 16 avril 2013. <contretemps.eu/austerite-et-destruction-de-la-nature-lexemple-grec-entretien-avec-roxanne-mitralias>

pétrole abondant de l'acceptation de mesures injustifiées ? Ils ne le précisent pas, or c'est là tout l'enjeu.

« — Depuis des années nous nous sommes installés dans un déni parfois flagrant de réalité. On ne peut pas travailler moins et gagner plus, baisser nos impôts et accroître nos dépenses, ne rien changer à nos habitudes et respirer un air plus pur. Non. » (Emmanuel Macron ³⁸)

Le fantasme d'une renaissance plutôt que le déjà-là

Pour reprendre la fameuse métaphore de l'incendie ³⁹, si les *Colibris* nous appellent à faire notre part individuellement plutôt que le nécessaire collectivement, les récits collapsos nous appellent (individuellement et collectivement) à accepter l'incendie et à préparer la renaissance qui y ferait suite. Ce qui brûle dans cet incendie (et, surtout, dans quel ordre), on n'en parle pas trop. Nombre de collapsos préfèrent faire miroiter une possible renaissance après leur effondrement, potentiellement faite de petites communautés résilientes, après qu'une majorité de la population ait été décimée ⁴⁰.

« — Tout va s'effondrer. Alors. préparons la suite. » (Pablo Servigne ⁴¹)

« — Ensuite, peut-être que vers les années 2050, dans 33 ans ou 34, 35, je ne suis pas à quelques années près. et bien il y aura une période de renaissance on peut dire, avec de la culture et une civilisation authentiquement humaine. » (Yves Cochet ⁴²)

Les fascinations pour la fin du monde proviennent entre autres du désir d'un monde nouveau, mais ce renouveau n'advient jamais car dans la réalité les choses se font dans une continuité. Le désert, le « point zéro », n'existera pas, même avec les grandes

³⁸ Vœux 2019 du président français.

³⁹ Ce conte amérindien a été détourné et appelle en fait à une réaction bien moins individualiste. Lire à ce sujet Patrick Fischmann, "Et si le conte du colibri n'était pas gnan gnan...", site *Reporterre*, 23 octobre 2018. <reporterre.net/Et-si-le-conte-du-colibri-n-etait-pas-gnan-gnan

⁴⁰ Une bonne partie des collapsos citent les chiffres d'entre quelques centaines de millions à 1 milliard d'individus à la fin du siècle (lesquels et où, ça ils ne le disent pas).

⁴¹ Interviewé par *Reporterre*, "Tout va s'effondrer. Alors. préparons la suite", 7 mai 2015. <reporterre.net/Tout-va-s-effondrer-Alors-preparons-la-suite>

⁴² Interviewé par Clément Montfort, *op. cit.*

accélération écologique en cours. Ainsi, par exemple, présenter le *pic pétrolier** comme une fin rapide et mécanique de cette source énergétique a toujours été une erreur. Ce pic (ou plutôt ce début de plateau) est passé il y a maintenant une quinzaine d'années et on n'a toujours pas vu d'effondrement à la verticale, comme présenté sur les graphiques qui tentent d'illustrer une rupture. Présenter les choses de cette manière-là, c'est effacer les rapports de production et les mécanismes de marché à l'œuvre (dont le passage du conventionnel au non-conventionnel), c'est alimenter un imaginaire de société post-pétrole qui surviendrait subitement alors qu'il reste bien assez (trop) d'énergies fossiles à brûler avant leur épuisement pour que les êtres humains soient décimés par les effets (de plus en plus destructeurs) de leur exploitation (pollutions, réchauffement climatique et destruction de la biodiversité).

Un autre exemple de ce récit de rupture est l'image de magasins vides en trois jours, puisque le pétrole « c'est bientôt fini » et que nos villes n'ont presque aucune autonomie alimentaire. Cette image est très efficace pour faire comprendre ce manque d'autonomie, mais elle devrait être présentée comme une illustration théorique utilisée en ce sens, pas comme une réalité. Les magasins ne seront pas vides en trois jours à cause d'un manque énergétique (ils le sont par contre lors de mesures restrictives volontaires), certains de leurs rayons seront de moins en moins approvisionnés. L'électricité ne va pas disparaître, les coupures se feront sporadiquement. Internet ne s'effondrera pas du jour au lendemain, une partie de la population s'en verra déconnectée avec des accès de plus en plus impayables. Les voitures ne vont pas s'envoler d'un coup, ceux qui pourront se permettre de payer du quatre euros le litre continueront de rendre nos villes invivables avec ces véhicules. Les collapsos en sont conscients, mais ce n'est pas cette continuité – et les rapports de force qui vont les traverser – qu'ils traitent, c'est un imaginaire de rupture.

Comme le souligne avec raison Vincent Mignerot, ce que nous devons traiter aujourd'hui c'est ce qui est déjà là, pas une renaissance fantasmée⁴³. Il ne faut pas attendre le prétendu effondrement qui aurait tout remis à plat, ce qui compte est en train

⁴³ Interviewé dans l'émission *Arrêt sur images*, *op. cit.*

d'arriver. Comme l'explique Elisabeth Lagasse⁴⁴, les récits de l'effondrement portent cette idée de désert, de *terra nullius* (« terre de personne »), qui efface les actrices et acteurs et leurs interactions. C'est un « récit sans peuple »⁴⁵. À tel point qu'une des plus grandes références des collapsos, Jared Diamond, a opéré une réécriture de l'histoire (mais cela ne les empêche pas de s'y référer continuellement).

« — Ces effondrements du passé tendaient à suivre des trajectoires assez similaires [...] : la croissance de la population forçait les gens à adopter des moyens intensifs de production agricole [...] et à étendre les zones cultivées [...] dans le but de nourrir le nombre croissant de bouches affamées. Des pratiques non soutenables entraînaient des dommages portés à l'environnement [...]. Les conséquences pour la société incluaient des pénuries alimentaires, des famines, des guerres entre trop de gens luttant pour trop peu de ressources, et des renversements des élites dirigeantes par les masses désillusionnées. En fin de compte, la population déclinait du fait de la famine, de la guerre ou des maladies, et la société perdait une part de la complexité politique, économique et culturelle qu'elle avait développée à son apogée. » (Jared Diamond⁴⁶)

Comme le souligne Daniel Tanuro⁴⁷, les sociétés étudiées par Diamond ne se sont pas « effondrées », elles ont été agressées (malgré le sous-titre de son livre « comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie »). Les groupes humains se transforment, mutent, sont détruits, ils ne « s'effondrent » pas. Tanuro cite le livre (*Questioning Collapse*⁴⁸, sorti quelques années après celui de Diamond et beaucoup moins connu, dans lequel une série d'anthropologues et d'historien-ne-s reviennent sur les « oublis » et « petites » erreurs de l'auteur à succès : les habitant-e-s

⁴⁴ Elisabeth Lagasse, «Contre l'effondrement. Pour une pensée radicale des mondes possibles», site *Contretemps*, 18 juillet 2018.

⁴⁵ François Thoreau et Benedikte Zitouni, «Contre l'effondrement. Agir pour des milieux vivaces», in *Entonnoir*, 13 décembre 2018. <entonnoir.org/2018/12/13/contre-leffondrement>

⁴⁶ Cité par Daniel Tanuro, «L'Inquiétante Pensée du mentor écologiste de M. Sarkozy», in *Le Monde Diplomatique*, 18 janvier 2018. <monde-diplomatique.fr/2007/12/TANURO/15400>

⁴⁷ Daniel Tanuro, «Des Historiens et des anthropologues réfutent la thèse de l'écocide», in *Europe Solidaire Sans Frontières*, 17 mars 2012. <europa-solidaire.org/spip.php?article24604>

⁴⁸ Patricia McAnany & Norman Yoffee, *Questioning Collapse. Human resilience, ecological vulnerability and the aftermath of empire*, Cambridge University Press, 2009.

de l'île de Pâques avant l'hécatombe auraient en fait été dix fois moins nombreux que ce que Diamond prétend, et les raids esclavagistes ont eu un impact énorme sur leur soi-disant « disparition » ; les sociétés indiennes Pima et Hohokam ne se sont pas « effondrées » à cause de leur prétendue mauvaise gestion environnementale, mais elles ont dû quitter leurs terres suite à la destruction de l'écosystème environnant par des colons espagnols et étasuniens ; les cités Mayas ont été désertées en raison de causes sociales et politiques, et non parce que leurs habitant-e-s auraient mal compris l'agroforesterie (après plusieurs siècles de systèmes agricoles efficients) ; etc. Cette réécriture de l'histoire est dangereuse car elle permet de nier des rapports sociaux (comme le colonialisme et les résistances à celui-ci), voire de les justifier.

La naturalisation des rapports sociaux et la notion de « verrouillage »

Nombre de collapsos parlent de « verrouillages » complexes de la société actuelle (sociaux, techniques et politiques) pour justifier leur posture d'acceptation. Cela pourrait signifier, par exemple, que lutter pour exproprier et socialiser les multinationales de l'énergie (afin de les démanteler ou de les reconverter, selon les cas) constituerait du « marchandage » (la troisième étape du processus de deuil), c'est-à-dire une forme de déni de l'aspect inextricable (verrouillé) de la situation. C'est une conviction qui peut se défendre – si l'on est convaincu-e que les changements structurels nécessaires à la (sur)vie n'advieront pas – mais ce n'est pas du tout la même chose que de tenter une démonstration conceptuelle de ces changements comme impossibles, qu'il s'agit d'une non-option. Lorsqu'ils font cela, les collapsos doivent au moins assumer qu'ils réduisent les imaginaires et non prétendre qu'ils les ouvrent. D'autant plus que cette manière de présenter les choses nous bloque également pour concevoir comme possibles des changements de moindre ampleur (comme la réouverture de lignes de chemin de fer ou une réforme agraire, par exemple).

« — Un gouvernement qui déciderait d'imposer des mesures drastiques pour limiter la hauteur de chute de l'effondrement ? Il se ferait conspuer par la population et virer aux prochaines élections [...] C'est cadennassé, il n'y a aucune solution. L'effondrement est selon moi parfaitement inévitable. Du coup que fait-on me direz vous ? Je serais tenté de dire de vivre, de se préparer à une sobriété heureuse, de faire

dans le zéro déchet et le recyclage local, d'essayer de faire le moins de mal possible à la vie et aux animaux autour de soi, de préserver l'échelon du local, de cultiver ses légumes, d'apprendre de nouvelles compétences, de préparer une communauté de compétences diverses, indépendantes, interdépendantes, et résilientes. Et surtout, surtout, on n'oublie pas de s'aimer. » (Julien Wosnitza ⁴⁹)

Tous ces actes proposés par nombre de collapsos et d'effondré-e-s sont importants. Ils redonnent du sens, nous font du bien, nous permettent d'être moins délié-e-s de l'écosystème dont nous faisons partie, diminuent nos dissonances cognitives, freinent parfois l'avancée du Marché (parfois elles l'accélèrent malheureusement en créant des marchés de niche), sont matériellement utiles pour les personnes qui peuvent les mettre en place, etc. Par contre, les présenter comme le seul horizon possible, comme les seuls gestes à notre portée au prétexte que les autres seraient inaccessibles dans ce système verrouillé ⁵⁰, c'est faux et cela réduit profondément nos imaginaires. Alimenter, par exemple, la mode du « zéro » déchet si c'est pour confortablement oublier qu'on peut (et doit) aussi agir sur l'obsolescence programmée légalisée ou sur le fait qu'Amazon jette plusieurs millions d'objets invendus chaque année, ce n'est pas être lucide. Cette manière de présenter nos leviers d'actions nourrit le sentiment général d'impuissance et dépolitise profondément la question écologique, en confondant agir à son échelle et agir sans conséquence.

Même lorsqu'on est convaincu-e que les choses sont « verrouillées », il est intellectuellement malhonnête – en plus d'être irresponsable – d'invisibiliser les interactions, conflits, solidarités, résistances existantes (et à venir) qui modifient la situation et les manières dont les basculements écologiques sont et seront vécus. Avec ou sans racisme d'État, les réponses données aux catastrophes « naturelles » comme l'ouragan Katrina sont totalement différentes. Avec ou sans austérité dans les services de lutte contre les incendies en Grèce, le monde est différent. Avec ou

⁴⁹ Vidéo "Pourquoi tout va s'effondrer" avec Julien Wosnitza, publiée par *Le 4e singe*, 15 novembre 2017. <youtube.com/watch?v=eyqPs8n8w8l>

⁵⁰ Sur ce sujet, lire l'article de Thibault Prévost, « Pour en finir avec l'écologie libérale », site *Konbini*, 16 octobre 2018. <konbini.com/fr/tendances-2/edito-ecologie-liberale-environnement-mfable-changement-individuel-youtube-appel-giec>

sans les luttes de *Standing Rock*⁵¹ ou de *Black Lives Matter*⁵², le monde est encore différent. Verrouiller ces réalités, vivantes, mouvantes, avec un récit d'effondrement généralisé qu'il ne resterait plus qu'à accepter et à préparer en attendant la suite est l'un des pires services que l'on puisse rendre aux « générations présentes »⁵³. Comme le soulignent très justement François Thoreau et Benedikte Zitouni (qui s'inspirent ici de Vinciane Despret), en faisant cela, les collapsos nous appellent à « lâcher ce qui, dans ce monde-ci, respire encore, ce qui y fait sens, sous prétexte de devoir en faire le deuil »⁵⁴.

Les collapsos ne nient pas nécessairement cette réalité, certains font même parfois référence aux luttes (surtout celle de la ZAD – Zone À Défendre – de Notre- Dame des Landes pour le pouvoir symbolique qu'elle porte). Cependant, d'une part, ces références sont rares dans les discours collapsos (à part chez Corinne Morel Darleux⁵⁵ ou Renaud Duterme⁵⁶) et, d'autre part, ils présentent les choses comme si tout se valait – des petits gestes « éco-responsables » aux blocages effectifs du désastre. Cela permet peut-être à une large partie de leur public d'être en paix avec son inaction et de contenter tout le monde, mais cela empêche dans les faits d'identifier les réels freins (et non les verrous) à une limitation effective des dégâts.

Une grande partie des effets dominos ou multiplicateurs, plus ou moins décrits (sans détails) par les collapsos, est en fait le fruit de mécanismes propres aux rapports sociaux actuels – par définition modifiables. C'est une des premières fois que l'humanité expérimente une telle conjonction de « crises », et c'est surtout la première fois qu'elle peut disparaître. Tout ce à quoi nous sommes habitué-e-s (ou

⁵¹ « Réserve indienne » du Dakota qui s'est soulevée victorieusement contre un mégaprojet d'oléoduc.

⁵² Large mouvement afro-américain d'opposition au racisme systémique et, plus particulièrement, aux meurtres policiers sur les personnes noires.

⁵³ Sur ce sujet, écouter la très bonne émission de *Radio Panik* avec Elisabeth Lagasse et François Thoreau : "Pour en finir avec l'effondrement", 7 mars 2019. <radiopanik.org/emissions/des-singes-en-hiver/des-singes-en-hiver-2>

⁵⁴ François Thoreau et Benedikte Zitouni, *op. cit.*

⁵⁵ Lire, par exemple, Corinne Morel Darleux, "Théorie de l'effondrement. Le système actuel de représentation démocratique opère un rétrécissement de la pensée", site *Le vent se lève*, 14 novembre 2018. <lvsl.fr/entretien-avec-corinne-morel-darleux>

⁵⁶ Lire Renaud Duterme, *De quoi l'effondrement est-il le nom ? La fragmentation du monde*, Etopia, 2016.

presque) est en train de changer, mais quand on a dit cela on n'a rien dit. Une grande partie des bouleversements actuels constitue en fait une adaptation des classes dirigeantes aux nouveaux contextes (il en est ainsi, par exemple, du choix fait par de nombreuses démocraties libérales d'augmenter les niveaux de répression sur leur population, ou encore d'augmenter la digitalisation des services publics et de la vie en général). Naturaliser ces tendances et ces rapports sociaux, en plus d'être une erreur factuelle, ne fait que nous désarmer et nous dépolitiser. Prenons un exemple léger, la fragilité d'un hôpital dépendant de ses apports énergétiques et du réseau Internet. Imaginons des machines qui peuvent s'éteindre ou dysfonctionner, des données de patient-e-s numérisées qui peuvent s'effacer, l'agenda des opérations de chirurgie enregistré sur une application qui peut devenir inaccessible. Cette évolution vers plus de fragilité est le fruit de choix qui ont été, et sont toujours, traversés de conflits. Que ce soit pour les *back-ups* prévus ou non, la priorité donnée aux énergies de secours ou non, le suivi individualisé des patient-e-s ou non, le renforcement possible des équipes, etc. L'histoire de nos sociétés, qui évoluent soi-disant vers toujours plus de « complexité » avant de s'effondrer, ne sont pas linéaires. Ces complexités ne sont ni extérieures ni supérieures aux êtres humain-e-s qui les produisent, mais en mouvement avec des changements, des retournements, des pas de côté. Des priorités sont faites et défaites. Prendre en compte les interdépendances existantes dans le monde est une chose, estimer que la manière dont les rapports de pouvoir interviennent dans ces interdépendances serait secondaire face à un prétendu « *predicament** » (impasse, situation verrouillée, inextricable) en est une autre.

« — Schématiquement, il existe trois niveaux de gravité d'un incident, d'une crise. À chacun correspond une attitude appropriée. Un, la lutte pour supprimer ou limiter les causes si cela est encore possible. [...] Deux, la mise en place de mesures d'adaptation aux effets s'ils sont inéluctables mais qu'il est possible de les atténuer [...]. Trois, l'acceptation de son impuissance à changer le cours des événements si toute action sur les causes ou les effets est vaine [...]. L'analyse lucide [*sic*] est indispensable pour juger de la gravité de la crise. » (Pierre Courbe ⁵⁷)

⁵⁷ Article "La lucidité, tonique et sereine" dans le numéro spécial effondrement d'*Inter-Environnement Wallonie*, « L'effondrement en question », décembre 2017, p. 34. <iew.be/l-effondrement-en-questions>

« — Ne plus prévoir et réagir, mais ressentir et s'adapter. » (Vincent Wattlelet ⁵⁸)

Le propos n'est pas de prétendre qu'avec des changements structurels anticapitalistes, décoloniaux et féministes nous pourrions éviter des chocs et des situations difficiles pour énormément de personnes, et encore moins de prétendre que ce serait alors le paradis sur terre ⁵⁹. Il ne s'agit pas de proposer l'option de l'espoir, cette *passion triste* comme dirait Spinoza. L'espoir (qui signifie aussi l'attente) – d'un sauveur, d'une solution parfaite – empêche d'agir à partir de la réalité et n'amène qu'au désespoir. Il s'agit au contraire de prendre en compte le fait que le degré de violences et d'injustices variera énormément avec ou sans luttes, avec ou sans ces changements structurels. Il s'agit de prendre en compte qu'il n'y a pas de situation verrouillée, puisque des choix sont d'ores et déjà faits et qu'ils donnent des situations d'ores et déjà profondément différentes. Pour réutiliser l'exemple de l'industrie fossile, si toutes les décisions devaient rester orientées par et vers la maximisation de la rémunération des actionnaires (quels forages ou non, quelles déforestations, quelle production, quelles décentralisation et diversification énergétiques, quels rationnements, quels prix, quelles conditions de travail, etc.) alors nos dépendances seront bien pires et les destructions bien plus rapides et nombreuses.

Le retour du mythe « tou-te-s dans le même bateau »

Partant de leurs propres constats, la question des rapports de pouvoir et de répartition des capacités d'adaptation devrait être la plus intéressante et importante à traiter pour les collapsos. Pourtant, la plupart d'entre eux semblent peu intéressés par ce sujet, et lorsqu'ils en parlent c'est en tant que question annexe à toutes les autres. On a l'impression que les inégalités, identifiées comme une des causes de leur effondrement, n'est qu'une des pièces d'un *predicament**, une des réalités verrouillées parmi d'autres. Les références à ces rapports de pouvoir restent donc

⁵⁸ Cité par *Imagine, op. cit.*, p. 22.

⁵⁹ Ceci n'empêche pas de nombreuses expériences de témoigner du fait que, même dans des situations matériellement plus difficiles, le sentiment de liberté et de vivacité peut être décuplé lorsque nos rapports au temps, aux autres et à la propriété sont en partie émancipés des dominations, lorsqu'on a prise sur notre quotidien et nos choix. Le potentiel pour cela est grand.

rare, sauf à nouveau chez Corinne Morel Darleux et chez Renaud Duterme ⁶⁰ pour qui il s'agit d'une question centrale. La plupart des collapsos préfèrent même diffuser l'idée que leur effondrement traversera toutes les classes sociales, voire que ce sont les plus nantis qui tomberont de plus haut.

« — Je pense qu'au moment de l'effondrement, qui interviendra pour moi plutôt avant 2030 qu'avant 2050, les riches ne pourront pas s'isoler du reste de la population et continuer comme si de rien n'était. Dans cet effondrement rapide, qui peut intervenir en quelques mois, peut être que seule l'armée tiendra plus longtemps car elle dispose d'à peu près tout : essence, nourriture, etc. Mais pas Emmanuel Macron ou Bernard Arnault, qui sont trop dépendants de l'économie mondiale. » (Yves Cochet ⁶¹)

« — [...] l'issue est sûre : alors que certains d'entre nous commencent déjà à perdre de leurs avantages (salaires, retraites, accès aux soins.), demain, même les plus riches ne pourront maintenir leur niveau de confort et de sécurité [...]. » (*Adrastia*⁶²)

Il est illusoire de penser que l'armée est un corps qui arrête de soutenir la classe dominante autrement que temporairement, c'est-à-dire lorsqu'elle n'y trouve plus son intérêt et y est obligée par la population. Il est également illusoire de penser que les seules « richesses » pourraient être les matières premières et les ressources de base. Les plus riches ne sont pas riches uniquement d'argent, mais aussi de propriétés tangibles, de terres, de matériels industriels, de bâtis, d'influences, de soutiens mutuels qu'ils utilisent et utiliseront pour maintenir leurs privilèges. Si on laisse faire, ils seront les derniers à « ne pas pouvoir maintenir leur niveau de vie ».

Pour ne citer qu'un exemple, lorsque Paris était assiégée en 1870, que la population était rationnée et que de nombreuses personnes mourraient de manquements et de maladies comme la variole, les

⁶⁰ Lire, entre autres, Renaud Duterme, "Le Fil rouge de l'effondrement, c'est l'explosion des inégalités", in *CQFD*, février 2019. <cqfd-journal.org>

⁶¹ Interviewé, aux côtés de Jean-Marc Jancovici, par Matthieu Jublin pour un dossier sur la fin du monde de LCI: "Effondrement, nucléaire et capitalisme 3/6", 23 novembre 2018. <lc.fr/planete/la-fin-d-un-monde-3-6-collapsologie-effondrement-nucleaire-et-capitalisme-entre-tien-croise-entre-jean-marc-jancovici-et-yves-cochet-2101969.html>

⁶² Passage du manifeste *d'Adrastia*, association qui se donne « pour objectif d'anticiper et préparer le déclin de la civilisation thermo-industrielle de façon honnête, responsable et digne ». <adrastia.org>

classes les plus aisées étaient les seules à continuer de se nourrir en viande dans les restaurants chics (jusqu'à tuer les derniers animaux du zoo pour pouvoir continuer.). Quelles que soient les conditions physiques, sans changement des conditions sociales, la misère et la pénurie côtoieront toujours l'opulence et l'abondance crasses. Une population en majorité malnutrie, avec un haut taux de mortalité, qui travaillerait de manière précaire pour maintenir le « niveau de vie » des plus aisés (accès aux technologies compris, en passant) n'est pas une dystopie, c'est notre situation actuelle qui serait approfondie.

Les plus riches ne s'isolent pas complètement du reste de la population dans le sens où leurs privilèges continueront de dépendre de l'exploitation de celle-ci, mais ils s'en isolent dans le sens où ils se « bunkerisent » encore davantage. La répartition géographique par niveaux de richesses, les ghettos de riches et le fait que nous vivons dans des mondes totalement séparés, qui ne se touchent pas, est un phénomène généralisé et qui n'a rien de neuf. Les plus aisés ne sont pas en train de faire sécession avec le reste de la société comme plusieurs collapsos le rapportent, ils l'ont toujours fait et sont simplement en train d'amplifier le mouvement si on les laisse faire⁶³. Les rapports sociaux ne « s'effondrent » pas, ils se détruisent ou se maintiennent.

Puisque l'effondrement traverserait soi-disant toutes les classes sociales, on retrouve sans surprise dans les discours collapsos d'innombrables références à un « nous » indifférencié et au vieux mythe du « *nous sommes tou-te-s sur le même bateau* » (et son corollaire « *on aura besoin de tout le monde* »). La plupart des collapsos font ainsi le choix de nier allègrement les intérêts antagonistes présents dans la société, histoire de contenter tout le monde. Or, le problème des prétendues « élites », quel que soit leur niveau d'inconscience et/ou de cynisme, n'est pas leur « déni », mais leur intérêt à ce que rien de fondamental ne change. Il ne s'agit pas d'un problème de personnes (sinon les classes ne se reproduiraient pas aussi facilement), mais de position sociale. D'ailleurs, au vu de la situation écologique et des prises de conscience massives en cours à ce sujet, diffuser et faire accepter au

⁶³ Une illustration en sont les *gated communities** décrites par Renaud Duterme, *op. cit.*, p. 90-124.

mieux cette fable du « nous sommes tou-te-s dans le même bateau » devient un enjeu central pour la classe dominante ⁶⁴.

« — [...] quand ça marche bien, c'est qu'il y a des élus, des entrepreneurs et des citoyens qui travaillent ensemble. » (Cyril Dion ⁶⁵)

Alors que plus de 80 % des « richesses » produites par la destruction des écosystèmes (êtres humain-e-s compris-e-s) et que l'émission massive de gaz à effet de serre le sont pour satisfaire 1% de la population mondiale, ces slogans sonnent comme de l'humour noir ⁶⁶. Le rôle que joue notre organisation en sociétés de classes dans l'accélération de la destruction et dans la diminution de la *résilience** collective, le rôle qu'elle joue en termes de gaspillage et donc de limitation des marges de manœuvre, est essentiel. Pourtant, d'après la collapsologie, être focalisé-e sur ces implications signifie être bloqué-e au 4^e stade de la « prise de conscience » citée plus haut (c'est-à-dire être conscient-e que tous les problèmes sont liés, mais dans l'incapacité de voir le caractère inextricable de ces liens). Si nous étions mieux éveillé-e-s, nous comprendrions qu'il s'agit d'une grille de lecture périmée et d'une question secondaire. Voilà pour la lucidité.

Et puisque nous sommes tou-te-s dans le même bateau, la plupart des collapsos et des effondré-e-s ne manquent pas de nous rappeler que nous sommes tou-te-s un peu responsables de ce qu'il se passe (malgré que certains soient à la barre et d'autres dans la cale du bateau).

⁶⁴ Pour ce faire, elle va entre autres passer par des simulacres d' « alliance sacrée » entre destructeurs de la vie et prétendus défenseurs de celle-ci. La campagne de communication « *Sign for my Future* » (conçue par *Publicis, Colryut, Danone, WWF, IEW*, etc.) illustre parfaitement cette tendance. <signformyfuture.be/fr>

⁶⁵ Dans le documentaire faussement auto-critique *Après-demain* qui, entre autres choses, offre un superbe *greenwashing** à *Danone* en laissant penser que la mission de telles entreprises pourrait être modifiée sans en modifier la propriété ni la taille. <youtube.com/watch?v=M6uTwhdijcl>

⁶⁶ Voir le rapport d'*Oxfam International*, "Les 1% les plus riches empochent 82% des richesses créées l'an dernier", 22 janvier 2018. <oxfam.org/fr/salle-de-presse/communiqués/2018-01-22/les-1-les-plus-riches-empochent-82-des-richesses-creees-lan>

« — Cessez de blâmer les gens. Les autres sont tout autant de victimes des temps que nous-mêmes, même les PDG et les politiciens. » (Paul Chefurka ⁶⁷)

« — À mon sens, notre échec est notamment fondé sur le fait que, politiquement, quand ça ne marche pas nous nous défaussons toujours sur une partie adverse désignée – les politiques, le capitalisme, les industriels, les lobbys [...]. Nous [sommes] tous acteurs et même commanditaires de l'exaction écologique, puisque ce sont nos revenus, notre confort général qui sont réellement destructeurs. » (Vincent Mignerot ⁶⁸)

Les moyennes ont bon dos, elles permettent de cacher les situations (de pauvreté et de richesse) extrêmes par des formules comme « notre confort général » ou « nos revenus ». Elles permettent de faire oublier, par exemple, que la majorité de la population mondiale n'a jamais pris l'avion. Elles montrent à quel point certain-e-s « écologistes » peuvent être déconnectés de la réalité vécue par un nombre croissant de personnes. Lorsqu'on connaît le stress de ne plus trouver de distributeurs avec des coupures de cinq ou dix euros, ou le choix entre faire soigner les dents de son enfant et payer sa régularisation annuelle d'électricité, ces formules sont inaudibles.

Alors, bien sûr, les flux de matières dont dépend la personne médiane d'Europe centrale ne sont pas viables et ne sont pas généralisables à l'ensemble de la planète. Bien sûr qu'il est de plus en plus insupportable de voir autant de personnes seules dans leur voiture parcourir moins de deux kilomètres (et encore plus celles qui prennent leur jet, mais elles, on ne les voit jamais alors on ne leur fait pas la morale). Bien sûr qu'il ne faut pas se déresponsabiliser, nous sommes des adultes, mais responsable et coupable sont deux choses différentes.

Présenter ces dépendances et ces habitudes de vie comme des choix que nous aurions posé individuellement et collectivement, de manière libre et affranchie, est le propre du libéralisme qui tente d'effacer les rapports de force. Ces « choix », alignés sur l'objectif plus large de nous faire produire et consommer toujours plus, ne

⁶⁷ Interviewé par le *Comité Adrastia*, 22 avril 2015. <adrastia.org/interview-de-paul-chefurka-pour-adrastia>

⁶⁸ *Socialter*, *op. cit.*, p. 41.

sont pas neutres et ils ont rencontré de nombreuses résistances dont il serait bon de se souvenir.

Même si l'ensemble de l'humanité devait être éradiquée à terme, nous ne serons jamais « dans le même bateau » (uniquement sur le même océan, ce qui n'est pas du tout la même chose) si on ne modifie pas les rapports de pouvoir. Avoir des minutes d'antenne grand public, avoir accès aux colonnes de journaux à (très) large audience, et faire le choix de parler de phénomènes aussi graves sans parler des rapports antagonistes présents dans la société (qui les amplifient) est un choix qu'il faut assumer. Cette manière de présenter les choses, certes catastrophiste mais tout à fait inoffensive pour le pouvoir en place, convient parfaitement aux critères des médias *mainstream* (nous allons d'ailleurs probablement voir une multiplication des émissions à sensations du type C8⁶⁹). D'autres parlent des limites écologiques dépassées et de leurs conséquences depuis bien longtemps, mais en tirant des conclusions et des propositions incompatibles avec l'ordre établi (Henry David Thoreau, Élisée Reclus, Simone Weil, Murray Bookchin, Ivan Illich, André Gorz – dans l'ordre chronologique).

Les réponses à côté de la plaque et les dérives réactionnaires

Comme d'aucuns le rappellent souvent, les catastrophes ce ne sont pas seulement les événements en tant que tels, ce sont surtout les réponses qu'on y apporte. À ce titre, les réponses proposées et/ou produites par la plupart des discours collapsos ne sont pas adaptées à la situation, lorsqu'elles ne sont pas tout simplement contre-productives et dangereuses.

Les plus en vogue sont, principalement :

- 1) la création et le renforcement de petites communautés plus résilientes ;
- 2) le courant *survivaliste** ;
- 3) le développement de nos spiritualités.

⁶⁹ Voir le « documentaire » « La Planète est-elle (vraiment) foutue ? » de la chaîne C8, 12 décembre 2018. <[youtube.com/watch?v=sL9rBYk-xGo](https://www.youtube.com/watch?v=sL9rBYk-xGo)>

La première proposition est très importante, mais inaccessible pour l'écrasante majorité de la population sans passer par des luttes collectives (accès à la terre, dépendance à l'emploi, droits de propriété, etc.). Or, cela semble être un détail pour les collapsos. Pour récupérer les moyens d'autonomie qui nous ont été arrachés par la violence durant plusieurs siècles, on ne pourra pas se limiter à nos réseaux de néo-ruraux (à moins que l'on assume que cette proposition leur soit réservée). Le conflit reste entier pour y arriver, surtout si cette reprise d'autonomie prend de l'ampleur, mais ce « détail » reste absent des discours collapsos.

La deuxième proposition n'est pas totalement inintéressante, dans l'idée de se réapproprier des savoir-faire essentiels dont nous avons été coupé-e-s. Mais il ne s'agit pas simplement de cela quand on parle de survivalisme. Si la tendance première du phénomène est d'idéologie libertarienne ce n'est pas un hasard, c'est parce que sa manière de voir la société et de se rapporter aux autres est mue par la peur, et non pas par le désir d'émancipation. Le dernier livre des plus célèbres collapsos appelle à des alliances entre ZAD et BAD* (Bases Autonomes Durables), pourtant l'incompatibilité saute aux yeux. Les ZAD sont basées sur la confrontation pour se libérer, les BAD sur la fuite pour se replier. On ne fait pas société, sécession collectivement, avec des BAD, ni même avec des réseaux de BAD. Le phénomène touche aujourd'hui un public bien plus large que les libertariens, mais cela ne constitue pas en soi une bonne nouvelle. D'une part, il s'agit avant tout d'un énorme marché en pleine expansion, et ce marché n'a rien d'écologiste. D'autre part, c'est une sphère où se croisent désormais « bobos et fachos » – comme l'explique non sans humour Alexandre Dewez dans son superbe spectacle sur le *business* de la fin du monde⁷⁰ – qui offre une tribune discrète mais massive (10 000 personnes lors du deuxième salon du survivalisme qui vient de se tenir à Paris) à des individu-e-s et organisations d'extrême-droite qui, par nature, avancent de manière déguisée et ne peuvent presque jamais côtoyer un public aussi large.

La troisième proposition peut également contenir des aspects intéressants, dans les rares cas où il ne s'agit ni de charlatanisme ni de sectarisme. Prendre soin des émotions et savoir les exprimer, réapprendre à écouter son corps (esprit compris), être capable de

⁷⁰ <zoe-asbl.be/maisonrenard>

s'arrêter pour penser et ressentir, s'appropriier l'enjeu des rituels collectifs (pas ceux des gourous) est très important. Mais, de la même manière que développer nos autonomies (dont la sécurité) peut se faire en dehors du survivalisme, toutes ces choses peuvent se faire en dehors du marché en plein essor du « développement de nos spiritualités ». Le fait que cette proposition ait une place si centrale dans les discours collapsos est une illustration qu'ils sont avant tout destinés à une partie de la classe moyenne occidentale. De plus en plus de personnes qui ne savent plus comment empêcher le rouleau compresseur d'avancer, qui ont abandonné la bataille (ou ne l'ont jamais commencée) s'y réfugient. Cette proposition s'accompagne d'ailleurs du traditionnel appel au travail sur soi avant d'agir.

Il s'agit d'une posture infantilisante, en plus d'être inopérante puisque c'est la pratique qui apporte la compréhension, avec ses allers-retours, et non l'inverse. Ce n'est pas la pensée magique ou les références au sacré qui répondent aux angoisses, c'est l'agir. Tout comme ce n'est pas la catastrophe annoncée qui « fait réagir », c'est le sentiment partagé d'une force collective possible. Ce n'est pas le changement fondamental de circonstances qui apportera seul, mécaniquement, un « renouveau de sens », c'est l'émancipation construite ensemble.

Malheureusement, cette troisième proposition, à côté de la plaque, occupe une place particulièrement importante dans le dernier livre précité. Les auteurs nous y invitent à compléter la collapsologie (science de l'effondrement) par la *collapsosophie** (sagesse de l'effondrement). Lorsque cette « sagesse » se concrétise réellement, c'est sous la forme d'analyses *essentialistes** (dont les auteurs se défendent très maladroitement) et d'appels à rejoindre des dérives masculinistes du type « Nouveaux Guerriers »⁷¹. Avec de telles « perspectives », on peut comprendre que les personnes restent effondrées.

« — Pour affronter ces crises majeures à la fois climatiques, écologiques et économiques, et pour réaliser cet indispensable travail de deuil, les écop psychologues misent notamment sur le travail en

⁷¹ Sur le sujet, lire la brochure "Les Nouveaux Guerriers : du profémisme au masculinisme". <remuernotremerde.poviron.org/uploads/2014/09/les-nouveaux-guerriers.pdf>

groupe. Avec une écoute bienveillante, la mise en place de rituels collectifs, etc. » (Nathalie Grosjean ⁷²)

« — Avant d'agir, et même avant de proposer des pistes d'action, il y a encore des choses à comprendre et un chemin intérieur à faire. » (Gauthier Chapelle, Pablo Servigne et Raphaël Stevens ⁷³)

D'autres propositions de réponses, plus globales mais également plus rétrogrades, sont régulièrement mises en avant dans les discours collapsos et/ou par les personnes effondrées.

Il y a tout d'abord le grand retour des positions pro-nucléaires (portées entre autres par Jean-Marc Jancovici). Cette proposition, soi-disant « politiquement incorrecte », est partagée et pratiquée par le pouvoir en place. Si cela était encore nécessaire, rappelons tout de même qu'on ne sait toujours pas quoi faire des déchets nucléaires millénaires ; que les dangers d'accidents nucléaires sont immenses et qu'ils vont augmenter à mesure des dérèglements climatiques, de la montée des eaux et de la raréfaction énergétique (pour refroidir les centrales, entre autres) ; que le « bilan carbone » total de cette industrie est loin d'être aussi intéressant que les *lobbys* pro-nucléaires veulent nous le faire croire (besoins énergétiques pour les transports, la maintenance, etc.) ; qu'il s'agit d'une industrie privée non rentable soutenue à coups de milliards par la collectivité ; et, enfin, que l'uranium nécessaire à la production d'énergie nucléaire est une « ressource » limitée sur la surface du globe.

Il y a ensuite la proposition réactionnaire, et prétendent « taboue », de contrôle démographique (des pauvres et des très pauvres, surtout). Il ne s'agit pas ici de nier le caractère exponentiel de la courbe démographique mondiale depuis la révolution industrielle, et plus particulièrement depuis 1950 (elle suit en cela toutes les autres courbes), ni le fait que les êtres humain-e-s et « leurs » animaux domestiqués représentent aujourd'hui plus de 95 % des vertébrés présents sur Terre. Il s'agit de se demander pourquoi les angoissé-e-s de la démographie estiment presque toujours que les disparités gigantesques en termes de « pression humaine » sur les écosystèmes sont secondaires, et pourquoi ils ne proposent même pas de lutter contre les gaspillages abyssaux

⁷² Nathalie Grosjean, *op. cit.*, p. 22.

⁷³ *Une autre fin du monde...*, p. 26.

induits par le système de surproduction actuel. Il s'agit surtout de se demander pourquoi ils ne rappellent pas que le droit à disposer de son corps pour les femmes a démontré son efficacité face aux contrôles démographiques patriarcaux, pourquoi ils citent sans cesse la politique autoritaire de l'État chinois sans faire référence aux autres causes qui ont provoqué la baisse de natalité (comme la sortie partielle de la pauvreté) et pourquoi ils ne s'intéressent pas aux exemples voisins contradictoires ⁷⁴.

Enfin, on entend de plus en plus la proposition de rationnements et d'efforts de guerre. Il peut être intéressant de s'inspirer de certaines expériences de rationnements plus ou moins équitables qui n'auraient pas mal tourné – même si les plus riches favorisent et profitent toujours d'un marché noir dans ces situations. Mais les collapsos et autres effondré-e-s qui parlent de rationnements donnent très peu de détails pratiques sur comment cette proposition serait appliquée, et font apparemment peu de cas du fait que le point de départ de cette merveilleuse idée est une société profondément inéquitable. Enfin, accompagner cette proposition du langage et de l'imaginaire des « efforts de guerre » (comme par exemple accepter de travailler plus), est loin d'être une bonne idée. La guerre n'est jamais menée ni par, ni pour, l'intérêt collectif.

Au-delà d'appels à s'inspirer de mesures autoritaires, plusieurs auteurs et mouvements ouvertement xénophobes nourrissent l'univers collapsos. Il faut nous rendre compte que ce n'est pas un hasard si les discours de l'effondrement conviennent tant à une partie des extrêmes-droites. Présenter la (prétendue) fin de la civilisation occidentale comme l'effondrement absolu correspond parfaitement au mythe du « grand remplacement » et à l'appel aux replis identitaires.

Dmitry Orlov, par exemple, présente ses cinq stades de l'effondrement (chronologiques, attention) comme suit : l'effondrement financier, suivi du commercial, du politique, du social et enfin du culturel. Le fait que le prétendu « effondrement culturel » soit mis à la fin et soit présenté comme l'apothéose du

⁷⁴ Sur la question démographique, lire le livre très intéressant du *néo-malthusien** Joan Martinez Alier, *L'Écologisme des pauvres. Une étude des conflits environnementaux dans le monde*, Icaria, 2002, p. 127-138 ; Renaud Duterme, "Non, nous ne sommes pas trop nombreux", in *CADTM*, 24 octobre 2018. <cadtm.org/Non-nous-ne-sommes-pas-trop-nombreux>

chaos (avec, depuis lors, l'écologique) ne tombe pas du ciel. Le fait qu'Orlov soit un complotiste xénophobe (et homophobe) n'empêche malheureusement pas les autres collapsos de le citer très régulièrement (en connaissance de cause ou non, selon les cas).

« — Il s'agit [pour les oligarques] de détruire les sociétés occidentales et leurs systèmes de soutien social en les inondant de parasites hostiles, souvent belliqueux, issus de cultures incompatibles. [...] Une autre [méthode des oligarques] est de supprimer [notre] tendance à [nous] reproduire en [nous] convainquant que le sexe biologique n'existe pas et en le remplaçant par un arc-en-ciel de genres, en élevant la perversion sexuelle à un statut social élevé [...] pour une minuscule minorité de gens (généralement moins de 1% qui sont, par cause d'anomalie génétique, nées gay). » (Dmitry Orlov ⁷⁵)

Plusieurs analystes rappellent à ce propos que les discours de l'effondrement proviennent historiquement de courants conservateurs et réactionnaires, qui voyaient dans l'évolution des mœurs (ou dans la révolution sociale, par exemple) des manifestations du déclin ou de la décadence civilisationnelle ⁷⁶. Cela ne signifie bien sûr pas que tous les collapsos contemporains sont réactionnaires, au contraire, mais que leurs discours inspirent des propositions réactionnaires et – plus problématique – qu'ils s'en inspirent eux-mêmes souvent, sans les nommer comme telles. Le livre référence de la collapsologie, diffusé à plus de 40 000 exemplaires, dédie plusieurs pages à Dmitry Orlov sans aucune remarque à ce sujet ⁷⁷. Le collapsos d'extrême-droite Piero San Giorgio est également référencé dans le dernier livre sans aucune remarque ⁷⁸. Ce livre relaie d'ailleurs abondamment les thèses réactionnaires du psychiatre antisémite Carl Gustav Jung sur les soi-disant « archétypes », et sur un nécessaire « retour à nos racines profondes » ⁷⁹, à nouveau sans aucune remarque concernant l'idéologie de cette source d'inspiration.

⁷⁵ Dmitry Orlov, "Effondrement en vue pour l'oligarchie", in *Le Retour aux Sources* (qui a entre autres édité Jean-Marie Le Pen et le collapsos d'extrême-droite Piero San Giorgio), 31 octobre 2018.

⁷⁶ Sur ce sujet, lire Jean-Baptiste Fressoz, *op. cit.* et Antoine Louvard, "L'Effondrement de droite à gauche", in *Socialter*, 30 novembre 2018.

⁷⁷ *Comment tout peut s'effondrer...*, p. 187-191. Celui-ci est également inclus dans le « réseau des collapsologues » du site <www.collapsologie.fr>.

⁷⁸ *Une autre fin du monde...*, p. 257.

⁷⁹ Daniel Tanuro, "La Plongée des "collapsologues" dans la régression archaïque", in *Gauche Anticapitaliste*, 26 février 2019.

Pour terminer sur les réponses à côté de la plaque et/ou réactionnaires, mais dans un tout autre registre, les collapsos ne remettent pas en cause le rôle de l'État (à différencier des services publics, et *a fortiori* de la sécurité sociale née en dehors de l'État). Ils présentent plutôt son prétendu effondrement comme une des causes des malheurs à venir. L'État et ses fonctions régaliennes (police, armée, justice) ne sont pas en train de s'effondrer, au contraire. Les intérêts que l'État sert sont pourtant de plus en plus clairs depuis une dizaine d'années : subsides aux entreprises destructrices et réglementations pro-marché, répression des résistances à l'avancée du marché, impunité et couverture de la criminalité en col blanc, phénomène des *revolving doors*⁸⁰, privatisation et destruction des services publics, en sont quelques illustrations. Il suffit d'observer comment les institutions étatiques se comportent face aux « effondrements » en cours et face aux personnes qui y répondent (des écologistes de terrain aux citoyen-s solidaires de personnes réfugiées).

Certains collapsos se défendent du manque d'analyse politique de leurs travaux en disant que d'autres peuvent développer ce travail (ou qu'ils le feront bientôt), mais ils oublient que leurs discours produisent déjà de la politique. Dans la société en général, mais aussi plus précisément avec l'État (ou le patronat) qui en ont sollicité certains. Leur posture et le contenu de leurs discours – discours de la peur, de l'impasse, de l'acceptation, de la pacification sur le même bateau – risquent en fait surtout de servir (volontairement ou non) le développement d'une « politique de l'effondrement » qui consistera principalement en une adaptation des classes dominantes à la situation afin de maintenir leurs privilèges. Pour être plus précis, à rapports sociaux inchangés, les nouvelles données écologiques seront utilisées (et elles le sont déjà) pour remettre en cause des conquêtes sociales et pour accroître ces privilèges. Afin de garder les pieds sur terre, il peut être bon de lire ou relire les travaux de Naomi Klein sur la stratégie du choc et la montée d'un capitalisme du désastre⁸¹.

« — La seule manière de nous sauver aujourd'hui, ce serait que les dirigeants [...] assument leur fonction et qu'ils nous sauvent. Je pense

⁸⁰ Principe de chaise musicale entre des fonctions dans les hautes sphères du secteur privé et dans l'administration publique régulatrice.

⁸¹ Naomi Klein, *La Stratégie du choc. La montée d'un capitalisme du désastre*, Knopf Canada, 2007.

qu'il faut des mesures coercitives, on ne peut pas continuer à faire semblant de laisser entendre que tout est compatible avec tout [...]. Vraisemblablement, il faut effectivement s'opposer à un peu de notre liberté, à un peu de notre [sic] confort, mais c'est finalement pour avoir la possibilité de continuer à jouir d'une planète habitable. [...] Nous [sic] avons des comportements, des attitudes, qui sont létales, qui sont en train de tuer la planète [...]. » (Aurélien Barrau ⁸²)

« — Il est bien loin le temps du déni. Nous ne sommes pas seulement en train de perdre notre bataille contre le changement climatique, mais aussi celle contre l'effondrement de la biodiversité. [...] nous allons devoir complètement changer la façon dont nous produisons, consommons et nous comportons. » (Emmanuel Macron ⁸³)

Une autre proposition réactionnaire qui est régulièrement suggérée est l'option autoritaire. Puisque nous n'avons plus le temps, que « les gens » ne sont pas prêts et que l'ampleur du défi est énorme, répondons à « l'urgence écologique » par des « mesures fortes » (par qui, pour qui, on ne sait pas trop). Au-delà du fait que les dictatures ne sont jamais écologistes, il est bon de rappeler que notre rapport aux écosystèmes découle de nos rapports sociaux. C'est là tout l'apport de l'*écologie sociale** développée par Murray Bookchin.

On entend également de plus en plus d'appels à ce que l'écologie passe au-dessus de toute autre forme de considérations, voire au-dessus des clivages gauche-droite. C'est une ancienne proposition dans l'écologisme, particulièrement réactionnaire. Comme si on pouvait s'émanciper de notre rapport de domination envers le reste du vivant, tout en jugeant les autres rapports de domination secondaires. Cette proposition prétend choisir entre les problèmes plutôt que d'acter qu'ils sont interreliés et qu'ils s'alimentent. Envisager une écologie – qui est censée penser l'ensemble – comme séparée du reste n'a pas de sens. Sur la question des « nouvelles alliances » qui dépasseraient le clivage gauche-droite (insuffisant, certes, mais opérant), il faudrait préciser les intentions pour pouvoir se positionner.

⁸² Capsule vidéo *Brut*, 25 septembre 2018. <youtube.com/watch?v=iRA2stMPsqY>

⁸³ Passage d'un discours du président à l'occasion de « l'*Earth Hour* », mars 2018. <huffingtonpost.fr/2018/03/24/apres-make-our-planet-great-again-macron-prete-sa-voix-a-une-bande-annonce-alarmiste_a_23394499/>

« — Les impératifs écologiques sont les premiers de tous les enjeux. » (Dominique Bourg ⁸⁴)

« — Cette préoccupation primera désormais sur toute autre. » (Agnès Sinaï ⁸⁵)

« — C'est désormais ce qui nous divise tous [le fait d'être soi-disant conscient-e ou inconscient-e de la situation écologique et d'y réagir en conséquence], bien plus que de savoir si nous sommes de droite ou de gauche. » (Bruno Latour ⁸⁶)

Perspectives pour effondrées

Premièrement, refusons les instrumentalisation de la situation écologique pour justifier de nouvelles injustices et exploitations. Le mouvement des gilets jaunes n'est qu'un avant-goût de cet enjeu colossal. Il a mis à l'ordre du jour la problématique de la fin du pétrole bon marché de manière bien plus efficace que les collapsos et nous autres effondré-e-s n'avons jamais réussi à le faire avec nos beaux discours de pénuries. Les problèmes de production, de répartition et d'accès à des ressources de base ne font que commencer, et alors que des composantes significatives de la population ont décidé d'y réagir collectivement plutôt qu'en se sautant mutuellement à la gorge, nombre d'effondré-e-s ont réagi avec mépris.

Jusqu'à maintenant, les populations ne voient pas grand-chose se concrétiser à part des mesures coercitives qui visent la majorité sociale, et qui ne remettent pas en cause les taux de rendement inutiles et destructeurs des plus grands actionnaires. Pour l'instant, la véritable raison de ces mesures est la répartition entre le capital et le travail, pas l'écologie. Si les propositions (prétendent) écologistes se font sur des bases injustes, il n'y a aucune raison que cette majorité sociale les accepte, et tant mieux. Ce n'est pas l'écologie en tant que telle qui est irrecevable, c'est le constat d'injustice. Parler aux gens de baisse de « confort » radicale dans un monde où ce « confort » n'a jamais été aussi inégalement

⁸⁴ Interviewé par le magazine *Imagine*, "Comment ne pas se radicaliser quand l'enjeu devient vital?", n°132, mars-avril 2019. <imagine-magazine.com/lire/spip.php?article2623>

⁸⁵ Agnès Sinaï, *op. cit.*, p. 85.

⁸⁶ Bruno Latour, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, La Découverte, 2017, p. 14.

réparti, c'est préparer le terrain pour le fascisme. Cette image d'écologiste hors sol nous colle à la peau et empêche les personnes lucides sur la situation et sur leurs conditions de vie de s'y identifier, à juste titre.

Deuxièmement, positionnons-nous clairement par rapport aux propositions réactionnaires présentes dans certains discours collapsos ainsi que sur leurs « inspirations » d'extrême-droite. Comme dirait Gramsci : « *Le vieux monde se meurt, le nouveau monde tarde à apparaître et dans ce clair-obscur surgissent les monstres* ». En termes d'équité sociale et de limitation des basculements écologiques, les fascistes n'ont rien à proposer. Lorsqu'ils ne sont pas ouvertement climato-sceptiques, ils ne prévoient rien d'autre face au productivisme que la préférence nationale. La seule carte que certains jouent est la prolongation du nucléaire. Il faut saisir cette occasion, nous responsabiliser et les décrédibiliser en les présentant tels qu'ils sont.

Troisièmement, prenons acte de la situation écologique. Grâce aux collapsos, certains constats sont enfin pris en compte plus largement et le refus du débat sur ceux-ci devient une position de moins en moins tenable. Grâce à leur travail, des études complexes sur l'évolution des écosystèmes deviennent beaucoup plus accessibles et appropriables. Ce travail, ainsi que celui de nombreux autres auteurs et autrices, les derniers rapports du *GIEC**, l'été 2018... expliquent en partie tous ces panneaux lucides au sein des marches climat. Avec des messages qui actent l'extinction massive en cours, nous ne sommes plus dans une écologie réservée aux personnes qui aiment « la nature », nous sommes enfin dans la conscience qu'il s'agit de bien plus (et entre autres de notre survie). Malheureusement, une réaction assez commune aux discours de l'effondrement consiste à minimiser ou relativiser la situation écologique, alors que le problème de ces discours ne se situe pas là. Il n'est par exemple pas rare d'entendre des représentant-e-s d'ONG s'accrocher à des discours dépassés qui sonnent faux (« il n'est pas trop tard », « il y a encore de l'espoir », « il faut entamer une transition énergétique à l'horizon 2050 », « il faut que nos politicien-ne-s comprennent et réagissent », « nous pouvons éviter la catastrophe », etc.). La prise en compte de cette gravité les obligerait en effet à abandonner toute une partie de leurs analyses, pratiques et propositions réformistes (quel que soit leur secteur d'intervention). Se questionner sur la manière de présenter les

choses à « ses » publics-cibles est sain, mais pas de vouloir édulcorer la réalité pour coller à son programme. Pour le moment, beaucoup de structures institutionnalisées font donc le choix de n'en parler qu'en interne.

« — Une telle question peut avoir un impact sur la manière dont on fait du commerce équitable Nord-Sud. Mais il s'agit d'une démarche interne que nous ne souhaitons pas imposer à nos sympathisants. Nous n'allons pas faire une campagne pour dire que c'est la fin du monde. » (Roland D'Hoop, Oxfam-Magasins du monde ⁸⁷)

En fait, nous nous trouvons face à une nouvelle opportunité d'enfin intégrer sérieusement la donne écologique dans chacune de nos luttes et de décrocher à son tour cette « thématique » ⁸⁸. C'est ce que font plusieurs collectifs depuis le début des superbes grèves écolières pour le climat.

Enfin, **quatrièmement**, parlons-en. Toutes les expériences montrent que les personnes qui se sentent seules face à cela sont légion. Le problème des récits collapsos n'est pas que leurs perspectives seraient trop alarmistes écologiquement, mais qu'elles sont (en partie) erronées. Ils ratent ainsi leur pari sincère de participer à redonner du sens en ces temps difficiles.

Les collapsos *best sellers* reconnaissent d'ailleurs le risque qu'ils induisent « d'aplatir le futur ». Ce risque ne provient pas de leurs constats, mais de leurs conclusions. Comme le souligne Chloé Leprince en faisant référence à Jean-Baptiste Fressoz cité plus haut, « on a pris le pli de regarder la catastrophe écologique à travers un prisme dont on aurait pu se passer » ⁸⁹. Ce n'est pas un hasard si les discours confus – desquels la plupart des discours collapsos participent – ont surtout du succès dans les périodes de perte de sens et de profond sentiment d'impuissance collective. Les sectes et les charlatans (à distinguer clairement des collapsos) en profitent alors pour « accompagner » les gens. Il y a ainsi un enjeu important à continuer de proposer des espaces pour échanger sur nos

⁸⁷ Cité dans le dossier d'*AlterEcho*, *op. cit.*

⁸⁸ À ce sujet, lire le numéro d'*Agir par la Culture*, "Articuler social et écologique", n°56, hiver 2018. <agirparlaculture.be/index.php/agir-par-la-culture-n56>

⁸⁹ Chloé Leprince, "Théorie de l'effondrement. La "collapsologie" est-elle juste une fantaisie sans fondement?", in *France Culture*, 26 mars 2019. <franceculture.fr/ecologie-et-environnement/theorie-de-leffondrement-la-collapsologie-est-elle-juste-une-fantaisie-sans-fondement>

angoisses et envies, de proposer d'autres pistes qui fassent sens. Pour revenir sur les discours collapsos, il est très important de parler collectivement de ces constats, si possible en s'émancipant un peu de l'imaginaire et du récit de l'effondrement, ainsi que de nos « apôtres » référents comme Pablo Servigne et ses acolytes. Comme le dit régulièrement Renaud Duterme – qui adopte le terme d'effondrement mais en souligne les limites – il ne faut pas être fétichiste de la notion. Elle porte en elle une certaine efficacité dans la puissance de l'effet qu'elle produit (par rapport à « crise écologique », par exemple), mais également beaucoup de limites et de confusions inutiles. À nous de les dépasser. Certaines personnes choisissent de ne plus utiliser ce terme flou et inadapté, d'autres en font leur slogan favori. Au-delà du terme lui-même, ce qui compte le plus est la manière d'amener les choses et d'éviter d'alimenter l'équivoque sur ces sujets. Il serait par exemple utile d'arrêter d'entretenir l'ambiguïté sur le caractère scientifique des récits collapsos ; de relayer dans nos discours et propositions le fantasme d'un « après-effondrement » ; de présenter la fin de « nos » conditions de vie comme la fin du monde ; etc.

Discutons de tout cela de manière plus concrète et précise qu'un effondrement globalisé et indifférencié. Faisons des ateliers d'anticipations et de fictions concrètes en décortiquant ensemble les liens « inextricables » ainsi que nos dépendances, et tirons-en les conséquences. Dépassons la « décolonisation des imaginaires » beaucoup trop restreinte dans les récits collapsos. « Tout » va soi-disant s'effondrer, pourtant nous retrouvons systématiquement dans leurs récits plusieurs piliers du capitalisme totalement inchangés (alors qu'ils font partie intégrante des freins à l'adaptation aux basculements écologiques en cours) : le marché de l'emploi, le fait de devoir acheter un logement, la propriété privée des moyens de production (dont la terre), etc. Le « rêve » occidental est en effet en train de se casser la figure. Au vu de l'importance des basculements écologiques en cours, de nombreuses personnes sont en train de remettre tout un tas de certitudes en cause. L'horizon peut donc s'élargir, il y a une brèche. Les collapsos n'en font pas grand-chose (ils parlent d'un effondrement systémique inévitable et de se préparer à la suite), mais osons voir plus loin.

Discutons de comment, par exemple : empêcher certaines entreprises basées dans nos régions d'organiser des pénuries à des fins spéculatives (par le stockage de denrées alimentaires, de

minerais, etc.) ; empêcher nos élites locales de soutenir les élites des pays les plus touchés par les désastres écologiques ; bloquer les industries d'armement – et leurs étapes de transit – présentes sur nos territoires qui fournissent les forces répressives de nombreux pays ; reconnaître la *dette écologique** et historique envers les régions de la « périphérie » et entreprendre des mesures de « réparations » (compensations financières, dépollution des terres, etc.) ; reprendre la main sur les industries pharmaceutiques qui empêchent de nombreux pays de développer des médicaments génériques ; saboter les brevets et la propriété intellectuelle ; décentraliser Internet ; entreprendre une « dés-enclosure » des terres (dont la moitié est concentrée dans les mains des 3 % de propriétaires les plus grands) ; s'approprier les outils publics et privés à disposition pour dépolluer un maximum de sols cultivables ; retourner le béton partout où cela est possible et pertinent pour laisser une chance aux écosystèmes de se régénérer sur le long terme ; planter des kilomètres de haies et créer des friches en ville ; nous organiser localement pour empêcher les destructions du peu de biosphère qu'il reste (des couvertures végétales urbaines aux espaces forestiers en passant par les nappes phréatiques) ; se libérer de la dépendance à la voiture individuelle ; créer des mouvements d'expropriation des plus grands spéculateurs immobiliers (ce qui étouffe aujourd'hui la majorité des ménages en difficulté c'est la partie du budget sans cesse plus grande dédiée au logement, l'augmentation des prix énergétiques ne vient qu'après et il serait bon de le prendre en compte) ; démanteler les industries fragiles de l'énergie comme Electrabel et enclencher une décentralisation de la production sur base de petites unités (qui ne remplaceront jamais les économies fossiles, et ce n'est pas le but) ; empêcher la privatisation et la militarisation des polices ; démonter les centres fermés et empêcher la construction des mégas-prisons ; arrêter de financer Frontex avec nos impôts ; désobéir à la mise en place de compteurs électriques « intelligents » (qui seront bien utiles pour rationner certains ménages et pas d'autres) ; effacer de grandes quantités d'actifs financiers (qui augmentent les flux et les destructions) en choisissant quelles dettes publiques et privées répudier collectivement et surtout qui faire payer ; socialiser le secteur financier et/ou sortir de la dépendance monétaire par la gratuité et les échanges en fédérations d'associations libres ; rendre caduque le marché de l'emploi (rien que ça) ; ne pas accepter que les

assurances privées (qui font partie des pires fonds d'investissement au monde) dictent qui aura droit à réparation et sous quelles conditions ; construire des réseaux autonomes capables d'appeler à la grève générale et aux blocages des flux (la grève internationale du 15 mars 2019 nous a montré que nous n'en étions pas encore capables) ; etc.

Jérémie Cravatte

*On n'est pas des victimes,
encore moins des condamné-e-s
On arrivera de l'aube,
en irruption spontanée.*
Gaël Faye

Pour toute critique, suggestion, correction ou insulte, contactez (avec « *parlons-en* » en objet) : <jereffondre@bawet.org>

Je remercie Yannick Bovy, Noémie Cravatte, Robin Delobel, Adrien De Rudder, Renaud Duterme, Aline Fares, Sébastien Kennes, Elisabeth Lagasse et Perrine Vanmeerbeek pour leurs riches relectures.

<<http://www.barricade.be/publications/analyses-etudes/effondrement-parlons-limites-collapsologie>>

Pour aller plus loin

Livres

Geneviève Azam, *Le Temps du monde fini. Vers l'après capitalisme*, Les Liens qui Libèrent, 2010 ;

Carolyn Baker, *L'Effondrement. Petit guide de résilience en temps de crise*, Écosociété, 2015 ;

Philippe Bihouix, *L'Age des low tech. Vers une civilisation techniquement soutenable*, Le Seuil, 2014 ;

Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz, *L'Événement anthropocène. La Terre, l'Histoire et nous*, Le Seuil, 2016 ;

- Sébastien Brunet, Catherine Fallon, Nathalie Schiffino, Aline Thiry et Pierre Ozer, *Articuler risques, planification d'urgence et gestion de crise*, La Charte, 2019 ;
- Renaud Duterme, *De quoi l'effondrement est-il le nom ? La fragmentation du monde*, Etopia, 2016 ;
- Jean-Marc Gancille, *Ne plus se mentir. Petit exercice de lucidité par temps d'effondrement écologique*, Rue de l'échiquier, 2019 ;
- Emilie Hache, *Reclaim. Recueil de textes écoféministes*, Cambourakis, 2016 ;
- Naomi Klein, *Tout peut changer. Capitalisme et changement climatique*, Actes Sud, 2014 ;
- Bruno Latour, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, La Découverte, 2017 ;
- Naomi Oreskes et Erik Conway, *L'Effondrement de la civilisation occidentale*, Les Liens qui Libèrent, 2014 ;
- Pablo Servigne et Raphaël Stevens, *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*, Le Seuil, 2015 ;
- Pablo Servigne, Raphaël Stevens et Gauthier Chapelle, *Une autre fin du monde est possible*, Le Seuil, 2018 ;
- Agnès Sinaï, Pablo Servigne, Raphaël Stevens et Hugo Carton, *Petit traité de résilience locale*, Charles Leopold Mayer, 2015 ;
- Isabelle Stengers, *Au temps des catastrophes, résister à la barbarie qui vient*, La Découverte, 2008 ;
- Bertrand Vidal, *Survivalisme. Êtes-vous prêts pour la fin du monde ?*, Arkhê, 2018 ;
- Julien Wosnitza, *Pourquoi tout va s'effondrer*, Les Liens qui Libèrent, 2018.

Revues

- « Vivre en attendant l'effondrement », in *Imagine* n°123, septembre-octobre 2017 <imagine-magazine.com/lire/spip.php?article2359>
- « L'Effondrement en question », in *Inter-Environnement*, Wallonie, décembre 2017 <iew.be/l-effondrement-en-questions>
- « Une civilisation qui s'effondre ? », in *Contrastes* n°184, janvier-février 2018 <equipespopulaires.be/revue/climat-ressources-economie-civilisation-seffondre-contrastes-fevrier-2018>
- « La Fin d'un monde », in *Moins !* n°34, avril-mai 2018
- « Les Belges de la fin du monde », in *Alter échos* n°468, novembre 2018 <www.alterechos.be/les-belges-de-la-fin-du-monde>

- « Et si tout s'effondrait ? », in *Socialter*, hors série, novembre 2018
<socialter.fr/fr/module/99999672/739/le_hors_srie_effondrement_en_kiosque_le_30_novembre_sommaire>
 - « Tout va s'effondrer, et alors ? », in *Usbek et Rica* n°24, octobre-novembre-décembre 2018 <usbeketrica.com/magazine>
 - « Pour en finir avec la fin du monde », in *L'Entonnoir*, décembre 2018
<entonnoir.org/category/pour-en-finir-avec-la-fin-du-monde/>
 - « Apocalypse, fin des haricots et lutte des classes », in *CQFD* n°171, décembre 2018
- Ygdrasil*, future revue trimestrielle, premier numéro prévu pour juin 2019

Vidéos

- NEXT, websérie de Clément Montfort sur l'effondrement, de septembre 2017 à aujourd'hui, sur <youtube.com>
- « Effondrement, un processus déjà en marche », avec Renaud Duterme, Vincent Mignerot et Agnès Sinai, *Arrêt sur images* n°96, 12 juin 2018
- « Climat, faut-il vraiment parler d'effondrement ? », avec Pierre Charbonnier et Corinne Morel-Darleux, *Mediapart*, 1^{er} décembre 2018
- « Les Collapsologues sont-ils dangereux ? », avec Pablo Servigne comme accusé au Tribunal des Générations Futures, *Usbek et Rica*, 3 décembre 2018

Émissions radio

- « La Fin de notre civilisation, c'est pour bientôt ? », avec Pablo Servigne et Raphaël Stevens, RFI, 6 mai 2017
- « Écologie politique et écoféminisme », avec Emilie Hache, Présages, 10 octobre 2018
- « Collapsologie – Penser l'effondrement », avec Corine Pelluchon et Raphaël Stevens, France Culture, 18 octobre 2018.
- « Faire face à l'effondrement », avec Julie Clarini et Laurent Etre, France Culture, 3 novembre 2018
- « Pour en finir avec l'effondrement », avec Elisabeth Lagasse et François Thoreau, Radio Panik, 7 mars 2019

Glossaire pour effondrées

A

Accélérationnisme : Idée selon laquelle le capitalisme doit être approfondi pour être dépassé, qu'il faut en accélérer les contradictions internes (limites écologiques, impossibilités pour la main d'œuvre mal payée de consommer suffisamment, pour faire court). Cette « idée » a été un peu remise à la mode par Laurent de Sutter, professeur de droit à l'Université libre de Bruxelles.

Anomie (« absence d'ordre ») : Situation où les normes sociales n'ont plus cours. Chaos. À différencier de la notion d'anarchie (« absence de pouvoir »).

Anthropocène (« ère de l'être humain ») : Période géologique caractérisée par l'influence des êtres humains sur l'écosystème terrestre. Elle a débuté avec la révolution industrielle, soit à la fin du XVIII^e siècle. Terme proposé en 2002 par la météorologue et prix Nobel de chimie Paul Crutzen. Les termes « Occidentolocène » ou « Capitalocène » sont parfois utilisés afin d'être plus précis. En effet, tous les « anthropos » n'ont pas vécu et ne vivent pas en déséquilibrant les écosystèmes.

Anthropocentrisme : Vision de l'être humain comme étant le centre de l'Univers, qui fait tout tourner autour de lui.

B

BAD (Base Autonome Durable) : Terme *survivaliste** faisant référence à un lieu d'habitat sécurisé et reculé qui est censé permettre de vivre *Off the Grid* (« hors de la grille », du réseau), en autarcie et / ou en autosuffisance.

Biorégion : Territoire dont les frontières ne sont pas administratives mais géographiques, définies à partir des écosystèmes. La notion a été portée par Peter Berg à la fin des années 1970. Ces territoires, opposés à la centralisation et à la hiérarchisation, correspondent plus ou moins à la taille de districts qui prennent en compte plaines, vallées, collines, bois, ruisseaux, fleuves, berges, etc.

Boucles de rétroaction positives : Phénomènes qui auto-alimentent les causes de leur effet une fois certains *seuils** dépassés (exemple : le réchauffement climatique qui amène une forêt à émettre et non plus à capter du carbone, ce qui augmente à son tour le réchauffement climatique etc.). Dans le cas inverse, on parle de boucles de rétroaction négatives. On ne peut pas les prévoir toutes, même si William Steffen, Johan Rockstrom et leurs collègues en ont déjà identifiées 15 majeures (dont la plus connue

est le relâchement des énormes quantités de *méthane** contenues dans le permafrost).

C

Capitalisme vert : Intégration de la question écologique par le capitalisme. Dans son acception restreinte (et préférable), la notion fait référence aux nouveaux marchés ouverts par le capitalisme sur le dos de l'écologie (par exemple, le commerce de carbone). Dans son acception plus large, la notion fait référence aux différentes mesurottes écologistes réformistes qui ne remettent pas en cause les racines du système de production capitaliste (par exemple, le soutien aux entreprises qui diminuent leurs déchets).

Civilisation : Terme flou, hérité des Lumières, qui désigne *grosso modo* les traits caractéristiques d'une société donnée (terme un peu moins flou). Ces caractéristiques sont généralement d'ordre politique, économique, technique, culturel, religieux, etc. Le terme est généralement utilisé en opposition à un état (fantasmé) de barbarie.

Civilisation thermo-industrielle : Civilisation basée sur l'industrie et, plus particulièrement, sur les énergies fossiles. Certain-e-s rajoutent qu'elle se caractérise par une grande complexité organisationnelle. Il s'agit d'une notion occidental-centrée puisqu'elle fait référence à ce modèle de civilisation bien spécifique qui s'est imposé aux quatre coins du monde mais ne s'est pas généralisé à l'ensemble des êtres humains. Ce concept tait le trait caractéristique de cette civilisation qui est son rapport à l'accumulation de capital.

Collapsologie : Étude transdisciplinaire de l'effondrement (de l'anglais collapse) de la civilisation thermo-industrielle et de ce qui pourrait lui succéder. Néologisme inventé en 2014 par Pablo Servigne et Raphaël Stevens.

Collapsosophie : Néologisme inventé par Pablo Servigne, Raphaël Stevens et Gauthier Chapelle – quelques années après celui de *collapologie** –, qui désigne cette fois-ci la sagesse de l'effondrement, le complément nécessaire à la science. C'est la « dimension intérieure » de l'approche collapso, une « ouverture plus large aux questions éthiques, émotionnelles, imaginaires, spirituelles et métaphysiques ».

Conservationnisme : Courant précurseur anglo-saxon de l'écologisme (porté entre autres par le forestier américain Gifford Pinchot au début du XX^e siècle) qui se base sur la conservation, ou la substitution, d'écosystèmes et d'espèces vivantes. Ce courant est régulièrement misanthrope et opposé à la présence humaine dans ces espaces. Les conservationnistes sont, paradoxalement, enclins à intervenir pour

« éviter » ou « réparer » des dégradations dans ces écosystèmes. Certains promeuvent les « paiements pour services environnementaux » afin de « valoriser » en termes marchands ces écosystèmes et ainsi motiver leur « conservation ». Les plus grandes associations conservacionnistes (si on peut les considérer comme telles vu les salaires de leurs directions et leur *greenwashing** actif de multinationales) sont CI (*Conservation International*), TNC (*The Nature Conservancy*), WCS (*Wildlife Conservation Society*) et WWF (*World Wide Fund for Nature*).

Convivialisme : Mouvement lancé en 2013 par le sociologue et économiste Alain Caillé, qui s'inspire d'Ivan Illich et de son concept de « société conviviale ». Les convivialistes ont pour ambition de développer une philosophie politique alternative basée sur le principe de commune humanité (non discrimination entre les humains et respect du pluralisme), de commune socialité (prendre soin du rapport social), de légitime individuation (reconnaître la singularité de chacun-e) et d'opposition maîtrisée et créatrice (le conflit est nécessaire et désirable s'il crée de la socialité). Cette nouvelle philosophie politique basée sur l'entraide serait nécessaire car le libéralisme, le socialisme et ses variantes le communisme et l'anarchisme reposeraient toutes sur l'idée de ressources infinies (ce qui n'est pas le cas).

D

Décroissance : Mouvement anti-productiviste, né dans les années 1970. Il dénonce le mythe d'une croissance infinie dans un monde fini. Les décroissant-e-s (ou les objecteurs-trice-s de croissance) luttent pour une décroissance choisie plutôt que subie. André Gorz est le premier à avoir utilisé le terme.

Dérèglements climatiques : Le réchauffement climatique produit des effets multiples qui ne se limitent pas à une hausse des températures ressenties (il peut aussi produire indirectement des phénomènes de froids extrêmes). « Changements climatiques » pourrait donc être plus englobant (bien que ce soit en effet un réchauffement qui est à l'œuvre), mais « changements » est trop neutre. « Dérèglements climatiques » correspond bien à ce qui est en train de se produire. Focaliser sur le climat lorsqu'on parle de basculements écologiques est dangereux car nombre de fausses solutions proposent de « régler » la question du climat sans prendre en compte, par exemple, la biodiversité (alors qu'elles s'influencent toutes deux réciproquement).

Dette écologique : Dette accumulée par les régions industrialisées envers les autres régions ou, plus précisément, par les détenteurs de capitaux envers le reste des populations (et plus particulièrement la majorité de celles vivant dans l'hémisphère sud) depuis la période

coloniale. Elle se subdivise en dette du carbone, passifs environnementaux (spoliation des ressources naturelles, pollutions et destructions liées à ces exploitations, aux interventions militaires, etc.), biopiraterie (appropriation intellectuelle et matérielle des semences, plantes médicinales, etc.) et délocalisation des déchets (dont les produits dangereux). Le concept a été créé par des mouvements sociaux du sud global mais a depuis été récupéré pour une signification plus large et consensuelle : la dette écologique de « l'humanité » indifférenciée envers les générations futures ou envers la planète.

Développement durable : Oxymore apparu surtout après le rapport Brundtland en 1987 qui, comme son nom l'indique, prétend qu'un modèle développementaliste (de croissance économique) pourrait être « durable » (voire « soutenable » en anglais). Il est présenté comme l'espace de rencontre entre les secteurs fictivement séparés de l'économique, du social et de l'écologique. Ce terme absurde diffusé par les institutions a malheureusement été repris par une grande partie de la « société civile ».

Dualisme : Opposition conceptuelle entre deux notions, qui ne se vérifie généralement pas dans la réalité mais influence fortement nos conceptions : corps et esprit, nature et culture, animalité et humanité, féminin et masculin, bien et mal, etc.

E

Écoféminismes : Mouvements politiques apparus dès les années 1970 (mais qui viennent de plus loin), qui font les liens entre patriarcat et domination-destruction de la nature. Deux tendances principales se distinguent, l'une *matérialiste** et l'autre *essentialiste**. Certaines écoféministes préfèrent parler d'*essentialisme** stratégique. Susan Griffin, Donna Haraway, Yayo Herrero, Vandana Shi-va, Starhawk sont des écoféministes célèbres.

Écologie libérale : Fausse écologie qui reposerait sur la somme de choix individuels, comme si les structures collectives et les rapports de production ou de domination n'existaient pas. Cette « écologie » est la plus visible, puisque la plus relayée par le discours dominant. Du côté « alternatif », plusieurs campagnes promeuvent cette posture en expliquant aux personnes qu'elles ont le choix et qu'il ne leur reste plus qu'à faire leur petit marché dans une liste de gestes « écologistes » aconflictuels : la campagne de youtubeur-euse-s « On est prêt » ; la campagne publique « Engage, j'agis pour le climat » ; la campagne privée de Julien Vidal « Ça commence par moi », etc. Certain-e-s ne se gênent même plus pour appeler cette posture, de la « Résistance climatique ». Cela n'empêche bien sûr pas de faire des bilans auto-critiques, comme « On s'est planté », dont nous devrions tou-te-s nous inspirer.

Écologie politique : Tendance de l'écologisme apparue, surtout dans les années 1970 (mais qui vient de plus loin), qui insiste sur la nécessité de changements structurels dans la société pour respecter les limites et équilibres écologiques. André Gorz en est un des théoriciens. À cause des partis politiques écologistes (fondés dans les années 1980 en Europe puis plus tard dans le reste du monde), d'aucuns utilisent plutôt ces termes pour désigner ces partis.

Écologie sociale : Tendance de l'écologie apparue, surtout dans les années 1960 avec Murray Bookchin (mais qui vient de plus loin), qui conçoit les problèmes écologiques comme conséquence des dominations sociales. Elle se traduit par la proposition du municipalisme (ou « communalisme ») libertaire, concrétisé de nombreuses fois dans l'histoire. Au vu de la situation, cette pensée a regagné en écho ces dernières années.

Écopsychologie : Branche de la psychologie, développée dans les années 1970, qui étudie les relations entre les personnes (plutôt urbain-e-s) et leurs environnements. Ces relations seraient basées sur la peur, la frustration, le désir, le plaisir, etc. L'écopsychologie gagne également en audience ces derniers temps comme réponse à la perte de sens et au besoin de reconnexion avec « la nature ».

Écosocialisme : Courant de *l'écologie politique** qui considère que les changements structurels nécessaires de notre société pour respecter les limites et équilibres écologiques doivent prendre la forme du socialisme (idéologie qui promeut la socialisation des moyens de production et l'égalité sociale). Si on prend le socialisme au sens large, on peut inclure l'écoanarchisme, l'anarcho- primitivisme, l'écologie profonde et *l'écologie sociale** dans cette catégorie. Mais ce terme est généralement revendiqué par des mouvements ou personnalités trotskistes.

Effet rebond : Mécanisme décrit par l'économiste anglais William Stanley Jevons, à la fin du XVIII^e siècle (« le paradoxe de Jevons »), selon lequel l'amélioration de l'exploitation d'une ressource ne provoque pas une diminution de sa consommation d'autant, mais plutôt une augmentation. Par exemple, la technologie nucléaire n'est pas venue remplacer les énergies fossiles mais s'y rajouter.

Effondrement : Terme faisant référence à l'effondrement systémique global de « notre civilisation *thermo-industrielle** ». D'aucuns, encore plus abstraits, le définissent comme une baisse importante et rapide de la complexité. Dans les faits, ce terme fait appel à nos angoisses collectives de basculer dans *l'anomie** et de ne plus pouvoir répondre à nos besoins de base.

El Nino (l'enfant) : Phénomène climatique exceptionnel de températures élevées de l'eau dans l'océan Pacifique. À plusieurs reprises, ce phénomène a fortement alimenté le réchauffement climatique.

Empreinte écologique : Tentative de mesurer « l'impact » d'un être humain ou d'un groupe, voire de l'humanité entière, sur la biocapacité de la terre (la capacité des écosystèmes à se régénérer). Cette « empreinte » est souvent présentée en hectares globaux (hag) ou en nombre de planètes « consommées » (actuellement plus ou moins 1,7 à l'échelle mondiale, 5 à la moyenne états-unienne). Historiquement, on identifie le dépassement de cette capacité à partir de la deuxième moitié du XX^e siècle. Annuellement, on présente l'*Earth Overshoot Day* (« le jour du dépassement ») comme le jour (autour du premier août) où « on » commencerait à accumuler une *dette écologique** le reste de l'année. Au-delà des débats sur les méthodes de calculs d'estimations, la présentation de cette « empreinte » sous forme de moyennes est particulièrement problématique. Une différenciation est souvent faite en termes géographiques et en nombre d'habitant-e-s (cette différenciation inclut rarement les impacts écologiques effectués sur un territoire pour en approvisionner un autre), mais jamais en termes de niveaux de patrimoine ou de revenus.

Entropie (« tour, transformation ») : Terme utilisé par le physicien allemand Rudolf Julius Emmanuel Clausius, à la fin du XIX^e siècle, pour désigner un degré de « désorganisation » (de dissipation) qui, plus il est grand, plus la part d'énergie inutilisable est grande. Un exemple simpliste est un verre d'eau avec des glaçons dans une pièce chauffée : l'augmentation d'entropie est l'augmentation du « désordre » dans les molécules d'eau (c'est une énergie qui est inutilisable).

EROI ou TRE (*Energy returned on energy invested* ou Taux de retour énergétique) : Ratio entre une énergie donnée et l'énergie qu'il a fallu pour la produire. Si ce ratio est inférieur ou égal à 1, on parle alors de « puits d'énergie ». Concernant l'exploitation pétrolière, ce TRE était en moyenne à 100/1 ou plus jusqu'à la moitié du XX^e siècle et est aujourd'hui à moins de 10/1 (il faut aller chercher de plus en plus profondément du pétrole qui est de moins en moins riche). Les, très diversifiées, énergies renouvelables, sont presque toutes à moins de 5/1. Et c'est bien normal, les énergies fossiles ont pris des centaines de millions d'années à prendre cette forme, il s'agit d'une source énergétique titanesque qui nous a amenés à provoquer des déséquilibres tout aussi titanesques.

Eschatologie : Doctrine concernant les fins dernières de l'univers et de l'humanité. Employé spécialement par les théologiens pour désigner le problème de la fin du monde, du jugement dernier et de l'état définitif qu'il doit inaugurer.

Essentialisme : Idée selon laquelle l'essence d'une chose précède son existence. Dans les rapports genrés, l'essentialisme signifierait que les genres féminins et masculins ne seraient pas des catégories construites socialement mais des essences.

Ésotérique : Notion faisant référence à un enseignement obscur destiné aux personnes initiées, voire élues. Elle est généralement utilisée pour désigner des courants religieux et/ou sectaires.

Extractivisme : Extraction, généralement industrielle et par la force, des « ressources » de la biosphère sans réciprocité. Nicolas Sersiron parle d'extractivisme des « ressources » naturelles (par le productivisme), humaines (par le salariat ou d'autres formes plus abouties d'esclavage) et financières (par la dette). L'extractivisme s'est surtout développé à partir des colonisations.

G

Géo-ingénierie : Folie qui consiste à modifier le climat en intervenant dessus (et donc sur de nombreuses autres choses) par diverses technologies. Il s'agit, par exemple, d'envoyer du soufre en haute atmosphère pour tenter de refroidir la température. Les effets et rétroactions sur les écosystèmes complexes sont imprévisibles. De plus, il s'agit à nouveau d'éviter de prendre en compte les limites, et de faire comme si le climat était un « problème » qu'on pouvait traiter indépendamment des effets sur le reste (exemple : sur la biodiversité).

GIEC (Groupe d'expert-e-s intergouvernemental sur l'évolution du climat) : Groupe, créé en 1988, composé d'expert-e-s de plus ou moins 200 pays membres de l'ONU. Puisqu'il est le fruit des gouvernements, il ne peut faire de propositions en dehors du modèle de marché (ce qui rend cet organisme de plus en plus schizophrénique). Il a pour mission d'évaluer et de synthétiser les rapports scientifiques existants en rapport avec le climat. À chacun de ses rapports, les constats et prévisions sont pires que prévus. Pourtant, puisque ses rapports sont le résultat de compromis entre différentes positions et interprétations, les scénarios du « pire » ne sont pas ceux mis en avant. Une critique récurrente des collapsos envers le GIEC est d'ailleurs de dire qu'il ne prendrait pas en compte les boucles de *rétroaction positive** dans ses scénarios.

Gated communities (communautés fermées) : Quartiers privés, sortes d'enclaves, généralement entourés d'un mur et/ou de grilles, dont les services sont financés en copropriété par des personnes aisées pour s'isoler de la pauvreté. Un de ces services de base est le dispositif de sécurité. Elles jouissent d'un statut légal particulier aux États-Unis.

Grande accélération : Caractère exponentiel des courbes de production d'énergie, de pêche, de déforestation, de démographie, de flux monétaires, de PIB, d'urbanisation, de tourisme, d'émissions de gaz à effet de serre, d'acidification des océans, de destruction de la biodiversité, depuis la révolution industrielle, et plus particulièrement depuis la deuxième moitié du xx^e siècle. Pour des données et une visualisation graphique de cette « grande accélération », voir l'étude de William Steffen *et al.*

Grande extinction (ou extinction massive) : Extinction qui concerne plus de 75 % des espèces animales et végétales (océans compris) sur une durée biologique courte (quelques millions d'années maximum). Il y en a déjà eu cinq, et la sixième en cours serait la plus rapide.

Greenwashing (écoblanchiment) : Activité de verdissage symbolique d'une entreprise, une administration, une organisation dans le seul but de paraître écologiquement responsable. L'énergie, le temps et l'argent investi dans les campagnes de marketing en *greenwashing* sont généralement supérieurs à ce qui est réellement investi pour lutter contre les basculements écologiques. Le mot a été créé dans les années 1990 mais s'est surtout fait connaître, comme le phénomène lui-même, une quinzaine d'années plus tard.

L

Low-tech (basse technologie) : Techniques simples basées sur des matériaux avec le moins d'alliages possibles, réparables, transformables et le plus recyclables possibles. Les *low-tech* sont généralement de petites unités (en opposition aux unités industrielles) et développées de manière décentralisée (en opposition aux technologies centralisées). L'ingénieur Philippe Bihouix, qui prend en compte la finitude des ressources dont les métaux rares (entre autres choses), a contribué à faire connaître récemment ce concept à un plus large public.

M

Matérialisme : Idée selon laquelle les choses sont avant tout déterminées par les conditions matérielles.

Méthane : Gaz dont l'effet de serre est des dizaines de fois plus puissant que le CO₂ mais d'une durée de vie moindre.

Millénarisme : Mouvement religieux qui reposait sur la croyance en l'avènement d'un royaume nouveau. Il consiste en un retour aux conditions qui auraient été celles de « l'origine » des temps. Le terme est aujourd'hui utilisé de manière générique pour désigner les mouvements et/ou discours *eschatologiques**.

Mycelium (« blanc de champignon ») : Partie souterraine des champignons ou de bactéries filamenteuses, constituée de ramifications (*hyphes*) qui peuvent couvrir des surfaces importantes. Son « réseau » facilite la coopération entre les plantes, les arbres et la forêt en général. Comme le souligne l'organisation belge homonyme, ce travail est aussi important qu'invisible.

N

Néo-malthusianisme : Terme utilisé pour désigner (généralement de manière péjorative, mais pas toujours) les héritiers de la pensée de Thomas Malthus, considéré-e-s comme des angoissé-e-s de la démographie, même si ce courant est très diversifié et assez mal connu. La majorité a en fait peu à voir avec les politiques nauséabondes promues par Malthus et soutiennent plutôt le droit à la contraception et à l'avortement, l'éducation sexuelle, la création de planning familial, l'amélioration des conditions de vie, le droit des femmes à disposer librement de leur corps, etc.

Néo-millénariste : Terme péjoratif désignant les discours prophétiques d'apocalypses (ou de jugement dernier) qui seraient suivis d'une venue sur terre du Messie, d'un retour aux origines.

P

Perfect Storm (tempête parfaite) : Expression désignant la conjonction « parfaite » de basculements majeurs (écologiques, financiers, politiques, etc.). C'est également le nom d'un scénario établi par le *Government Office for Sciences* du Royaume-Uni.

Pic pétrolier (*peak oil*) : Production maximale du pétrole conventionnel avant un déclin lié à l'épuisement des réserves disponibles. Ce n'est pas la fin du pétrole, mais la fin du pétrole facilement accessible et (donc) « bon marché ». L'*Agence Internationale de l'Energie* (AIE) estime que ce pic a été passé en 2006.

Planète étuve (*Hothouse earth*) : Image symbolisant le fait que la Terre a quitté sa trajectoire climatique, dans laquelle elle oscillait entre de (longues, très longues) périodes glaciaires et interglaciaires (de plus ou moins 100 000 années), pour rentrer dans une zone de plus fortes turbulences. Selon Steffen & co déjà cités, plusieurs « points de bascule » (*tippingpoints*) seront enclenchés dès l'augmentation de 2°C (à cause des *boucles de rétroaction**, entre autres), ce qui nous ferait dépasser un seuil de non-retour à partir duquel le climat planétaire ne pourra plus se stabiliser.

Predicament (situation inextricable, verrouillée) : Tout est dit, c'est l'impasse ! Terme popularisé par le spiritueliste « Bodhi » Paul Chefurka.

R

Résilience : Capacité d'un écosystème, d'un habitat, d'une population ou d'une espèce à ne pas être détruite après avoir subi une perturbation importante. Capacité à subir un choc.

S

Survivalisme : Terme inventé dans les années 1960 par Kurt Saxon, libertarien d'extrême-droite alors membre du parti nazi américain, pour désigner la tendance à organiser sa propre survie face à de potentielles catastrophes locales ou globales (stockage, kits et techniques de survie, abris, préparation physique, armement, etc.). S'il s'inscrivait à l'origine dans le contexte de la guerre froide (danger nucléaire, etc.), le survivalisme s'inscrit aujourd'hui dans la donne écologique et s'est popularisé à travers le monde (par de nombreuses émissions entre autres), dont la France, en surfant sur les angoisses collectives (crises financières, raréfaction des ressources, basculements climatiques, flux migratoires, etc.). C'est pour cela que certains utilisent plutôt l'expression de « néo-survivalistes » ou de *preppers* (ceux qui se préparent). Le sociologue Bertrand Vidal l'identifie comme un loisir de nantis qui ont le luxe de jouer à la survie. C'est d'ailleurs un marché en pleine expansion.

T

Thermodynamique : Étude des systèmes en équilibre thermique. Le premier principe de la thermodynamique est la conservation de l'énergie, c'est-à-dire que l'énergie ne peut être produite à partir de rien, elle peut juste être transformée en d'autres formes d'énergie. Le deuxième principe de la thermodynamique est la dissipation de l'énergie, c'est-à-dire l'augmentation d'*entropie**, le fait que ces transformations produisent de l'énergie inutilisable.

Transhumanisme : Folie qui consiste à « augmenter » l'être humain à l'aide de hautes technologies, en termes physiques et mentaux, afin de (faire des sous et de) lui éviter le vieillissement, la souffrance, la maladie, le handicap voire la mort. Cette mouvance est née dans les années 1980 aux États-Unis et s'est depuis lors répandue dans le monde. Son symbole est H+ (courrez si vous le voyez).

Transition : Ici entendu comme un mouvement (incarné par Rob Hopkins) ayant pour objectif la transformation progressive de nos sociétés industrielles en sociétés soutenables. Il se présente comme une réponse au

double défi du *pic pétrolier** et des *dérèglements climatiques**, en proposant de planifier des descentes énergétiques et d'augmenter la *résilience** au sein de nos localités (entre autres par la permaculture). La première « ville en transition » était Totnes en 2006 (la ville d'Hopkins), aujourd'hui le *Réseau des villes en transition* (qui prêche bien les étapes de création d'une initiative) compte un millier d'initiatives « officielles ».

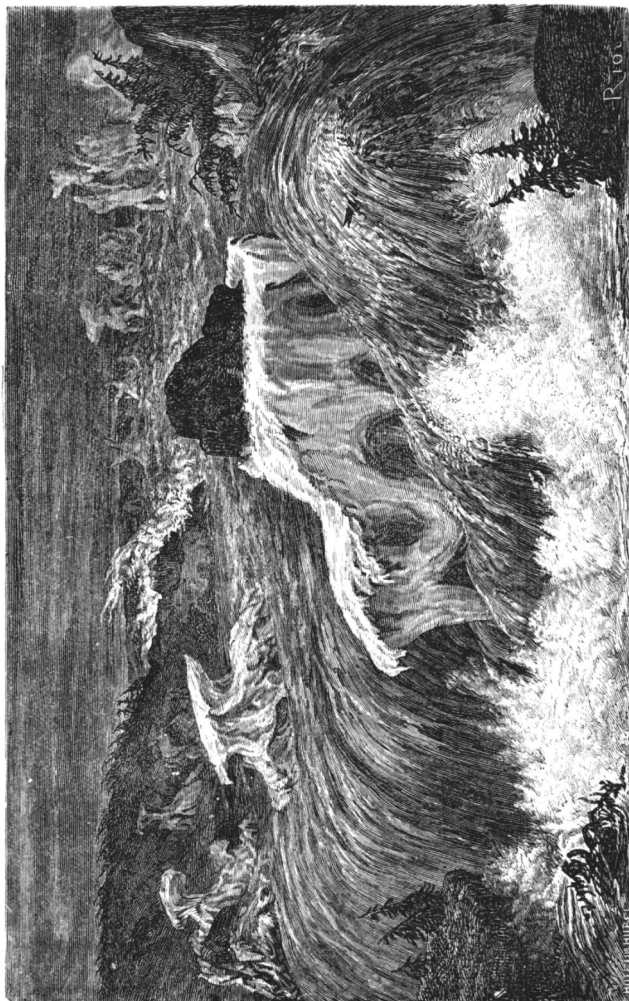


Fig. 342. Déluge du nord de l'Europe.

Daniel Tanuro

Pablo Servigne et Rafaël Stevens

ou l'effondrement dans la joie

juin 2015

Comme l'indiquent le titre et le sous-titre de leur ouvrage, *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes* (éd. du Seuil, 2015), Pablo Servigne et Raphaël Stevens s'inscrivent dans la voie tracée il y a quelques années par Jared Diamond, dont le livre *Collapse* (*Effondrement* en français) est devenu un *best-seller* traduit en de nombreuses langues.

« *Collapsologie* »

Pour rappel, Diamond s'appuyait sur une analyse des crises écologiques « anthropiques » du passé qui, selon lui, ont été le facteur déterminant de la disparition des cités mayas, de la civilisation de l'Île de Pâques, et de nombreuses autres civilisations. Il prédisait un effondrement analogue de la société actuelle, mais à une échelle globale cette fois.

Les réfutations nombreuses et solides dont cette théorie a fait l'objet¹ n'empêchent pas Pablo Servigne et Rafaël Stevens d'y adhérer. En même temps, leur démarche diffère de celle de Diamond : ils analysent la destruction environnementale actuelle, en déduisent un effondrement probable à court terme, s'interrogent ensuite sur ce que nous apprennent les civilisations passées et concluent par une série de considérations démographiques, sociologiques, psychologiques et politiques.

¹ Voir notamment le remarquable ouvrage collectif Patricia A. McAnany & al., *Questioning Collapse. Human Resilience, Ecological Vulnerability, and the Aftermath of Empire*, Cambridge University Press, 2010.

Cet ouvrage de « collapsologie » présente une autre différence avec celui de Diamond : alors que « Collapse » tentait d'effrayer le lecteur en décrivant l'effondrement comme une plongée dans la barbarie, allant jusqu'au retour du cannibalisme, ce livre-ci veut nous amener à « *aller de l'avant, retrouver un avenir désirable, voir dans l'effondrement une formidable opportunité pour la société* » (p. 233).

« *Il est trop tard* »

Ce plaidoyer pour une vision optimiste sur l'effondrement est bâti sur un double constat : le système industriel va dans le mur et « *il est trop tard pour bâtir une véritable économie stable basée sur la soutenabilité* ». Par contre, « *il n'est jamais trop tard pour construire des petits systèmes résilients à l'échelle locale qui permettront de mieux endurer les chocs économiques, sociaux et écologiques à venir* » (p. 237). En fait, c'est même tout ce qu'il nous resterait à faire.

Selon nos auteurs, en effet, il n'est pas seulement « trop tard », mais beaucoup, beaucoup, trop tard. Au point que « *il est possible que, dans le grand silence du monde post-industriel, nous revenions à une situation bien plus précaire qu'au Moyen Age* » (p. 255). La réalité est telle qu'il n'y a plus d'autre choix que se « *débrancher* » du « *système industriel* » pour ne pas être « *entraîné dans sa chute* ». Comme « *peu d'habitants des pays riches savent manger, construire leur maison, s'habiller ou se déplacer sans l'aide du système industriel, tout l'enjeu consiste à s'organiser pour retrouver les savoirs et les techniques qui permettent de reprendre possession de nos moyens de subsistance* » (p.241).

« *Processus de deuil* »

Pour Servigne et Stevens, le chemin à suivre vers ce « *débranchement* » est avant tout psychologique : il s'agit de « *passer par un processus de deuil* ». Cette « *transition intérieure* » (p. 235) nous permettra en fin de compte d'atteindre « *l'étape de l'acceptation (de l'effondrement), indispensable pour retrouver un sentiment de reconnaissance et d'espoir* » (p. 233). Une fois cette étape atteinte, nous serons prêt-e-s à rejoindre les réseaux de transition qui « *grandissent à une vitesse qui n'a d'égale que le bonheur qu'ils procurent* » (p. 234).

Qui, « nous »? Nous tous et toutes? Pas sûr... Les auteurs suggèrent assez nettement qu'une contraction brutale de la population mondiale est inévitable, voire nécessaire, à court terme. Ils citent trois sources : le rapport Meadows (« *déclin irréversible et incontrôlé à partir de 2030* ») (p. 203), certains « collapsologues » qui prévoient une population mondiale entre « *quelques millions à 1 ou 2 milliards en 2100* » (!) (p. 205), et un chercheur qui estime que, sans engrais azotés, « *deux personnes sur cinq ne seraient pas en vie aujourd'hui dans le monde* » (p. 206). Le livre semble donc indiquer que « l'étape d'acceptation » à atteindre implique aussi que nous fassions notre deuil de la possibilité d'éviter cette hécatombe...

La métaphore de la voiture

On l'aura compris : Servigne et Stevens s'assument comme des « catastrophistes »... mais des catastrophistes sereins, car ce qui s'effondre ne peut que s'effondrer et ne vaut pas la peine d'être maintenu.

Je ne discuterai pas ici leur tendance évidente à forcer le trait ². Je ne le ferai pas parce que l'essentiel, selon moi, est ceci : au-delà des exagérations, les auteurs ont raison de comparer le système actuel à un véhicule qui fonce vers un mur et accélère. Par contre, leur choix de sauter de la voiture en marche pour s'en aller faire du maraîchage en abandonnant les autres passagers à leur sort est extrêmement discutable.

Un autre choix possible serait de neutraliser le chauffeur fou pour écraser le frein, limiter les dégâts au maximum et ouvrir un débat de société sur le danger de ce genre de véhicule. Mais Servigne et Stevens n'y croient pas. Impossible, disent-ils, parce que « *la stabilité du système-dette repose entièrement sur la croissance* » : « *Nous avons besoin de croissance pour continuer à rembourser les*

² Voici un exemple parmi d'autres : page 129 de leur livre, Servigne et Stevens écrivent que "Le seul chemin à prendre pour se ménager un espace sans danger est donc de stopper net la production et la consommation d'énergies fossiles, ce qui mène à un effondrement économique et probablement politique et social, voire à la fin de la civilisation thermo-industrielle". Il faut certes stopper au plus vite l'usage des fossiles, mais le « stopper net » est évidemment impossible sans « effondrement », de sorte qu'on est ici dans le domaine de la prophétie autoréalisatrice. Le danger est réel mais l'humanité peut encore utiliser un certain budget carbone. Le volume de celui-ci ne se décrète pas au nom de la science : il doit faire l'objet d'une délibération démocratique éclairée par les sciences, nuance.

crédits, à payer des pensions, ou même à empêcher la montée du chômage » (p. 104). Selon eux, les logiques interdépendantes du système financier et du système énergétique basé sur le carbone nous verrouillent à la croissance, rendant ainsi l'effondrement inévitable. Même la décroissance est pour eux une « *hypothèse irréaliste* » (p. 192).

Vous avez dit « capitalisme » ?

Le problème n'est pas seulement que Servigne et Stevens ne croient pas que cette autre voie puisse se concrétiser : ils ne semblent même pas envisager qu'elle puisse exister. Dans leur métaphore, en effet, la voiture est comme un monstre mécanique sans chauffeur accélérant sa course sous l'effet de lois naturelles implacables.

Le gros problème, ici, est que les auteurs font comme si les lois de l'économie étaient aussi intangibles que celles de l'effet de serre, ou de l'acidification des océans. Cela apparaît très clairement dans la première partie de leur ouvrage, où ils traitent en parallèle de la crise sociale et de la crise écologique.

Un exemple parmi d'autres : comparant la courbe de la concentration atmosphérique croissante en gaz à effet de serre à une courbe exponentielle censée figurer la hausse future des prix du pétrole, Servigne et Stevens concluent que la seconde représente « *un mur. Un mur infranchissable puisqu'il est bâti sur les lois de la thermodynamique* » (p. 57).

Si cette manière de voir les choses était exacte, il n'y aurait effectivement guère d'autre solution que de sauter en marche en abandonnant celles et ceux qui refusent de voir la réalité... Mais elle est fautive : les prix de l'énergie et les dettes (publiques ou privées) ne sont pas régis par les lois de la physique mais par les lois sociales d'un mode de production déterminé : le capitalisme.

Celui-ci est le grand absent de l'analyse de Servigne et Stevens. Le mot « productivisme » n'apparaît qu'une fois dans l'ouvrage. Le mot « capitalisme » apparaît trois fois mais sans aucun contenu, presque par hasard, comme un objet perdu. Le lien entre ce système particulier et l'accumulation n'est même pas évoqué.

Technique et rapports sociaux

Servigne et Stevens posent brièvement la question au début de leur ouvrage : « *pourquoi la voiture accélère-t-elle ?* » Mais ils n'apportent pas de réponse convaincante. Ils se contentent de noter que « *certains spécialistes de l'Anthropocène datent le début (de cet emballement) au milieu du XIX^e siècle, lorsque l'usage du charbon et de la machine à vapeur s'est généralisé* ». Puis ils louent « *l'incroyable clairvoyance* » d'une citation d'Henri Bergson qui dit que « *La révolution qu'elle (la machine à vapeur) a opérée dans l'industrie a bouleversé les relations entre les hommes* » (pp. 34-35).

Or, c'est inexact : il a évidemment fallu que les relations entre les êtres humains aient été bouleversées au préalable pour que la machine à vapeur soit utilisée à produire toujours plus de marchandises pour le profit, au lieu d'être utilisée à satisfaire les besoins en réduisant le temps de travail et la pénibilité du travail. La machine n'a fait que reproduire, approfondir et étendre sans fin un bouleversement social qui l'avait précédée³.

En quoi consistait ce bouleversement ? Telle est la question à résoudre pour percer le mystère de l'accumulation forcenée qui ravage la planète depuis deux siècles. Il consistait en l'apparition du capital, c'est-à-dire du rapport social d'exploitation du travail (et des ressources naturelles) par des propriétaires concurrents qui avaient accaparé les moyens de production (à commencer par la terre) et se sont mis à acheter, en échange d'un salaire, la force de travail de celles et ceux qui en avaient été dépossédés.

Transition, anticapitalisme et « blockadia »

Pour conclure cette recension, je voudrais citer deux points sur lesquels je suis à la fois en accord et en désaccord avec Pablo Servigne et Rafaël Stevens.

Le premier : les auteurs ont raison d'écrire qu'il n'est plus possible d'éviter des catastrophes climatiques. Mais il est possible de les limiter sévèrement en expropriant les secteurs de la finance

³ Servigne et Stevens rejoignent ici les nombreux auteurs qui, à l'instar de Lebeau, Ellul et d'autres, croient trouver la cause de l'accumulation dans « la technique » plutôt que dans les rapports sociaux concrets. La contradiction de ces auteurs est que, ce faisant, ils tombent dans le fétichisme de la technique qui est caractéristique du système avec lequel ils prétendent rompre.

et des combustibles fossiles pour ré-instituer le bien commun. Les dettes publiques et les bulles spéculatives, en éclatant, ne causeraient alors aucun dommage, et la collectivité disposerait des moyens pour financer des transports publics, soutenir à grande échelle une agriculture organique de proximité et mener à bien des plans publics d'isolation des logements. Rien ne l'empêcherait en outre de supprimer les productions inutiles ou nuisibles, de réduire radicalement le temps de travail et de décentraliser l'économie pour la mettre sous le contrôle des collectivités.

Le second : les auteurs ont raison d'appeler à multiplier les initiatives de transition en soulignant que celles-ci « *permettent de rassembler* » (p. 241). C'est en effet le grand avantage de ces initiatives : elles créent du lien social et montrent concrètement qu'autre chose est possible, qui émancipe et donne du sens. Mais cela ne suffit pas et le risque existe que ce mouvement de la transition, malgré ses progrès, ne parvienne même pas à freiner la catastrophe, ce qui augmenterait encore le désarroi. C'est pourquoi il est nécessaire que les initiatives de base s'articulent sur une stratégie anticapitaliste d'ensemble incluant non seulement un programme écosocialiste mais aussi la mobilisation de masse contre les grands travaux d'infrastructure au service des fossiles (ce que Naomi Klein appelle « blockadia »). Curieusement, ce dernier aspect n'est pas non plus évoqué dans l'ouvrage de Servigne et Stevens.

Daniel Tanuro

<<http://www.lcr-lagauche.org/pablo-servigne-et-rafael-stevens-ou-leffondrement-dans-la-joie/>>

Daniel Tanuro

L'effondrement des sociétés humaines est-il inévitable ?

*C'est la lutte qui est à l'ordre du jour,
pas la résignation endeuillée*

Mars 2018

Voulant en savoir plus et favoriser un débat ouvert sur la « collapsologie » et les « collapsologues », *Moins !* (un journal d'écologie politique de Suisse romande), a sollicité une contribution de Daniel Tanuro. Dans le texte ci-dessous, il approfondit le débat.

La « collapsologie » et l'écosocialisme présentent certains points communs mais aussi de sérieuses différences. Il faut souhaiter que le débat permette de les aplanir, ou à défaut de les clarifier. C'est dans cet esprit que cette contribution est écrite. Nous sommes d'accord sur un point important : il ne s'agit pas d'une crise, au sens où on parle d'une crise économique ou d'une crise de foie, c'est-à-dire de phénomènes passagers. Ce à quoi nous sommes confrontés est infiniment plus grave. Mais l'avenir reste ouvert, malgré tout. C'est la lutte qui est à l'ordre du jour, pas la résignation endeuillée.

Selon le programme international géosphère-biosphère, la soutenabilité de la civilisation humaine dépend de neuf paramètres écologiques. On définit pour chacun une frontière de dangerosité à ne pas franchir. La reconstitution en cours de la couche d'ozone est le seul point positif. La frontière est inconnue pour deux paramètres. Elle est franchie pour trois des six autres : le déclin de la biodiversité, la perturbation du cycle de l'azote et la concentration atmosphérique en gaz à effet de serre.

Contentons-nous d'une indication concernant le changement climatique : les scientifiques situent entre +1°C et +4°C (par rapport

à l'ère préindustrielle) le point de basculement au-delà duquel la calotte glaciaire du Groenland se disloquera, entraînant in fine une hausse de sept mètres du niveau des océans. Depuis 2016, le réchauffement est supérieur à 1°C ; nous sommes donc dans la zone dangereuse. De toute manière, sans mesures drastiques, une hausse de 60 à 80 cm du niveau des océans est fort probable dans les prochaines décennies. Plusieurs centaines de millions de personnes seront alors contraintes de déménager.

Nous ne serions pas dans cette situation tragique si de sérieuses réductions des émissions de gaz à effet de serre avaient été décidées dans le sillage de la Conférence de Rio, en 1992. Mais les émissions ont augmenté plus vite que jamais. Un record a même été battu en 2017 : 3,7% de hausse ! Au rythme actuel, le budget carbone donnant deux chances sur trois de ne pas dépasser 1,5°C de réchauffement sera épuisé en 2030 ; celui de 2°C le sera en 2050.

Les « collapsologues » en concluent qu'un effondrement est inévitable et qu'il a déjà commencé ¹. Ils s'inscrivent dans l'analyse de Jared Diamond : la société scie la branche environnementale sur laquelle elle est assise ; elle s'effondrera par conséquent, comme se sont effondrées d'autres sociétés humaines dans le passé (l'île de Pâques, les Mayas, etc.) ². Qu'est-ce que cela signifie ? Il ne s'agit pas simplement de l'effondrement d'une structure politico-étatique, comme ce fut le cas avec la chute de l'empire romain, mais d'un « écocide », entraînant le dépassement de la « capacité de charge » et la disparition d'une grande partie de la population, voire de la majorité de celle-ci. Le succès de cette thèse a été assuré par la métaphore de l'île de Pâques. Selon Diamond, les Pascuans se seraient multipliés jusqu'à être 30 000. Ils auraient détruit l'écosystème en coupant les grands palmiers pour déplacer leurs statues, de sorte que 4/5^e de la population aurait disparu. La planète d'aujourd'hui serait dans la même situation. Un effondrement global serait sur le point de se produire.

C'est cette vision que reprennent Pablo Servigne et Raphaël Stevens. Seulement, les choses ne se sont pas du tout passées comme ça à l'île de Pâques. Il est maintenant bien établi que les

¹ Pablo Servigne et Raphaël Stevens, *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie*, Seuil, 2015.

² Jared Diamond, *Effondrement : Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, Folio essais 2009.

Pascuans n'ont jamais été plus de 3500. Les grands palmiers auraient disparu suite à la prolifération de rongeurs importés par les Polynésiens. Le mystère de l'arrêt de la production des statues s'explique par des facteurs sociaux. Le coup de grâce à la civilisation pascuane a été porté par une cause extérieure : les raids esclavagistes, qui ont décimé la population.

Des spécialistes des différents cas cités par Diamond se sont associé.e.s pour produire un livre collectif tout à fait remarquable : *Questioning Collapse*³. Il s'agit d'un ouvrage scientifique, pas d'un livre grand public ; il n'a donc pas eu le retentissement d'*Effondrement*. Mais pourquoi des scientifiques comme Pablo Servigne et Raphaël Stevens continuent-ils à citer Diamond ? Pourquoi ne mentionnent-ils pas *Questioning Collapse*, qui conclut que la thèse de l'effondrement environnemental des sociétés du passé n'a aucun fondement ? Ils pourraient le faire parce que, s'agissant du présent, les « collapsologues » ont tout à fait raison : la destruction environnementale fait planer une menace réelle d'effondrement. Les écosocialistes partagent entièrement cette inquiétude. Par contre, nous sommes en profond désaccord avec la manière résignée de considérer l'effondrement comme un événement à accepter parce qu'il serait inévitable.

Pablo Servigne déclare dans une interview que cette inévitabilité se base sur un « faisceau de preuves scientifiques »⁴. Cette affirmation est extrêmement contestable. En vérité, quand des spécialistes de la menace environnementale sortent du strict exposé des faits, deux grandes orientations apparaissent.

La première est celle de chercheur.e.s pour qui la croissance est une vache sacrée. Ils croient que des technologies miracles permettront d'éviter la catastrophe, sans rien changer au système économique. Cette orientation est nettement majoritaire. Dans le 5erapport du GIEC (qui fait la synthèse des travaux existants), plus de 90% des scénarios visant à rester sous 2°C de réchauffement sont basés sur l'hypothèse d'un déploiement massif de la bio-énergie avec capture et séquestration du carbone (une forme de géo-ingénierie pleine de risques écologiques et sociaux).

³ Patricia A. McAnany & al., *Questioning Collapse. Human Resilience, Ecological Vulnerability, and the Aftermath of Empire*, Cambridge University Press, 2010.

⁴ *Reporterre*, 7 mai 2015.

La seconde orientation, très minoritaire, émane de chercheur.e.s pour qui la croissance est une calamité mais qui imputent la responsabilité de la catastrophe au genre humain. La technologie et la production sociale, selon elleux, seraient productivistes par définition. L'idée que la société actuelle va droit dans le mur parce qu'elle a pour but le profit de capitalistes qui se battent pour des parts de marché ne les effleure même pas. Du coup, réduire la population est pour ces gens la seule solution. Certain.e.s disent carrément que la Terre est malade de l'humanité. La disparition du genre humain leur semble plus facile à imaginer que celle du capitalisme, qui n'existe pourtant que depuis deux cents ans...

D'une manière générale, ces deux orientations ont en commun de faire comme si les rapports sociaux de la société capitaliste relevaient de lois naturelles. Or, au lieu de critiquer « la Science » sur ce point, les « collapsologues » l'imitent.

Dans l'interview citée plus haut, Pablo Servigne explique que l'effondrement est inévitable parce que « notre société est basée à la fois sur les énergies fossiles et sur le système-dette » : « pour fonctionner, elle a besoin de toujours plus de croissance », or « sans énergies fossiles, il n'y a plus de croissance », « donc les dettes ne seront jamais remboursées », donc « tout notre système socio-économique va s'effondrer », dit-il. La même analyse est développée dans l'ouvrage écrit avec Stevens.

Or, on ne peut pas mélanger ainsi les pommes des combustibles fossiles et les poires de la dette ! Les entreprises fossiles et leurs actionnaires ne veulent pas arrêter d'exploiter les stocks fossiles parce que cela ferait éclater une bulle financière, OK. Mais cette bulle est composée de capitaux fictifs. C'est le produit de la spéculation. Cela n'a rien à voir avec le monde physique. Aucune loi naturelle ne dit que la facture de l'éclatement de la bulle de carbone doit être payée par le reste de la société. Aucune loi naturelle ne dit donc que cet éclatement doit faire s'effondrer la population mondiale. Aucune loi naturelle ne dit non plus que la seule manière d'échapper à cette menace est de « faire son deuil » et de se retirer à la campagne pour fonder de petites communautés résilientes (des expériences intéressantes par ailleurs, ce n'est pas le débat). Que les actionnaires paient les frais de leur gabegie, et le problème de la dette sera résolu.

Plus de la moitié des émissions de gaz à effet de serre est attribuable aux dix pour cent les plus riches de la population mondiale. Autrement dit : plus de la moitié de l'énergie consommée vise à satisfaire les besoins des riches. Ajoutons l'énergie gaspillée à fabriquer des armes (pour défendre les intérêts des riches) et des produits à obsolescence programmée (pour augmenter les profits des riches), ainsi que le gaspillage de près de la moitié de la production alimentaire mondiale (dû surtout à la course au profit instituée par les riches) et l'analyse change du tout au tout. La situation est gravissime ? Oui ! Il y a une menace d'effondrement ? Oui. Mais cette issue n'est pas du tout « inévitable ». Elle risque de devenir inévitable si nous n'imposons pas des réponses anticapitalistes. Nuance ! Les pratiques communautaires alternatives, par conséquent, doivent s'articuler sur une stratégie sociale et sur des luttes anticapitalistes, notamment pour bloquer les projets d'expansion du capital fossile.

En refusant de tirer cette conclusion simple, les collapsologues se mettent sur un terrain très glissant : celui de la résignation fataliste face au risque de voir des centaines de millions d'êtres humains payer de leur vie la destruction de l'environnement par la folie croissanciste du capital. Dans leur ouvrage, Servigne et Stevens évoquent sans aucune distance critique des pronostics d'effondrement de plus de la moitié de la population mondiale. Leur appel fataliste à « accepter le deuil » pourrait donc prendre une signification sinistre. Ce risque de dérapage découle précisément du fait que la « collapsologie » naturalise les rapports sociaux à la manière des chercheurs partisans de la deuxième orientation évoquée ci-dessus, dont certain.e.s (Diamond par exemple) sont des néomalthusiens. Les réponses hésitantes de Pablo Servigne au sujet de Malthus sont d'ailleurs significatives : sa grille de lecture « collapsologique » l'empêche de voir que l'auteur du *Principe de population* n'est pas un écologiste avant l'heure mais l'idéologue cynique de l'élimination des pauvres au profit de l'accumulation par les riches ⁵.

⁵ Interview à *Contretemps*, 7 mars 2018. Les collapsologues disent que les populations pauvres du Sud seront les moins touchées par l'effondrement, parce que leur existence est la moins artificielle. C'est hélas (mais est-ce une surprise ?) le contraire qui risque de se passer – et qui se passe déjà sous nos yeux.

Dans un second ouvrage (écrit avec Gauthier Chapelle), Pablo Servigne prolonge la réflexion de Kropotkine sur l'entraide dans le monde vivant⁶. C'est un point important. En particulier, la coopération est une caractéristique d'*Homo sapiens* en tant qu'animal social. Le capitalisme, qui est basé sur la lutte de tou.te.s contre tou.te.s, est donc un mode de production contre-nature. Il faut espérer que ce constat permettra aux « collapsologues » de sortir de leur résignation endeuillée. Mais il ne suffit pas d'appeler la biologie à la rescousse. Car la nature humaine n'existe concrètement qu'à travers ses formes historiques. L'entraide vraie, celle qui se manifeste spontanément mais fugitivement dans les catastrophes, ne peut se solidifier que dans l'auto-organisation de la lutte contre la destruction capitaliste. En fin de compte, pour prendre le dessus, il lui faudra jeter les bases d'une autre société, basée sur la satisfaction des besoins humains réels, démocratiquement et prudemment déterminés dans le respect des écosystèmes. C'est cette lutte et cette forme historique que nous appelons écosocialisme.

Daniel Tanuro

<<http://www.gaucheanticapitaliste.org/leffondrement-des-societes-humaines-est-il-inevitable-une-critique-de-la-collapsologie-cest-la-lutte-qui-est-a-lordre-du-jour-pas-la-resignation-endeuille/>>

Article paru sous le titre
"L'effondrement des sociétés humaines est-il inévitable ?"
sur le site *Contretemps, revue de critique communiste*,
le 19 juin 2018

⁶ Pablo Servigne et Gauthier Chapelle, *L'entraide. L'autre loi de la jungle*, Les Liens qui Libèrent, 2017.

Elisabeth Lagasse

Contre l'effondrement

*pour une pensée radicale
des mondes possibles*

Juillet 2018

Suite à l'[entretien avec Pablo Servigne](#) paru dans *Contretemps*, nous publions deux contributions sur la « collapsologie », autrement dit les théories écologistes fondées sur l'idée d'un effondrement des sociétés humaines. Cette « science de la catastrophe » a des implications politiques qu'il s'agit de discuter, en particulier d'un point de vue écosocialiste. La seconde de ces contributions prolonge et répond à la première contribution de Daniel Tanuro.

Je voudrais profiter du dernier article de Daniel Tanuro sur l'effondrement pour réagir et approfondir la critique de l'idée d'effondrement en tant que telle. Je le remercie de ses multiples prises de position critiques par rapport à la collapsologie qui permettent d'ouvrir le débat, en particulier par rapport aux livres très médiatisés de Pablo Servigne. Dans son dernier article, Daniel Tanuro reconnaît la menace de l'effondrement, mais affirme que le discours qui l'entoure occulte ou déforce sa vraie cause : le capitalisme. Il souligne le dangereux défaitisme qui l'accompagne, puisqu'il semble acquis que cet effondrement entraînera la disparition d'une grande partie de la population. Daniel Tanuro se distancie donc des collapsologues en affirmant que l'effondrement n'est pas inévitable, bien que sa menace soit réelle. Je voudrais pour ma part questionner cette idée-même d'effondrement, en couplant à cette critique « anticapitaliste », une critique épistémique, c'est-à-dire sur la vision du monde qui accompagne cette pensée de l'effondrement.

« Être catastrophiste, ce n'est pas être pessimiste ou optimiste, c'est être lucide », nous dit Servigne ¹. Il semble alors affirmer qu'on ne peut qu'être catastrophistes à moins d'être dans le déni. Je veux souligner d'abord que la radicalité du discours n'est pas dans la surenchère à la catastrophe, dans le pari à qui aura la prédiction du futur la plus terrible, ce qui semble parfois le cas dans le positionnement des collapsologues. Être radical implique plutôt de questionner à la racine les phénomènes sociaux, sans les naturaliser ². Plutôt que d'anticiper le futur selon une réalité implacable, comprendre les impensés de nos visions du monde, remettre en question ce qui nous semble évident, donné, naturel, me semble être une démarche critique bien plus pertinente et radicale.

Je rejoins Daniel Tanuro sur la nécessité de fournir une critique anticapitaliste de l'effondrement. Mais elle n'est pas suffisante selon moi. En effet, il faut pouvoir rompre avec une vision radicale qui se bat uniquement sur les chiffres et universalise par-là la réalité de façon abstraite. Il y a effectivement une réalité objectivable, qui est utile pour penser la réalité sociale, mais elle n'est en rien déterminante de cette dernière. La critique capitaliste n'est que plus radicale si elle interroge les relations sociales à la base du capitalisme, et comment celui-ci les transforme. Si la science est capable d'objectiver une part de la réalité, elle ne se situe pas en-dehors des rapports de domination. La science est d'ailleurs elle-même enracinée dans le projet de modernité occidentale, qui s'est placé dans un rapport de domination d'autres savoirs et savoirs-faire. L'enjeu est pour moi de montrer de quelle manière la pensée de l'effondrement reproduit une vision eurocentrée et coloniale de l'écologie et de la transformation sociale.

¹ Frédéric Joignot, "Être catastrophiste, c'est être lucide", *Le Monde*, 4 janvier 2018.

² Marx l'a bien formulé dans *Critique de "la philosophie du droit" de Hegel* : « Être radical, c'est prendre les choses par la racine. Et la racine de l'homme, c'est l'homme lui-même ».

L'importance des concepts pour la lutte sociale

Les concepts sont essentiels à la capacité de penser le monde.

« Les mots portent, emportent avec eux une vision du monde, une logique politique, des marques de démarcation. »³

Boaventura de Sousa Santos a pointé la difficulté de penser la transformation sociale émancipatrice aujourd'hui notamment par la perte des termes critiques⁴, qui permettent de se distinguer du champ hégémonique du pouvoir. On ne peut pas minimiser l'importance des mots et les enjeux de pouvoir dont ils sont l'objet dans la lutte pour l'hégémonie. Le concept d'« effondrement », à ce titre, semble d'une part peu pertinent pour exprimer l'analyse qu'il comporte et surtout, est particulièrement pauvre en termes critiques. Alors qu'il formule l'idée d'une chute brutale, ceux qui se revendiquent de ce terme affirment qu'il prendra des années, voire des décennies. En outre, de quel effondrement parle-t-on ? Il semble que les collapsologues parlent d'un effondrement de la société, voire d'un effondrement civilisationnel. La notion d'effondrement semble peu adéquate pour exprimer l'idée de la longue durée que les auteurs veulent faire passer. Si l'on étudie de près des sociétés du passé présumées comme « effondrées », on ne peut parler d'effondrement total, mais plutôt de continuités, en termes de survie, de résistances et de changements⁵.

Derrière cette idée de l'effondrement de la société réside une vision du monde qui met en avant le système plutôt que les acteurs, rices et les rapports sociaux de pouvoirs. L'effondrement viendrait d'abord des « limites » d'un système qui ne fonctionne plus, plutôt que d'injustices sociales. Il vise à nommer un fait considéré comme réel, plus ou moins proche mais déterminé. Pour prouver cet effondrement, les collapsologues s'en réfèrent généralement à des données quantitatives, issues des sciences naturelles. Ce faisant, ils effectuent un glissement entre les sciences naturelles et les sciences sociales, en étudiant la société comme un « écosystème », et en déduisant de données « physiques », un effondrement social. Cette idée qu'il existerait des déterminismes

³ Olivier Starquit, "Les mots importent", *Agir par la culture*, 2018.

⁴ De Sousa Santos, B. (2016), *Epistémologies du Sud. Mouvements citoyens et polémique sur la science*, Desclée de Brouwer : p. 48.

⁵ McAnany, P. A., & Yoffee, N. (eds.). (2009). *Questioning collapse: human resilience, ecological vulnerability, and the aftermath of empire*. Cambridge University Press.

sociaux découlant de lois de la nature porte un nom : le positivisme. Cette épistémologie a été largement critiquée par des courants théoriques qui affirment que la société n'est pas un objet observable depuis l'extérieur, et qu'il n'est donc pas possible d'étudier la société de façon neutre, sans jugements de valeurs.

Il s'agit donc de quitter cette vision positiviste, réifiante et fonctionnaliste de la société, pour y réintroduire des acteurs.rices, des relations sociales, des rapports de pouvoirs et de domination complexes, qui laissent le futur toujours ouvert, sans lois déterminées. Ainsi, la différence entre les concepts de résistance et de résilience, de plus en plus utilisé, me semble importante pour saisir cet enjeu. L'idée de résistance inclut l'idée d'un rapport de force qui est le fait d'acteurs.rices concret.e.s, contrairement à l'idée de résilience, qui implique de survivre à un choc extérieur, sur lequel on n'a pas prise et dont l'origine et les responsables importent finalement peu. La résilience s'intéresse au résultat là où la notion de résistance met en lumière les processus de changements.

En assumant la performativité du langage, les mots deviennent des outils de lutte, qui ouvrent le futur plutôt que ne le ferment, qui redonnent le pouvoir aux luttes d'en bas plutôt qu'aux experts, qui permettent de maintenir l'espoir plutôt que de le tuer. Cela est d'autant plus important quand on parle depuis un point de vue privilégié sur un « effondrement » qui ne nous concerne pas aujourd'hui, et dont nous ne serions pas les premières victimes demain. Comment peut-on défendre l'idée d'un effondrement auprès de populations pour qui le quotidien est déjà synonyme de survie ? Espère-t-on vraiment pouvoir s'adresser à elles avec un tel concept ?

Remettre les acteurs et actrices en jeu: ouvrir les possibles

Contre l'idée d'effondrement, l'enjeu est donc de remettre les acteurs.rices et les rapports de pouvoirs au centre de la critique, et de penser les possibles à partir des luttes sociales. Pour ce faire, il me semble que les critiques féministes et décoloniales sont indispensables à articuler à la critique capitaliste. Elles permettent

de sortir d'une rationalité utilitariste froide pour penser le monde, et d'une vision du monde univoque, qui est celle du sujet moderne européen. Sans approfondir ces dimensions ici, je souhaite brièvement les évoquer comme pistes à approfondir.

Sur une critique féministe à l'effondrement et à l'imaginaire apocalyptique qui l'accompagne, Bénédikte Zitouni et Emilie Hache ont fourni un exemple de lutte féministe qui nous semble particulièrement pertinent à repenser dans le contexte actuel. Dans une époque de haute menace nucléaire, au début des années 1980, des camps éco-féministes aux USA ⁶ ont vu le jour. Sur ces camps, les femmes luttaient pour récupérer une capacité d'action et la possibilité de croire en celle-ci, en se donnant un autre territoire et un autre temps d'action. Bénédikte Zitouni souligne comment la possibilité de se penser dans le temps long constituait une force de résistance pour ces femmes. Loin des discours rationnels, elles utilisaient le langage et des mises en scènes théâtrales pour mettre en scène leur joie et leur espoir pour le futur, permettant ainsi de le faire exister. Tout en s'opposant de façon physique aux centrales nucléaires, elles créaient de nouveaux récits et imaginaires permettant de lutter contre l'apocalypse.

On peut aussi s'appuyer sur les approches décoloniales pour critiquer l'idée d'effondrement. Celles-ci nous apprennent à concevoir l'existence d'autres visions du monde radicalement différentes de la vision de la modernité rationnelle occidentale, et comment celle-ci établit un rapport de domination qui invisibilise les autres. Autrement dit, le processus de colonisation est aussi d'ordre épistémique ⁷. Lorsque Pablo Servigne affirme « Dans vingt ans, l'agriculture industrielle se sera effondrée et tout le monde sera à la traction animale » ⁸, il efface complètement les acteurs.rices de son discours. Or, l'agriculture industrielle ne « s'effondre » pas toute seule. Rien n'est dit sur comment se passera ce changement radical qui concernera « tout le monde », ni sur qui en seront les perdants ou les gagnants. Ainsi, cette vision

⁶ Zitouni, B. (2014), "Planetary destruction, ecofeminists and transformative politics in the early 1980s", *Interface*, 6(2), pp. 244-270.

⁷ Grosfoguel, R. (2010). 8. Vers une décolonisation des «uni-versalismes» occidentaux: le «pluri-versalisme décolonial», d'Aimé Césaire aux zapatistes. In *Ruptures postcoloniales* (pp. 119-138). La Découverte.

⁸ "Tout va s'effondrer. Alors... préparons la suite", entretien avec Pablo Servigne, site Reporterre, 7 mai 2015.

d'effondrement a-confliktuelle semble s'accompagner d'une idée de « *terra nullius* », une terre sans acteurs.rices, un territoire où recommencer à partir de zéro. Il n'est pourtant pas possible de penser les sociétés humaines à partir d'une table rase. Guillermo Kozlowski a bien montré, dans un article paru dans *La Revue Nouvelle*⁹ comment l'idée de la conquête du désert, encore présente aujourd'hui, contribue à reproduire le colonialisme. Il explique que le désert – au propre comme au figuré – n'existe pas en soi, il est un construit qui efface les populations qui vivent sur des territoires, au profit d'un projet innovant, positif, qui se construit sans le passé. C'est cette idée qui permet la colonisation, et qui est présente dans l'effondrement, en ce qu'il implique un monde « post-apocalyptique » qui ne prend pas en compte les acteurs.rices d'aujourd'hui, et s'apparente à

« la vision d'un monde dans lequel la vie se développerait sous une forme parfaite à partir du désert, du vide, de l'homogène, du sans histoire (...). »¹⁰

Si l'on est d'accord que les concepts sont essentiels pour le combat idéologique, ces quelques points nous amènent à affirmer que celui d'effondrement apparaît comme dangereux et vain pour mener une lutte sociale émancipatrice. Si son but est de « réveiller » les endormis, de susciter l'indignation et l'action, il semble nécessaire de mobiliser d'autres concepts, qui affirment une autre vision politique. La tâche est plutôt celle de repolitiser l'écologie, en pointant l'origine capitaliste, patriarcale et (néo)coloniale du changement climatique et de l'épuisement des ressources naturelles, de montrer comment la crise écologique est profondément marquée par le racisme et l'histoire de la modernité coloniale¹¹, et de maintenir la possibilité à d'autres acteurs.rices, en particulier venant des pays du Sud, de mener cette lutte qui les concerne d'abord, en proposant d'autres discours et visions du

⁹ Koslowski, G. "Conquérir le désert. De l'actualité du colonialisme", *La Revue Nouvelle*, janvier 2018, pp. 36-44.

¹⁰ *Ibidem*, p. 44.

¹¹ Françoise Vergès souligne qu'il faut parler de capitalocène racial plutôt que d'anthropocène, en reprenant par exemple l'histoire impérialiste et capitaliste à partir du trafic international d'esclaves, qui permet de relier le travail bon marché à la nature bon marché, mais qui a aussi constitué le premier grand transfert de plantes, animaux, maladies (entre autres) depuis l'Europe, et a donc considérablement modifié les paysages et l'environnement. "Racial Capitalocene. Is the Anthropocene Racial ?", *Verso Blog*, 30 August 2017.

monde que la modernité/colonialité rationnelle occidentale. Plutôt que de voir le présent et le futur de façons déterminés, partons des luttes qui ouvrent les possibles et nous mènent vers « *un mundo donde quepan muchos mundos* »¹².

Elisabeth Lagasse

Doctorante en sociologie à l'Université Catholique de Louvain
(CriDIS/SMAG).

Article paru sur le site *Contretemps*, revue de critique communiste,
le 18 juillet 2018.

<<http://www.contretemps.eu/effondrement-mondes-possibles/>>

Jean-Baptiste Fressoz

La collapsologie : un discours réactionnaire ?

7 novembre 2018

Très en vogue, les théories de l'effondrement trouvent leur origine chez les élites industrielles et colonisatrices du XIX^e siècle. Elles risquent aujourd'hui de négliger la dimension politique des enjeux écologiques.

Le thème de l'effondrement de la civilisation industrielle, très présent dans les années 1970, revient actuellement en force. Depuis la parution du best-seller *Collapse* de Jared Diamond en 2006 (*Effondrement*, Gallimard), il ne se passe guère un mois sans qu'un nouvel essai, un article ou une tribune, nous prédise un « effondrement » à court terme des grandes structures productives et politiques du monde industriel. Cette vogue de l'effondrement – à laquelle ne se réduit pas la pensée écologique contemporaine – est bien entendu liée à la crise environnementale : la sixième extinction

¹² Citation du Sous-Commandant Marcos de l'Ejercito Zapatista de Liberación Nacional.

des espèces, le réchauffement prévisible de 3°C en 2100, et, plus généralement, la perturbation des cycles biogéochimiques, bref, ce que les scientifiques du système Terre appellent « l'anthropocène ». Mais « effondrement » est-il le bon mot ? Est-ce la bonne manière de désigner et donc de penser ce qui nous arrive ? Sans avoir une opinion tranchée, j'y vois au moins quatre problèmes.

Premièrement, le terme d'effondrement est beaucoup trop anthropocentrique. Car de quel effondrement parle-t-on ? Celui de la nature est déjà largement consommé : les humains et leurs bestiaux représentent 97 % de la biomasse des vertébrés terrestres ; il ne reste que de 10 % des poissons de grande taille par rapport à l'entre-deux-guerres ; en Allemagne, les insectes ont diminué de trois quarts en 30 ans. En se focalisant sur l'effondrement à venir de la civilisation industrielle, le risque est de se rendre aveugle à tous les effondrements de la nature qui sont en cours et même déjà très avancés.

Deuxièmement, le discours de l'effondrement est très « occidentalocentré ». Dit plus simplement : c'est une écologie de riches. Ce que nous vivons est infiniment plus pervers : le changement climatique accentue les autres formes de violence et d'inégalités. Suprême injustice, il est causé par les riches et persécute surtout les pauvres des pays pauvres. Et c'est d'ailleurs cette caractéristique qui explique l'apathie générale. Quand on voit l'océan d'indifférence dans lequel se noient des dizaines de milliers de réfugiés en Méditerranée, comment espérer mobiliser en invoquant le paysan du Bangladesh chassé de chez lui par la montée des eaux ? La « pédagogie de la catastrophe » est une illusion démentie par l'histoire : qui, à part dans les pays concernés, se souvient du cyclone Bhola (au moins 300 000 morts au Bangladesh en 1970), du typhon Nina (170 000 morts en Chine en 1975) ou du cyclone Nargis (130 000 morts en Birmanie en 2008) ? Et en Europe, qu'est-ce qu'ont changé les 70 000 morts de la canicule de 2003 ? Il faut reconnaître au capitalisme sa résilience extraordinaire face aux désastres de tout ordre.

Troisièmement, le discours actuel de l'effondrement mélange deux choses : la perturbation du système Terre et la sixième extinction, qui sont avérées, et l'épuisement des ressources fossiles qui est sans cesse repoussé à plus tard. Le problème est que ces deux phénomènes jouent à des échelles temporelles très

différentes : selon les climatologues, pour ne pas dépasser +2°C en 2100, il faudrait laisser sous le sol les deux tiers des réserves de pétrole, de gaz et de charbon économiquement exploitables¹³. Dit autrement, le capitalisme fossile se porte à merveille, il est dans la force de l'âge, son effondrement est peu probable, et c'est bien là le tragique de la situation.

Quatrièmement, le discours de l'effondrement dépolitise la question écologique. Un peu comme les intellectuels marxistes des années 1970 attendaient l'effondrement du capitalisme sous le poids de ses contradictions internes (la fameuse baisse tendancielle du taux de profit) [et comme aujourd'hui la WertKritik (théorie critique de la valeur) ; NdE], il ne faudrait surtout pas attendre l'effondrement du capitalisme fossile parce que « la nature » le décidera. La lutte écologique ne doit pas mobiliser contre, mais pour l'effondrement, du moins celui du capitalisme fossile.

Tous ces problèmes, l'effondrement les doit à ses origines intellectuelles et politiques. Au début du XIX^e siècle, les élites libérales issues de la Révolution française utilisent déjà ce discours pour réprimer les usages de la nature – les communs forestiers en particulier – des masses paysannes libérées des obligations féodales. Au même moment, en Angleterre, Malthus expliquait qu'il fallait couper les aides aux pauvres pour éviter qu'ils ne prolifèrent dangereusement.

Tout au long des XIX^e et XX^e siècles, l'effondrement est avant tout porté par les chantres de l'industrie et de l'Empire : c'est l'économiste Stanley Jevons qui s'inquiète pour la domination de la Grande-Bretagne à court de charbon ; c'est Paul Leroy-Beaulieu qui justifie le pillage des ressources coloniales au nom de l'effondrement prévisible de l'Europe ; c'est la commission Paley établie par Truman qui organise le drainage des matières premières du tiers-monde ; et c'est encore le Club de Rome, un assemblage d'industriels et de savants de la guerre froide qui a curieusement séduit la contre-culture¹⁴, et dont les travaux ont joué un rôle certain dans l'élaboration du programme chinois de

¹³ "Unburnable Fossil-Fuel Reserves", de Michael Jakob et Jérôme Hilaire, *Nature*, vol. 517, 2015, p. 150-152.

¹⁴ Le Club de Rome est financé par la famille Agnelli (la Fiat), piloté par l'industriel Aurelio Peccei et Jay Forrester, l'inventeur de l'ordinateur numérique pour les besoins du programme nucléaire américain, y joue un rôle central.

l'enfant unique ¹⁵. Remarquons pour finir que dans les années 1990, quand la question climatique émerge dans l'espace public, le discours de l'effondrement a d'abord fait turbiner une clique de consultants travaillant pour le Pentagone, des néomalthusiens affolés par leurs fantasmes racistes – des hordes brunes de réfugiés climatiques – et voulant aussi prévoir les nouveaux terrains de déploiement de l'armée américaine dans un *Global South* en proie au *collapse* généralisé. Si en France on connaît surtout la « collapsologie » de gauche, celle d'Yves Cochet, de Pablo Servigne et de Raphaël Stevens qui tentent de construire une politique post-apocalyptique émancipatrice [A la lecture de leur dernier ouvrage, *Une autre fin du monde est possible*, cela reste à prouver ; NdE], il ne faut pas oublier que l'effondrement a, au cours de sa longue histoire, nourri les passions politiques les plus nauséabondes.

« *Mal nommer un objet*, disait Camus, *c'est ajouter au malheur de ce monde.* » En étant optimiste, on pourrait dire de l'effondrement que sa fonction politique est encore indécise. Il pourrait devenir le clairon d'une mobilisation générale pour le climat, mais il pourrait aussi renforcer l'option nucléaire et demain, qui sait, la géoingénierie. L'effondrement disparaît et réapparaît, recule ou revient en force en s'ajustant aux futurs successifs. En attendant, les catastrophes se multiplient partout, et surtout en dehors d'une civilisation occidentale qui depuis deux siècles n'a cessé d'admirer sa puissance au prisme de son effondrement.

Jean-Baptiste Fressoz,
historien des sciences, des techniques
et de l'environnement à l'EHESS

Tribune parue sur le site du journal *Libération* le 7 novembre 2018.

¹⁵ *Fatal Misconception : The Struggle to Control World Population*, de Matthew Connolly, Heron and Crane, 2008.

Benedikte Zitouni & François Thoreau

Contre l'effondrement

agir pour des milieux vivaces

Décembre 2018

Notre civilisation, voire l'humanité toute entière est sous la menace d'un effondrement. Voilà la thèse soutenue avec vigueur dans le livre de Pablo Servigne et Raphaël Stevens, *comment tout peut s'effondrer : Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations futures*, publié en 2015 au Seuil. L'effondrement y est défini comme une situation où, par suite d'une série de chocs écologiques brutaux, s'entraînant en cascade, il devient impossible de satisfaire les besoins des populations en eau, alimentation, énergie, hébergement, soins de santé et mobilité, entre autres. L'effondrement sera donc d'autant plus pénible à vivre, étonnant et disruptif, que la population était privilégiée ou, du moins, avait pris une telle habitude de pouvoir bénéficier de ces services et infrastructures qu'elle ne se posait même plus la question de leur accès. Le livre est donc censé interrompre le train-train quotidien d'un « nous » privilégié à qui il manquerait, visiblement, puisque le train-train continue, une réelle prise de conscience.

Et ça marche. La collapsologie – science interdisciplinaire du *collapse* (mot anglais qui signifie chute, perte, dégringolade) – et la thèse corollaire de l'effondrement en série font florès, de salles combles et buzz sur Facebook ou Youtube. Il faut dire que le récit, massif, frappe l'imagination. Il s'appuie sur la littérature scientifique pour donner à voir et à sentir l'environnement dans lequel nous baignons depuis plusieurs décennies : pollutions irréversibles, désordres climatiques, dégringolade de la biodiversité, épuisements des ressources (pics pétroliers, autres pics, « pic de tout »...). Tous ces problèmes convergent en un état des lieux accablant. Les pièces à verser au dossier du désastre en cours, forment peu à peu, chapitre après chapitre, un récit unifié, dont la révélation ultime nous guette d'un jour à l'autre, puisque c'est la civilisation thermo-industrielle dans son entièreté qui fonce

à toute allure sur l'autoroute de la grande accélération. Personne ni rien n'y échappera.

La situation dans laquelle se trouve alors plongé la lectrice, le lecteur, est pour le moins paradoxale. Car la plupart des éléments factuels mobilisés – fragilité des biotopes, fonte des banquises, perturbations des saisons – nous les connaissons par cœur et, singulièrement, depuis cet été caniculaire et desséché dont tout un chacun a fait l'expérience. L'appréhension du désastre *est* notre présent. Mais alors quel est exactement l'objet de la vérité révélée par le livre ? Pourquoi vouloir illuminer nos consciences si nous sommes parfaitement au courant des désastres en cours ? C'est qu'il faut adhérer au récit d'un effondrement du « tout », et c'est avec ce « tout » que commence notre problème.

Un récit hégémonique

Notre problème est celui des prétentions hégémoniques du récit de l'effondrement. Ce grand récit fonctionne comme une machine à agréger tout élément, quel qu'il soit, susceptible de le renforcer, mais également d'absorber chaque élément capable de le mettre à mal. Il est une hydre aux mille têtes et aux innombrables ramifications. La structure même de l'ouvrage le dit, qui entend intégrer les différents registres disciplinaires des sciences humaines (démographie, sociologie, psychologie et sciences politiques), tout en les subordonnant aux sciences bio-géophysiques, ainsi qu'aux modèles informatiques et systémiques sur lesquels s'appuient l'hypothèse de l'effondrement.

Certes, les auteurs admettent que le récit de l'effondrement ne dit pas tout. Il lui manque bien des dimensions. Mais justement, il s'agit de « dimensions » qu'il suffit de nommer, de documenter, pour qu'elles s'ajoutent au système extensif. Ainsi, les collapsologues peuvent sans difficulté apparente se proclamer féministes et ajouter un chapitre « genre », intégrant sans vergogne les figures du « masculin » et du « féminin » à leur logiciel. De la même façon, il n'y aurait pas d'obstacle majeur à intégrer la critique des modes de pensée hérités de l'impérialisme et de l'expansion coloniale, ainsi que le constat des inégalités environnementales qui existent entre classes et groupes « racisés ». Bref, on pourrait poursuivre indéfiniment la liste de ce qui fait défaut à la collapsologie, on

n'aurait pas fini de l'alimenter. La machine intégrative tourne et continuera à tourner à pleine régime.

On ne devrait pas s'en étonner. Les compagnons de pensée des collapsologues sont le GIEC et le Club de Rome, soit des organes gouvernementaux qui ont été mis sur pied, d'initiative publique ou privée, pour fabriquer des *récits sans peuples et sans devenirs particuliers*. Projections, modèles, courbes, camemberts ; ces organes-là ont pour seule ambition de traquer et prolonger les tendances en cours et de le faire en vue d'un meilleur pilotage, par les gouvernements, du vaisseau Planète-Terre enfin unifié. C'est une entreprise de monitoring bio-géo-physique. Si, pour ces organes, il ne faudrait rien nier des complexités (entendez : boucles de rétroaction, interdépendances multifactorielles et seuils d'emballement), il faudrait pouvoir gouverner en dépit de cette complexité. Nous voyons là une forme de *revival* cybernétique, le pendant *moralement vertueux* de la géo-ingéniérie. Pour le dire autrement, poussé dans le dos par la question du réchauffement climatique, le récit de l'effondrement pousse l'écologie à redevenir l'art du pilotage des systèmes complexes subsumés en un grand Système-Terre.

Or, l'effondrement n'a pas le monopole du désastre. Il ne peut le prétendre que parce qu'il s'est créé de toutes pièces un public générique, désincarné et neutre, qui prend la forme des candidats habitants du Système-Terre ou des citoyens impuissants de la civilisation en déclin. Le récit de l'effondrement crée ainsi un nouveau spectre. Il transforme ses lecteurs et lectrices ¹, ceux et celles qui y adhèrent, en des gens dont le monde tient encore à peu près, vaille que vaille, et qui jouissent d'un certain niveau de confort, bref, en des gens qui ont *quelque chose à perdre*. Mais sommes-nous réellement ces êtres désincarnés, désœuvrés et si superficiellement attachés ?

Quid des peuples, ici et ailleurs, présents et passés, qui ont quasi tout perdu ? Combien ont déjà vu leurs mondes s'effondrer ? ² Vous voulez savoir ce que ça fait quand un monde s'arrête brutalement ?

¹ Sur l'importance de l'adresse et le caractère potentiellement envoûtant des écrits et théories, voir : Philippe Pignarre et Isabelle Stengers, *Sorcellerie capitaliste : Pratiques de désenvoûtement*, La Découverte, 2005.

² Deborah Danowski et Eduardo Viveiros de Castro, "Arrêts de monde", in Emilie Hache (dir.), *De l'univers clos au monde infini*, Éditions du Dehors, 2016, pp. 221-339.

Allez donc le demander aux Sioux de Standing Rock ou aux Krenak de la vallée du Rio Doce (et voyez comment ils réagiront à l'indécence de la question). Plus près de nous, aux alentours d'Anvers, les managers de l'environnement ravagent des modes de vie densément peuplés³. Des mineurs de charbon, en Grande-Bretagne, se sont fait mettre en pièce par le gouvernement Thatcher et sa garde montée, signant le début de la fin du syndicalisme ouvrier⁴. Que sonne le clairon de la chasse aux chômeurs et ce sont des modes de vie précaires qui se voient laminés. Ce sont toujours des effondrements de mondes. Preuve s'il en est qu'on est toujours « l'effondré » de quelqu'un d'autre. Le grand effondrement mondial est un récit sans peuple. Il dresse le spectre d'un sujet politique, les humains, ou, du moins, « une bonne partie » d'entre eux, qui n'a aucune consistance. Il n'ouvre aucun devenir si ce n'est celui du *monitoring*.

Infantilisations

On aura compris que la vérité systémique est d'une puissance redoutable : la puissance de la conversion. Difficile de rester indifférent à une thèse aussi forte. Il appartient à tout un chacun de ressentir comment la thèse de l'effondrement fait vérité dans sa propre expérience. Mais la mécanique de la conversion ne s'arrête pas là. Les auteurs veulent toucher nos « estomacs », absorber les réactions émotives que leur récit convoque. En se calquant sur les théories du deuil, ils prétendent détenir les clés de nos vérités émotionnelles. Tour à tour, nous ressentirons de la colère, de la tristesse, de la résignation, et peut-être, si tout va bien, peu à peu, une envie d'agir à nouveau mais cette fois-ci sur de nouvelles bases (entendez : collapsologiques). Il faudra passer par toutes ces étapes sous peine de nous voir accusés de « déni ». Ce genre de deuils contraints revient à une double peine, forçant en quelque sorte à tuer une seconde fois ce que nous avons perdu. En procédant ainsi, les auteurs nous demandent de lâcher ce qui, dans ce monde-ci,

³ Chris de Stoop, *Ceci est ma ferme*, trad. M. Goche, Christian Bourgois éditeur, 2018 [2015].

⁴ Elsa Maury et François Thoreau, "Re-prises d'une lutte en cours. Sur les modes d'existence de la bataille d'Orgreave et de son re-enactment", in François Thoreau et Ariane d'Hoop (dir.), *L'appel des entités fragiles. Enquêter avec les modes d'existence de Bruno Latour*, Presses de l'ULiège, 2018, pp. 151-176.

respire encore, ce qui y fait sens, sous prétexte de devoir en faire le deuil ⁵.

« Le sujet de l'effondrement est un sujet toxique qui vous atteint au plus profond de votre être. C'est un énorme choc qui dézingue les rêves ».

Vous avez dit toxique ? On ne pourrait dire mieux. La collapsologie fabrique des êtres nus, arrachés à ce qui les tient et à ce qui leur importe. Elle met en œuvre une opération d'infantilisation affective qui, seule, lui permet de créer les citoyens ignorants et désarmés dont elle a besoin. L'électrochoc porte tout autour de nous et il est une des raisons pour lesquelles nous avons voulu écrire cet article. Ici, c'est une collègue qui en ressort profondément affectée et plombe l'ambiance au bureau ; là, c'est un ami qui se préoccupe désormais d'assurer sa survie après que l'effondrement sera survenu ; là encore, des proches s'interrogent sur le fait d'avoir fait, ou de vouloir faire, des enfants ; et que dire de militants qui sortent dépités, démoralisés, d'un auditoire où la mauvaise nouvelle d'un effondrement total leur a été communiqué... Par-delà la diversité des réactions singulières, se rejoue à chaque fois la scène d'une intimité individuelle face au grand tout de l'effondrement. Les solutions : le développement personnel et le combat pour la Planète.

L'action politique devient alors affaire d'embrigadement. Il s'agit de manifester sa volonté d'agir (après avoir traversé les stades du deuil bien sûr), si pas contre l'effondrement (qui est plus ou moins inéluctable), en tout cas pour « une survie la moins barbare possible » ou « une autre fin du monde » (sic). Si suffisamment de gens changent leur comportement et posent des gestes responsables, il doit être possible de renverser la tendance globale. Ce volontarisme naïf trouve son expression sur des plateformes internet dérivées de la matrice collapsologique, comme ilestencoretemps.fr ou onestpret.fr. Ces plateformes sont calquées sur le modèle du *crowdsourcing*, appliqué, cette fois, à la lutte politique. De ce fait, elles créent une équivalence entre toutes les formes de luttes et les réduisent, chacune, au simple rang de rouage à alimenter la Cause Suprême. Sur l'un de ces sites, on ne s'en cache

⁵ Vinciane Despret, *Au bonheur des morts : récits de ceux qui restent*, Les Empêcheurs de penser en rond, 2016.

pas : « On vous aide à trouver votre place », proclame l'entête, avant de présenter le menu déroulant des engagements possibles.

À lutter ainsi, le risque d'essoufflement est grand. Le passé nous apprend que les luttes tiennent, persistent, parce qu'elles sont riches de peuples et d'histoires, parce qu'elles ont su se créer une consistance propre. A l'opposé, sur les nouvelles plateformes, des luttes radicales, situées, tenaces, comme celle contre la mine à ciel ouvert de [Hambach](#), [Ende Gelände](#), sont ravalées au même rang qu'acheter des légumes bio ou couper l'eau quand on se brosse les dents. Les généalogies de luttes, leurs différends, les énergies forcément minoritaires qui y circulent, tout cela se trouve capté au service de la grande agrégation des causes.

On nous rétorquera que « c'est déjà ça de pris » et que « ça ne peut pas faire de mal ». Sauf qu'il y a encore un prix à payer. Ce prix est celui de la présence d'un arbitre supérieur, un référent moral absolu, qui infantilise les luttes comme les individus. Le grand plan d'équivalence n'est possible qu'à la condition de s'adresser à des citoyens saisis dans l'impuissance de leurs routines néfastes, aux affects à la dérive. Autant de pages blanches dépourvues de pensées, de convictions et d'histoire. Nous revoilà partis pour un tour avec les missionnaires ou les bergers du peuple. Car la plateforme s'occupe de savoir ce qui est bon pour nous : à chacun.e, dans son coin, d'apporter sa contribution. L'organigramme tient lieu de maxime d'action.

C'est compter sans la prolifération des mondes. Les causes, même environnementalistes, ne sont pas communes a priori, les enjeux politiques non plus, les pensées de chacun.e encore moins. Qu'il puisse y avoir un accord politique entre ces luttes et actions, une visée commune, c'est possible et c'est même souhaitable, mais cela doit être construit, pas présupposé dans un grand élan volontariste. Il ne peut y avoir de consensus préétabli, sinon à réduire la prolifération des mondes vécus et de leurs effondrements partiels, à des slogans aussi creux que « sauver la Planète ! »⁶.

⁶ Pour une critique de ce slogan, voir : Bruno Latour, *Où atterrir? Comment s'orienter en politique*, La Découverte, 2017, et sa conférence-performance Inside (2017/2018).

L'ordinaire persistant

Au fond, le récit de l'effondrement nous dérobe nos devenirs collectifs. Il se veut d'abord et avant tout être une pensée de la rupture, plutôt que des continuités. Il va s'agir de filer droit, tout droit. En empruntant le registre lexical de la linéarité temporelle – grande accélération, pics, seuils, effondrements – les collapsologues nous enfoncent dans le bas du dos, quelque part entre les reins, une flèche du temps qui nous force à avancer sans plus se retourner (en cela, ils recyclent de vieilles eschatologies marxistes), sans plus se préoccuper du présent épais ni du passé dont nous héritons.

L'ordinaire des désastres passés, présents et à venir, passe à la trappe. Comment hériter des sols détruits par la révolution industrielle ? On n'a pas le premier élément de réponse convaincante, mais ces sols sont là. À supposer même qu'on arrête toute activité extractive séance tenante et qu'on cesse de brûler la moindre goutte de pétrole, les effets du désastre sont engagés, produisent et continueront de produire leurs effets à des échelles de temps qui nous dépassent totalement – et qui dépassent même, sans doute, la perspective d'un effondrement brutal, dusse-t-il se produire. Une catastrophe aussi dramatique que l'expansion de l'Europe coloniale ne cesse d'être lue et relue, dans ses causes comme dans ses conséquences, et se transforme ainsi au fil du temps⁷. Avant des effondrements brutaux, toujours susceptibles de se produire, nous voyons plutôt quelque chose comme un cours ordinaire de la catastrophe, une lente infusion, un délitement graduel de ce qui fait milieu, à un moment donné, pour des êtres densément reliés les uns aux autres.

De nouveau, ceci n'est pas sans conséquence politique. Penser la rupture plutôt que les continuités est, aujourd'hui, le plus mauvais service que l'on puisse rendre aux gens et aux collectifs en lutte contre les ravages environnementaux, dans les diverses ZAD comme dans les maisons de quartier, dans les lieux de contre-expertise comme dans les centres de soins, dans les friches industrielles comme dans les espaces dévastés de la catastrophe

⁷ Raj Patel et Jason W. Moore, *Comment le monde est devenu cheap. Une histoire inquiète de l'humanité*, trad. P. Vesperini, Flammarion, 2018 [2017].

chimique ou nucléaire⁸. L'enjeu premier de tels gens et collectifs est celui de la consistance, de machiner du temps long et de la continuité, alors même que tout concourt à démolir les agencements fragiles, forcément fragiles et précaires, dont ils dépendent. Surgi de nulle part, le sujet neutre qui tout à coup se voit sommé de sortir de sa léthargie et de sa passivité pour se transformer en héros exalté des changements à venir, celui-là insulte par sa simple existence tout ce travail de tissage de continuités dans les ruptures en cours.

Nombreux sont ceux et celles qui s'attachent, depuis des années, à suivre le patient, délicat, laborieux travail de sédimentation que doivent sans cesse produire les collectifs en lutte et tous les gens en quête de dignité, sous peine de disparaître. Leur programme de recherche se déplie sous la question, obsédante et entêtée, de comment ne pas succomber et comment créer une différence, fut-elle minime, pour autant qu'elle tienne et déroute le cours probable mais non déterminé des choses. Aller signifier à tous ceux-là qu'un effondrement brutal leur pend au nez, une fois encore, c'est participer aux multiples attaques sur la densité des liens que de telles résistances au cours probable des choses rendent nécessaires. Même dans un contexte aussi cataclysmique que celui de Fukushima, ceux et celles qui s'attèlent à prendre soin des terres irradiées, à y rester, montrent l'importance de nourrir des récits, de retracer des expériences et des tentatives politiques, plutôt que d'assener une fois pour toute la vérité de la catastrophe, la redoublant, en quelque sorte, sur sa couture épistémique⁹.

Alors, faudrait-il renoncer à parler de catastrophe ? Oui et non. La réponse est pragmatique et se jauge aux effets que crée l'énoncé. Tout est dans la manière. En tout cas, une chose est sûre : une perspective linéaire, mécanique et brutale dans l'événement qu'elle annonce, n'est pas susceptible de se parer des vertus supposées du

⁸ Voir, dans la masse innombrable des récits allant dans ce sens, ceux contenus dans Collectif pour l'enquête politique, *Cahiers d'enquête politiques #1. Vivre, raconter, expérimenter*, Éditions des mondes à faire, 2016 ; voir également Livia Cahn, Chloé Deligne, Noémie Pons-Rotbardt, Nicolas Prignot, Alexis Zimmer et Benedikte Zitouni, *Terres des villes. Enquêtes potagères de Bruxelles aux premières saisons du XXI^e siècle*, Éditions de l'Éclat.

⁹ Sabu Kosho, Hapax, Yoko Hayasuke, Shiro Yabu, Mari Matsumoto, Motonao Gensai Mori, *Fukushima & ses invisibles. Cahiers d'enquêtes politiques #2*, Éditions des mondes à faire, 2018. Voir aussi *Uncanny Terrain - A documentary series about Fukushima Farmers* de Junko Kajino et Ed Koziarski.

catastrophisme éclairé¹⁰, à savoir : annoncer le pire pour le conjurer. La catastrophe n'a de sens qu'à être *conjurable*, saisie dans un récit où l'on puisse lui trouver des prises, qui ne soit pas clos sur lui-même et dépourvu d'aspérités. Faute de quoi, on perd les pédales, on glisse, on dérape, on patine en essayant désespérément de remonter le long de la courbe de toutes ces asymptotes, qui sont le motif de l'anthropocène. La conséquence pratique, c'est un sentiment d'accablement tenace qui conduit tout droit, à l'avenant, au cynisme, au nihilisme ou à l'aquoibonisme ; soit le revers exact de l'extension généralisée de l'innocence volontariste. On a déjà rêvé plus désirable comme perspective.

Mondes multiples

Pour conjurer ce qui précède, il convient donc de faire éclater cette idée que « *tout* peut s'effondrer », dans toute sa brusquerie et dans toute sa soudaineté. Il n'y a pas de « tout ». Il n'y a, au mieux, que de rares totalités partielles, et des constellations de fragments¹¹. Il y a ce qui fait monde pour l'Amérindien, le Népalais ou le Belge, pour l'iguane ou l'abeille, pour le cyprès ou l'orchidée, pour la chienne ou le séquoia, pour le réseau ferroviaire ou les sentiers. Le monde qui s'effondre sous la forme des berges d'une rivière en Alaska n'est pas le monde qui s'effondre en Belgique lorsque les stations essence risquent la pénurie ; tous deux importent (comme nous le montrent les gilets jaunes). L'écologie, celle à laquelle nous tenons, est ce champ de pensée et d'action qui pose le primat de la diversité, sous toutes ses formes, sur la simplification¹². Cette exigence vaut aussi pour les collapsologues. Il est possible de se mettre à discuter et à négocier avec eux s'ils et elles acceptent de reconnaître la partialité de *leur* perspective, de *leur* monde. La totalité bio-géo-physique des collapsologues, celle qui a permis de découvrir le réchauffement climatique, celle qui a mené à tirer la sonnette d'alarme et à signaler la finitude de la planète, aussi fondamentale et importante soit-elle, ne suffit pas à épuiser le monde et à en détenir la vérité dernière. Prétendre le

¹⁰ Jean-Pierre Dupuy, *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*, Seuil, 2004.

¹¹ Josep Rafanell i Orra, *Fragmenter le monde*, Paris : Éditions Divergence, 2018.

¹² Murray Bookchin, *Pour une société écologique*, trad. Daniel Blanchard et Helen Arnold, Christian Bourgois, 1976 [1965].

contraire, c'est jouer le « God's trick »¹³, forcer un point de vue de nulle part sur une infinie diversité de situations et de mondes.

Un tel récit total nous condamne, toujours et encore, à remettre les destinées collectives entre les mains des grands pilotes du circuit, ces organes qui ont toujours considéré le système-Terre unifié qu'il s'agirait de téléguidé, qui nous donnent à voir le vaisseau Terre depuis un hublot : le Club de Rome, le GIEC, et tous ces autres apprentis commandants de bord parmi lesquels nous comptons les collapsologues. Nous leur disons ceci : bien sûr, jusqu'à preuve du contraire, nous ne pouvons compter que sur une planète, affectée comme elle l'est dans ses processus bio-géophysiques. Nous n'en n'avons pas de rechange à proposer. Bien sûr, ces processus sont totaux et concernent la planète dans son entièreté. La civilisation thermo-industrielle se répand sur tous les continents et ne laisse personne indemne. Et pourtant, ce que vous décrivez n'absorbe pas l'entièreté de la réalité, ses recoins, ses poches d'altérité, ses nombreux trafics intercontinentaux, ses événements improbables et ses décrochages joyeux. La lumière que vous jetez sur le monde est nécessaire, la situation que vous décrivez est catastrophique mais ce n'est pas tout. L'environnement physique est tout un monde, mais ce n'est qu'un monde. Le capitalisme est total mais l'économie et les formes de vie sont « patchy »¹⁴. Il s'agit à chaque fois d'assemblages cousus de totalités partielles.

On nous reprochera de faire œuvre de raffinement épistémologique. Que les mondes soient multiples, enchevêtrés, complexes, tout ce beau verbiage n'est bon que pour les anthropologues. On ne lutte pas contre un éléphant avec de la porcelaine. C'est pourtant tout ce dont nous disposons, de la porcelaine, et encore, en fragments épars, en bouts, réseaux et totalités fragiles (le réchauffement climatique le montre bien !).

¹³ Donna Haraway « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle » in Donna Haraway, *Manifeste cyborg et autres essais : Sciences – Fictions – Féminismes*, éditions Exils, 2007 [1988]. Plus généralement, le geste posé ici en est que nous avons appris d'Isabelle Stengers et consiste à « civiliser les modernes » ou, en l'occurrence, il y a-t-il moyen de civiliser les collapsologues ? Voir : Isabelle Stengers, *Civiliser la modernité ? Whitehead et les ruminations du sens commun*, Les Presses du Réel, 2017.

¹⁴ Anna Tsing, *Le champignon de la fin du monde : sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*, La Découverte, 2017.

Nous n'avons pour nous ni de beau vase tout enrubanné, ni la cohésion sans faille d'un système prêt à illuminer nos impuissances. Les mondes sont en prise avec différents peuples et différents devenir. Il nous faut apprendre à hériter et à cultiver les précédents, les innombrables précédents, des milieux qui se sont retissés, malgré tout, qui ont émergé, coûte que coûte, et qui sont demeurés vivaces alors que tout conspirait à les démolir. « Contre le probable, nous devons faire le pari du possible »¹⁵. Les mondes sont en morceaux. Ils agonisent sous les récits hégémoniques qui continuent de les pulvériser. Les dégâts qui leur ont été occasionnés sont sévères et, pour certains, irréversibles. Souvent, il ne reste plus que des fragments mais de ces fragments nous pouvons nous saisir¹⁶ ; de là, nous pouvons déployer à nouveau des puissances désirantes et des modes d'action, des expérimentations, pour rendre le présent moins suffocant.

Une femme californienne renvoie les liquidateurs d'histoires à leurs copies : « *The game is NOT over. Thank you very much* »¹⁷. L'histoire n'est pas en phase terminale. Les indéterminations, sous toutes leurs formes, portent en elles l'hésitation, le doute, le regret et la honte possibles, mais aussi la joie éprouvée à l'action menée. Chacune de nos actions vibre dans un monde, mais nul ne peut prédire son devenir. Empressons-nous alors de ne pas conclure, avec ces mots redoutables prononcés, repris et maintes fois répétés par des féministes : « Le futur est obscur, et c'est la meilleure chose qui puisse lui arriver, je pense »¹⁸. Au bout du compte, nous agissons et agirons toujours dans la pénombre. Nous fabriquons l'histoire au présent et nous ne voulons plus de lumières aveuglantes.

Benedikte Zitouni & François Thoreau

¹⁵ Voir Isabelle Stengers, *Au temps des catastrophes : Résister à la barbarie qui vient*, La Découverte, 2009.

¹⁶ Sur la non complétude de toute ontologie et la fabrication de sens qui se fait toujours avec, et à partir de fragments, voir la conclusion du livre de Nastassja Martin, *Les âmes sauvages : face à l'Occident, la résistance d'un peuple d'Alaska*, La Découverte, 2016, pp. 257-268.

¹⁷ Donna Haraway, *Staying with the trouble. Making Kin in the Anthropocene*, Duke University Press, 2016.

¹⁸ Rebecca Solnit, "Woolf's Darkness: Embracing the Inexplicable", *New Yorker*, 24th April 2014

Remerciements

Nous tenons à remercier pour leurs relectures attentives de versions précédentes de ce texte Isabelle Stengers, Rémi Elicabe, Thierry Drumm, Thibault de la Motte, Jean-Baptiste Fenouillère, Greg Pascon, Nathalie Melis, Olivier Praet, Michaël Ghyoot, Josep Rafanell i Orra, Alexis Zimmer, Alexandre Galand, Jean-Baptiste Fresso, Lionel Devlieger, ainsi que les étudiant-es du cours de Socio-écologie des transitions de l'Université de Mons, qui ont rudement mis à l'épreuve nos arguments. Nous voudrions aussi remercier Elisabeth Lagasse qui, lors d'une rencontre académique, nous a incité à ne pas prendre à la légère les effets de la collapsologie et qui a ensuite écrit un texte dont nous sommes solidaires: "Contre l'effondrement, pour une pensée radicale des mondes possibles", *Contretemps : Revue de critique communiste*, publié le 18 juillet 2018.

<<http://www.entonnoir.org/2018/12/13/contre-leffondrement/>>



Daniel Tanuro

La plongée des « collapsologues » dans la régression archaïque

Mars 2019

A l'heure où la jeunesse de différents pays entame des mobilisations de masse face à la catastrophe climatique, se pose de façon d'autant plus urgente la nécessité de débattre des cadres d'analyses et des réponses politiques face à la crise environnementale. Parmi les courants de pensée les plus récents sur le marché éditorial, la collapsologie s'avère être un succès de librairie, en particulier grâce aux livres co-écrits par Pablo Servigne. Ce succès, largement porté par une campagne publicitaire des plus classiques, est-il un bon signe pour les luttes écologiques et sociales ? Ou n'obscurcit-il pas les horizons émancipateurs que de telles luttes sont à même dessiner ?

« Le regard tourné vers l'avant est d'autant plus pénétrant qu'il est conscient. L'intuition, authentique, se veut nette et précise. Ce n'est que si la raison se met à parler que l'espérance, vierge de toute fraude, recommence à fleurir » (Ernst Bloch)

Dans leur ouvrage *Comment tout peut s'effondrer*, paru en 2014, Pablo Servigne et Rafaël Stevens créaient le concept de « collapsologie », qu'ils définissaient comme suit :

« La collapsologie est l'exercice transdisciplinaire d'étude de l'effondrement de notre civilisation industrielle et de ce qui pourrait lui succéder, en s'appuyant sur les deux modes cognitifs que sont la raison et l'intuition et sur des travaux scientifiques reconnus. »

Ce n'était qu'un point de départ. En 2017, Pablo Servigne signait un deuxième ouvrage – *L'autre loi de la jungle* – avec Gauthier Chapelle. Les auteurs y reprenaient la thèse de l'anarchiste russe Kropotkine qui, dans un essai célèbre, paru en 1902, défendait

l'idée – déjà émise par Marx et Engels – que l'évolution des espèces ne résulte pas seulement de la compétition, mais aussi de l'entraide¹. Enfin, en octobre 2018, le trio Servigne-Chapelle-Stevens signait *Une autre fin du monde est possible. Vivre l'effondrement (et pas seulement y survivre)*.

L'impact de cette trilogie mérite qu'on s'y arrête. Les « collapsologues » jouissent en effet d'une grande renommée, dans des milieux extrêmement différents. D'une part, ils sont fort populaires sur les réseaux sociaux, dans des mouvances alternatives et auprès de nombreux/ses activistes de la mouvance écologique radicale. D'autre part, ils ont été reçus à Bercy et à l'Élysée, invités par les fédérations patronales de Belgique et de Suisse et les plus grands médias *mainstream* ont amplement commenté leurs écrits. Certains journaux dits « de qualité » ont même été jusqu'à saluer en eux les fondateurs d'une nouvelle discipline scientifique... Qu'est-ce donc qui suscite tant d'intérêt, voire d'engouement?

On se concentrera ici sur le dernier livre paru, *Une autre fin du monde est possible*. Pablo Servigne et ses amis y répondent implicitement à certaines critiques, en ignorant d'autres et approfondissent des thèmes développés précédemment. La grande nouveauté de l'ouvrage est de proposer aux lecteurs de passer de la « collapsologie » à la « collapsosophie », autrement dit de la science de l'effondrement à la philosophie de l'effondrement. On verra que cet exercice ambitieux les entraîne vers des conceptions fort discutables, et même dangereuses.

De « l'espoir toxique » à « l'espoir actif »

A première vue, *Une autre fin du monde est possible* semble présenter un certain nombre d'avancées par rapport aux ouvrages précédents. C'est ainsi que les auteurs nuancent partiellement l'affirmation d'inspiration bouddhiste que « l'espoir est toxique »². Pour ce faire, ils introduisent une distinction entre « l'espoir passif » et « l'espoir actif ». Selon eux, le premier serait le synonyme démobilisant de « la certitude que tout ira mieux demain », tandis

¹ Pierre Kropotkine, *L'Entraide, un facteur de l'évolution*, Paris, éditions du Sextant, 2010. Bernard Naccache, *Marx critique de Darwin*, Vrin, 1980.

² Pablo Servigne, interview à *Moins ! Journal romand d'écologie politique*, mars 2018.

que le second serait « l'espérance en mouvement », celle qui va de pair avec « le courage d'ouvrir les possibles » et de se battre pour les concrétiser.

Cette réponse implicite aux critiques soulignant le fatalisme de la démarche « collapsologique » est positive, mais est-elle suffisante? Est-il vrai que « l'espoir passif » serait toujours et inévitablement un « poison » qui « endort les gens » et renforce l'ordre établi, comme disent les auteurs? Le philosophe Ernst Bloch suggérait une approche plus dialectique³ : l'espoir, même passif, même assoupi, exprime toujours en dernière instance l'aspiration au changement en direction d'une vie meilleure. Cela semble évident: comment un espoir actif, qui a identifié son objet et concentre sa volonté dans cette direction, pourrait-il naître sans être précédé d'une forme plus vague, comme celle qui s'exprime dans les rêves éveillés?

Mais laissons là ce débat philosophique et agissons provisoirement que les collapsologues semblent prendre certaines distances avec le fatalisme de la catastrophe inévitable, qui ne nous laisserait d'autre choix que d'entamer anticipativement le travail du deuil.

Rompre avec le fatalisme ? Oui mais non...

C'est un point important. En effet, le fatalisme était au coeur de *Comment tout peut s'effondrer*. L'ouvrage n'offrait qu'une seule perspective: se « débrancher » du « système industriel » pour ne pas être « entraîné dans sa chute ». Toute réponse globale, toute tentative de réforme structurelle étaient considérées comme génératrices d'illusions. Même la décroissance était écartée – les auteurs lui reprochaient d'entretenir « l'hypothèse irréaliste » d'un possible évitement de l'effondrement... Le livre ne comportait pas un mot d'encouragement à ces actions de désobéissance civile que Naomi Klein appelle *Blockadia*⁴. Pablo Servigne enfonçait le clou par diverses interviews: face à l'inéluctable, il n'est d'autre issue que la construction de petites communautés résilientes, car rien d'autre ne survivra à la catastrophe.

Une autre fin du monde laisse entendre par moments un autre son de cloche. Les « collapsologues » évoquent à plusieurs reprises « la

³ Ernst Bloch, *Le principe espérance*, Bibliothèque de philosophie, Gallimard 1976.

⁴ Naomi Klein, *This Changes Everything. Capitalism vs the Climate*, Simon & Schuster, 2014.

lutte », et même la « lutte anticapitaliste ». L'expression revient un très grand nombre de fois, et quelques exemples sont donnés. Les auteurs, par exemple, font leur cette citation de Christophe Bonneuil :

« Les luttes indigènes et afro-descendantes du Sud, comme les alternatives et mouvements anti-productivistes et autonomes au Nord, inventent des formes avancées d'émancipation et d'autogestion démocratiques. »

Les collapsologues n'avaient rien écrit de semblable dans leurs précédents ouvrages.

Plus étonnant (car encore plus contradictoire avec leurs affirmations antérieures): Servigne, Stevens et Chapelle s'appuient sur le précédent de l'effort de guerre contre les nazis pour dire que le projet d'un vaste plan de mobilisation générale, d'investissement public et de rationnement équitable contre le changement climatique « pourrait être porteur ». Ils émettent des réserves, mais admettent que ce récit

« vient nourrir ce qui manque aux mouvements de la transition – une coordination efficace – [...] et qu'il donnerait un immense coup de fouet à toutes ces personnes qui ressentent une profonde envie de changer le monde mais qui ne trouvent pas de satisfaction dans les injonctions aux petits gestes quotidiens individuels ».

La rupture avec le fatalisme semble ainsi se confirmer. Cependant, au lieu de poursuivre dans cette voie, au lieu d'explorer les stratégies pour faire converger les luttes des salarié.e.s, des femmes, des jeunes, des paysan.ne.s, des peuples indigènes ou afro-descendants, les collapsologues retombent dans l'ornière de leur premier ouvrage: il faut avant tout « passer par un processus de deuil », par une « transition intérieure ». Pourquoi ? Parce que ce à quoi nous sommes confronté.e.s, écrivent-ils, « n'est pas un problème qui appelle des solutions mais un "predicament", une situation inextricable qui ne sera jamais résolue, comme la mort ou une maladie incurable ».

Alors, exit les luttes ? Exit la mobilisation générale pour gagner la guerre du climat ? Oui : « Avant d'agir, et même avant de proposer des pistes d'action [sic !], il y a encore des choses à comprendre et un chemin intérieur à faire ». Comme dans le premier volume de la trilogie, il faut « apprendre à vivre avec », atteindre « l'étape de

l'acceptation de l'effondrement ». Dans ce troisième volume, les auteurs ajoutent même que cette acceptation est « le prérequis pour repenser radicalement la politique ». Sorti un instant par la porte, le fatalisme revient par la fenêtre, plus fort que jamais.

« La leçon est d'arrêter de se battre »

Ce retour apparaît on ne peut plus clairement lorsque les auteurs cherchent à s'inspirer de la pratique médicale pour déterminer la meilleure façon d'annoncer des nouvelles terrifiantes. L'intérêt des « collapsologues » pour cette problématique découle de leur expérience vécue. En effet, Servigne et ses amis ont pu constater que la prophétie de l'effondrement-certifié-inévitable-par-la-science est anxiogène. On le voit aux réactions de personnes membres de groupes « collapsistes » sur les réseaux sociaux : untel se félicite d'avoir convaincu un proche de ne pas avoir d'enfants, unetelle autre se désespère de ne pas être en mesure d'acheter à la campagne le lopin de terre indispensable à sa survie pendant l'effondrement, etc...

Pour répondre à l'angoisse qu'ils ont contribué à créer, les « collapsologues » croient pouvoir s'appuyer sur un travail réalisé autour de la maladie de Huntington. Il s'agit d'une maladie dégénérative héréditaire, rare et incurable, qui se révèle généralement vers la quarantaine et peut entraîner une mort rapide. La manière souvent inadéquate dont des patient.e.s ont été informé.e.s par leur médecin a suscité des réactions ; des philosophes se sont investies dans un collectif constitué autour d'une des malades et un certain nombre d'idées ont été formulées concernant la manière la plus appropriée d'annoncer la mauvaise nouvelle, et de vivre avec elle.

C'est sur ce travail que Servigne, Stevens et Chapelle se basent pour évaluer leur discours sur l'effondrement :

« Il y a trois leçons à tirer de ce parallèle avec la maladie, écrivent-ils. La première est d'arrêter de se battre, car cela n'apporte pas grand chose de constructif [...]. La deuxième leçon est qu'on ne peut pas annoncer que "tout est foutu" (et encore moins sans préciser ce qui est foutu) [...]. La troisième est que, à la suite des deux types d'annonce [la mort et l'effondrement], il faut retrouver confiance en soi par la création, l'exploration, le partage des expériences. »

Que les auteurs comprennent la nécessité d'arrêter de dire que « tout est foutu », on ne peut que s'en réjouir. Il aurait été préférable qu'ils le comprennent plus tôt, et il reste à espérer – mais cet espoir est vain, on le verra – qu'ils ne parleront donc plus de « l'Effondrement » mais de menaces d'effondrement(s), en précisant de quelles menaces il s'agit, à quoi elles sont dues et comment les écarter dans la mesure du possible... Ceci dit, il est tout simplement hallucinant de lire qu'il faudrait, selon eux, « arrêter de se battre »!

Car quelle est la cause principale de la catastrophe grandissante? La croissance à tout prix, résultat de la concurrence pour le profit maximum. Par conséquent, si on veut trouver un point de comparaison dans le domaine médical, ce n'est pas une maladie génétique qu'il faut choisir, mais une maladie provoquée par la course au profit. L'asbestose constitue un bon exemple. Or, qu'ont fait les victimes de l'asbeste? Se sont-elles résignées à leur sort? Non, elles se sont mobilisées avec acharnement contre les multinationales de l'amiante parce que celles-ci les ont empoisonnées, en pleine connaissance de cause, pendant des décennies et avec la complicité des gouvernements.

Il saute aux yeux que cette comparaison avec l'asbestose est infiniment plus fertile que celle des « collapsologues » avec la maladie de Huntington. En effet, nous empoisonner, c'est ce qu'ont fait et continuent de faire les multinationales du pétrole, du charbon et du gaz: leurs responsables savaient que la combustion des combustibles fossiles entraînerait le changement climatique, mais ils ont continué à exploiter ceux-ci, en payant de faux savants pour nier la réalité. Les gouvernements aussi savaient les conséquences, et ils n'ont rien fait, ou presque, pour protéger les citoyen.ne.s. La « maladie » dont nous souffrons n'est donc pas « héréditaire » ou « génétique », c'est-à-dire « naturelle »: elle est historique, sociale et politique. Dans ce contexte, « arrêter de se battre » signifie rien moins que capituler face à l'exploitation, tendre l'autre joue en se résignant à l'injustice.

« Capitalisme » ? Vous avez dit « capitalisme » ?

Au-delà de l'anecdote, la fausse comparaison des « collapsologues » est révélatrice des biais de leur théorie. D'abord, on voit qu'ils se placent d'eux-mêmes dans la position de pouvoir

du médecin, l'homme en blouse blanche qui « annonce » et prescrit. Ensuite, il est évident que les auteurs sont intoxiqués par leur propre récit « effondriste », puisqu'ils croient en démontrer la validité en recourant à une comparaison manifestement erronée (ils se mystifient donc eux-mêmes)... Enfin, la référence à une maladie héréditaire indique autre chose encore: Pablo Servigne et ses amis ont beau, dans cet ouvrage, évoquer abondamment la « lutte anticapitaliste », ils persistent à ne pas comprendre en quoi consiste le capitalisme et pourquoi il « épuise les deux seules sources de toute richesse – la Terre et le travailleur »/la travailleuse (Marx).

De cette incompréhension, *Une autre fin du monde* contient tant de manifestations qu'on ne pourrait les énumérer toutes. En voici quelques-unes :

- A un certain moment, les auteurs énumèrent les « ennemis diffus » à affronter et ils mettent dans le même sac « le changement climatique, la perte de biodiversité, le capitalisme, les gaz à effet de serre, l'industrie des combustibles fossiles et l'inaction des gouvernements ». L'absence de toute articulation des phénomènes socio-politiques (le capitalisme, l'industrie, les gouvernements) et des transformations induites dans l'environnement (le changement climatique, la perte de biodiversité) saute aux yeux.
- D'un côté, les auteurs semblent accepter le constat qu'il y a des antagonismes de classe, ils veulent même « ajouter au refus de l'exploitation de certaines classes d'humains, le refus d'exploiter d'autres espèces ». Bien. Mais, de l'autre côté, ils appuient le plaidoyer de Bruno Latour pour dépasser le clivage entre droite et gauche. Or, Latour défend l'idée de former de « nouvelles alliances » en cherchant « des alliés chez des gens qui, selon l'ancienne gradation, étaient clairement des 'réactionnaires' » et chez d'autres qui, « toujours selon l'ancien repère, étaient clairement des 'progressistes', et même peut-être des libéraux, voire des néolibéraux »⁵. Cela ne gêne pas les collapsologues, qui renchérissent : « Nous sommes tous sur

⁵ Bruno Latour, *Où atterrir? Comment s'orienter en politique*, la Découverte, 2017.

le même bateau » et « nous avons besoin de tout le monde ».

- Evoquant « les sociétés précapitalistes », Servigne, Stevens et Chapelle estiment qu'elles se caractérisaient par « des économies soutenables », que « le capitalisme » y a mis fin car il « a eu besoin de se débarrasser d'une vision trop personnifiée de la nature (en effet, comment tuer ou voler sa propre mère nourricière?) pour développer une pensée froide et calculatrice ». L'apparition du capitalisme serait donc le point clé d'une déconnexion des relations entre humanité et nature? Oui mais non: à quelques pages de distance, on lit que « l'étape clé de la déconnexion a été l'invention du langage abstrait ». Il est vrai que les singes, qui n'ont pas de langage abstrait, sont moins « déconnectés » de la nature que les humains; mais voilà: ils ne sont pas humains...

Des références fort peu recommandables...

L'extrême confusion des auteurs se traduit aussi dans l'extrême diversité des personnalités convoquées à l'appui de leurs thèses ⁶. Ce bric-à-brac idéologique racoleur pourrait prêter à sourire si n'y figuraient pas aussi des personnalités aussi peu recommandables que Mircea Eliade et – au premier plan ! – Carl Gustav Jung. Or, « peu recommandables », ici, est malheureusement un euphémisme...

Théoricien des religions et des mythes, le Roumain Eliade était membre avant-guerre du parti fasciste et antisémite « la garde de fer ». Erreur de jeunesse ? Que nenni: après la guerre, Eliade répéta son admiration pour diverses personnalités d'extrême-droite ⁷. Vu le sujet qui nous occupe, soulignons qu'il prêta son soutien à Alain

⁶ On y trouve tout à la fois Frédéric Laloux (spécialiste en vogue de la réorganisation du management capitaliste), Paul Hawken (technocrate champion du capitalisme vert), Isabelle Stengers (philosophe anticapitaliste de tendance constructiviste), Arne Naess (fondateur du courant de « l'écologie profonde »), Sylvia Federici (théoricienne féministe du lien entre capitalisme, patriarcat et destruction de la nature), Yuval Noah Hariri (historien végétarien qui considère l'invention de l'agriculture comme la plus grande catastrophe de l'histoire), Joanna Macy (écophilosophe bouddhiste) et beaucoup, beaucoup d'autres, de divers plumages.

⁷ Le philosophe italien d'extrême-droite Julius Evola, le raciste français Arthur de Gobineau et l'idéologue nazi Alfred Rosenberg.

de Benoist lors de la fondation du GRECE (Groupe de recherche et d'étude pour la civilisation européenne, appelé aussi la Nouvelle Droite)⁸. Or, de Benoist est un.e des auteur.e.s qui ont tenté par la suite de formuler une écologie politique d'extrême-droite⁹.

Disciple dissident de Freud, le psychiatre suisse Carl Gustav Jung n'a pas milité dans un parti fasciste, comme Eliade, mais il a néanmoins collaboré avec les nazis de 1933 à 1939¹⁰. Après la guerre, Jung prétendit avoir agi pour aider ses confrères juifs allemands à poursuivre leur activité professionnelle. Or, l'antisémitisme du psychiatre suisse est indéniable. Ses penchants fascistoïdes resurgirent d'ailleurs indirectement en 1960 : à l'époque, il préfaça élogieusement un livre du néo-nazi mystique Miguel Serrano, un Chilien qui voyait en Hitler un avatar de Wotan et de Vishnu, promis à revenir pour sauver le monde¹¹...

Comme on le voit, dans *Une autre fin du monde*, les collapsologues ne se contentent pas de retomber dans l'ornière psychologisante et fataliste de leur premier ouvrage : ils creusent cette ornière si profondément qu'ils glissent dans une caverne. Une caverne archaïque où ils nous invitent à les rejoindre pour nous « ré-ensauvager » en « dansant avec nos ombres », afin de « vivre avec tous les aspects de nos vies qui nous semblent inacceptables ». Il ne s'agit plus simplement de « faire le deuil » mais de « renouer avec nos racines profondes ». Celles-ci ne sont autres que « les archétypes au sens défini par Jung, à savoir des symboles primitifs, universels, appartenant à l'inconscient collectif, une forme de représentations préétablies (sic) qui structurent la psyché ».

⁸ Daniel Dubuisson, *Impostures et pseudoscience, l'œuvre de Mircea Eliade*, Presses universitaires du Septentrion, 2005.

⁹ Notamment à travers son ouvrage *Demain la décroissance! Penser l'écologie jusqu'au bout*.

¹⁰ En tant que président de la Société internationale de psychothérapie mise sur pied par le régime hitlérien, Jung collabora étroitement avec le président de la branche allemande, le psychiatre nazi Matthias Goering (cousin d'Herman). Ce Goering fit notamment un éloge vibrant de *Mein Kampf* lors d'un congrès international, en présence de Jung. Ses textes nauséabonds furent régulièrement publiés dans le journal de la Société internationale, sous la responsabilité de Jung.

¹¹ Jean-Loïc Le Quellec, *Jung et les archétypes. Un mythe contemporain*, Sciences humaines éditions, 2013.

Carl Gustav Jung, l'inconscient collectif et le nazisme

Jung est ainsi désigné comme référence centrale de la « collapsosophie ». La troisième partie de l'ouvrage, que les auteurs disent « essentielle » fait constamment référence à son oeuvre, en particulier à la notion très contestée d'archétypes.

Sur le plan scientifique, il faut savoir que l'existence de ces archétypes n'a jamais été prouvée, ni par Jung ni par ses successeurs. Aucune recherche n'a établi que la psyché serait « structurée par des représentations préétablies, des symboles primitifs, universels, appartenant à l'inconscient collectif ». Le symbole de la Terre-mère, par exemple, n'est pas universel, contrairement à ce que disent certains. L'anthropologue Jean-Loïc Le Quellec a montré que les soi-disant démonstrations de l'existence des archétypes se caractérisent toutes par leur circularité, et que les partisan.e.s du concept projettent sur la préhistoire leurs propres préjugés, voire leurs propres fantasmes...

Au-delà de la controverse scientifique, les « archétypes » et le prétendu « inconscient collectif » sont au cœur d'un important débat philosophique et politique. Le caractère réactionnaire de ces notions jungiennes ressort en effet de leur définition même. Pour Jung, au plus un groupe humain est développé, au plus il a refoulé ses racines primitives, sauvages et barbares. Or, celles-ci sont sources de vitalité et de créativité. Chaque peuple doit les retrouver pour les assumer, faute de quoi les archétypes resurgiraient violemment, hors de tout contrôle.

C'est à ce point précis qu'on saisit comment une théorie basée sur une prétendue universalité des représentations a pu faire le lit de ce qui est, par excellence si l'on peut dire, la négation raciste et antisémite de l'universalité : le national-socialisme. Les nazis, en effet, ont compris rapidement que la nécessité soulignée par Jung d'assumer « l'inconscient collectif » du peuple allemand pouvait légitimer leur politique. C'est pourquoi ils se saisirent de Jung contre Freud, et brûlèrent les livres de l'inventeur juif de la psychanalyse, accusé de polluer l'inconscient aryen.

Jung n'est certes pas coupable de l'instrumentalisation de ses théories par les nazis... Mais il ne s'en est jamais indigné et il l'a même cautionnée. Du fait de sa longue histoire, la « race juive » était, pour lui, l'exemple typique d'un groupe humain très éloigné

de ses racines. Dès lors, comparant en 1934 la psychologie de cette « race » à celle de la « race aryenne », voici ce que le psychiatre suisse écrivait dans le bulletin de la Société internationale de psychothérapie :

« Abstraction faite de certains individus créateurs, le Juif moyen est déjà bien trop conscient et différencié pour receler les tensions d'un avenir encore non conçu. L'inconscient aryen a un potentiel plus élevé que l'inconscient juif; tel est l'avantage et le désavantage d'une jeunesse qui n'est pas encore complètement étrangère à la barbarie. [...] Freud ne connaissait pas l'âme allemande, il la connaissait aussi peu que tous ses officiants germaniques. Le grandiose phénomène du national-socialisme, que le monde entier contemple les yeux étonnés, les a-t-il édifiés? Où se trouvaient cette énergie et ces tensions inouïes lorsque le national-socialisme n'existait pas encore? Elles étaient cachées dans les profondeurs de l'âme germanique. »¹²

De l'écoféminisme à l'éloge des « nouveaux guerriers »

Curieusement, il semble que Servigne, Stevens et Chapelle soient arrivés à Jung notamment en lisant certaines auteures écoféministes. Je dis bien « certaines auteures », car, logiques avec la naturalisation des rapports sociaux qui est un de leurs traits caractéristiques (j'y reviendrai en conclusion), les collapsologues semblent s'être limités à cette variété d'écoféministes qui essentialisent les différences entre hommes et femmes dans la relation à « la nature ». S'ils avaient embrayé aussi des auteures qui expliquent ces différences par le rôle social que le patriarcat impose aux femmes, et non par la « nature » des femmes, ils auraient peut-être évité le dérapage dont nous allons parler maintenant. Hélas, ils ne l'ont pas fait. Du coup, le cocktail des théories jungiennes et des conceptions essentialistes les entraîne aux antipodes du féminisme – et des luttes d'émancipation en général. C'est ce que nous allons voir à présent.

D'emblée, le lecteur est frappé par une contradiction : Servigne, Stevens et Chapelle découvrent l'écoféminisme... mais *Une autre fin du monde* n'évoque ni la lutte des femmes pour leur émancipation, ni la nécessité d'un mouvement autonome des femmes, ni la place centrale de ce mouvement dans les combats contre la destruction environnementale et sociale. Les auteurs préfèrent développer

¹² Cité par Jean-Loïc Le Quellec, op. cit.

l'idée que les « archétypes féminin et masculin » sont « des polarités qui ne s'opposent pas ». Estimant que « les hommes souffrent aussi de la blessure secrète du patriarcat », ils plaident pour la « réconciliation hommes-femmes » et nous invitent à pratiquer à cet effet des « rituels initiatiques ».

C'est là que la « collapsosophie » dérape pour plonger dans la régression archaïque, non seulement en paroles, mais en actes. Question rituels, les auteurs recommandent en effet leurs bonnes adresses : aux lecteurs mâles, ils conseillent de suivre, comme ils l'ont fait eux-mêmes, les week-ends d'initiation du « nouveau guerrier » (*New Warrior Training Adventure*) organisés par le *ManKind Project*, dont ils chantent les louanges.

Ce *ManKind Project* est un *business* mis sur pied par trois étasuniens à l'initiative d'un certain Bill Kauth. Pour celui-ci, psychothérapeute jungien, il s'agissait de répondre à la vague féministe des années quatre-vingts. Impressionné par le potentiel émancipateur des groupements féministes, Kauth décida de mettre sur pieds des groupes non mixtes censés permettre aux hommes aussi de se libérer, en retrouvant leurs racines profondes et leur âme de mâles « adultes et sains ». Bref, en assumant leur archétype masculin ¹³.

Des « excuses aux femmes » au masculinisme

Selon Jung et ses adeptes, le patriarcat serait apparu il y a 5000 ans environ. Avant cette date, les sociétés humaines auraient été matriarcales. Bien qu'ils se piquent d'exhaustivité scientifique, les « collapsologues » se rangent derrière cette hypothèse sans sourciller, sans même signaler sa contestation par la plupart des spécialistes de la préhistoire... Du coup, ils se retrouvent au coude à coude avec Kauth, qui ne rate pas une occasion de « s'excuser auprès des femmes pour les cinq millénaires de domination qu'elles ont subis ».

L'entrée dans le *ManKind Project* commence par un week-end initiatique – payant – dont les aspirants « nouveaux guerriers » s'engagent par écrit à ne pas divulguer le contenu secret. Un coin du voile a toutefois été levé par des journalistes infiltrés : ils décrivent

¹³ Lire par exemple : *A Conversation with Bill Kauth*, <<http://mankindprojectjournal.org/2010/09/bill-klauth/>>, 2010.

un évènement très encadré, au cours duquel les participants, coupés du monde extérieur, manquant de sommeil et de nourriture, sont soumis à diverses épreuves physiques et émotionnelles rudes, visant à les « confronter à leur dépendance aux femmes » en descendant au plus profond de leur âme pour « entrer dans le royaume de la masculinité »¹⁴.

Jung s'intéressait à « l'âme germanique », son disciple Kauth s'intéresse à « l'âme masculine ». Il explique :

« Je distingue l'esprit – ce qui monte, la quête de la lumière, la réponse juste, la perfection et la vérité cosmique – de l'âme – ce qui descend dans le mystère, le non-savoir, la confusion, l'obscurité, le matériel ». Selon lui, « notre culture nous noie dans l'esprit et nous sommes désespérément en manque d'âme. » Le parcours du nouveau guerrier a du succès, dit-il, car il travaille à 95% sur l'âme. « C'est ce dont les hommes ont besoin pour se sentir complets et équilibrés. »¹⁵

Comme on le voit, l'inconscient collectif masculin remplace l'inconscient collectif racial, mais la logique est identique. Le lien entre les week-ends d'initiation et les théories jungiennes sur le patriarcat ? C'est très simple : on transformera les hommes en les amenant à retrouver les racines de leurs ancêtres préhistoriques, ces guerriers sains, droits et courageux d'avant le patriarcat. D'où la dénomination « nouveaux guerriers »... Entre autres rituels, les participants dansent donc nus la nuit dans la forêt, autour d'un grand feu, au son des tambours. Au terme du week-end, ils sont censés être apaisés et sereins, débarrassés de leur culpabilité. Conscients de leur « magnificence d'hommes », ils « retrouvent le chemin d'un masculin sacré »¹⁶...

Il faut être naïf ou de mauvaise foi pour croire aux vertus féministes et émancipatrices de telles simagrées. Que les hommes soient déstabilisés par le féminisme, c'est une évidence, puisque nous vivons dans une société dominée par les hommes. A l'instar des *boys clubs* qui reviennent à la mode, les groupes mâles non-mixtes sont donc toujours, par définition, des groupes de

¹⁴ Tom Mitchelson, *My (very) weird weekend with the naked woodland warriors who travel to remote England to 'reclaim their masculinity'*, Daily Mail, 13 mars 2018. David Le Bailly, *Ca y est j'ai des couilles Laurence, j'ai testé un camp de masculinité*, Le Nouvel Observateur, 4 août 2018

¹⁵ *A Conversation with Bill Kauth*, op. cit.

¹⁶ Miriam Gablier, « Des hommes authentiques », <<http://www.inrees.com/articles/des-hommes-authentiques/>> 29 juin 2015.

dominants. (Le fait que certains hommes souffriraient du « syndrome masculin dépressif » mentionné par Servigne et ses amis n’y change rien.) Les « excuses aux femmes pour les 5000 ans de patriarcat » sont un écran de fumée : le *ManKind Project* est une branche du mouvement masculiniste. Sa spécificité a été bien saisie dans un article anonyme, publié sur le site *Rebelyon*, et consacré au danger de cette mouvance :

« Les ‘nouveaux guerriers’ effectuent une transformation de la domination masculine, rejetant certains aspects de la masculinité pour en valoriser d’autres – sans prendre en compte le fait que la masculinité elle-même est une position de pouvoir. »¹⁷

« Aucun arbre ne peut pousser jusqu’au paradis sans que ses racines n’atteignent l’enfer » : cette citation de Jung est mise en exergue, bien en vue, de la troisième partie de *Une autre fin du monde*. Tout personne informée des controverses entourant la personne du psychiatre suisse est en mesure d’imaginer la manière dont les nazis ont pu interpréter cette phrase : l’arbre est le Reich de mille ans promis par Hitler, l’enfer s’appelle Auschwitz. Et le masculiniste Bill Kauth, dans quel enfer pense-t-il que les nouveaux guerriers doivent s’enraciner pour s’élever jusqu’au paradis de la « magnificence masculine » ? Nul ne le sait. N’empêche : il est pour le moins étonnant que la descente de Servigne et ses amis « dans le mystère, le non-savoir, la confusion et l’obscurité » de l’irrationnel jungien à la sauce masculiniste soit (à ma connaissance) passée inaperçue des critiques¹⁸...

Ni rire ni pleurer, comprendre

Ayant été un des premiers, dans le monde francophone, à démasquer la pseudo-science misanthropique et raciste de Jared Diamond dans *Effondrement*¹⁹, l’auteur de ces lignes s’est intéressé

¹⁷ Attention, danger : Masculinisme ! 31 octobre 2011
<<http://rebelyon.info/Attention-danger-Masculinisme>>

¹⁸ Pour *Libération*, le livre *Une autre fin du monde*... est « l’éloge de l’action rationnelle face au déclin écologique ». Le site de la Radio Télévision Suisse estime qu’il « redonne du courage ». *Le carnet et les instants* (revue des Lettres belges et francophone) « loue les auteurs de parier pour la mise en œuvre des passions joyeuses de Spinoza ». Etc... On n’a pas dû lire le même livre...

¹⁹ Jared Diamond, *Effondrement : Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie* [2004], éd. Gallimard, 2006. Mes articles sur le sujet : “L’inquiétante pensée du mentor écologiste de Nicolas Sarkozy”, *Le Monde Diplomatique*, décembre

très tôt aux « collapsologues », dont la filiation avec Diamond est évidente. Mais il s'est efforcé de mener avec eux un débat rigoureux, ouvert, sans caricature, en insistant principalement sur le danger du fatalisme ²⁰. La raison de cette attitude? Ecosocialistes et collapsologues partagent jusqu'à un certain point un diagnostic commun sur l'extrême gravité de ce qu'on appelle « crise écologique » – qui est bien plus qu'une « crise » et appelle une alternative de civilisation... De plus, Pablo Servigne n'est pas Diamond: il se réclame de la tradition libertaire. Il s'agissait donc aussi de débattre pour rassembler, dans la diversité, les forces anti-productivistes.

Après *Une autre fin du monde est possible*, il n'est pas sûr que ce débat ait encore un sens. L'avenir le dira. En attendant, il s'agit de s'interroger – sans rire ni pleurer, à la façon de Spinoza : comment Servigne et ses amis en sont-ils arrivés là ? La réponse à cette question est importante, en particulier pour celles et ceux qui ont cru trouver dans la « collapsologie » une expression de la radicalité antisystémique indispensable aujourd'hui pour relever le gant de la catastrophe grandissante. En conclusion de cet article, on ébauchera quelques pistes de réflexion.

Aucune fatalité, aucun automatisme ne devait conduire les collapsologues à leur sortie de route actuelle. Il y avait cependant des indices: le refus de prendre position contre Malthus et son *Principe de Population*, le choix de ne pas répercuter les travaux scientifiques qui pulvérisent les sombres élucubrations de Jared Diamond ²¹, les accointances avec l'ex-ministre Vert Yves Cochet, sans oublier la tendance à ensevelir le lecteur sous une avalanche de références scientifiques sélectionnées par les auteurs... en fonction, souvent, de leur « intuition effondriste».

2007 ; le débat sur cet article <<http://blog.monedidplo.net/>> ; “La fausse métaphore de l'île de Pâques”, <<http://www.europe-solidaire.org/>> ; “*Questioning Collapse*: des historiens et des anthropologues réfutent la thèse de l'écocide”, <<http://entreleslignesentrelesmots.blog/>> ; “La réhabilitation du peuple Rapa Nui, martyr du colonialisme”, <<http://www.gaucheanticapitaliste.org/>>.

²⁰ Lire Daniel Tanuro, “Pablo Servigne et Rafaël Stevens, ou l'effondrement dans la joie” et “C'est la lutte qui est à l'ordre du jour, pas la résignation endeuillée”, in *Moins !*, mars 2018.

²¹ Citons en particulier deux ouvrages: McAnany Patricia et Norman Yoffee (ed), *Questioning collapse. Human resilience, ecological vulnerability, and the aftermath of empire*, Cambridge University Press, Cambridge, 2010 ; Terry Hunt and Carl Lipo, *The Statues that walked: Unraveling the mystery of Easter Island*, Free Press, 2011.

S'agissant de l'intuition, justement, la méthode des « collapsologues » mérite d'être mise à plat. Pour alerter sur la gravité de la situation, on peut, comme ils le font, « s'appuyer sur les deux modes cognitifs que sont la raison et l'intuition ». Mais à une condition: que la raison tente d'embrasser à la fois la destruction « anthropique » de l'environnement, d'une part, et la responsabilité précise de la forme sociale historique responsable aujourd'hui de cette destruction, d'autre part. Sans articuler ces deux volets de la réalité, plus on accumule les données relatives à la destruction, plus la question posée au public – « Où votre intuition vous dit-elle que cela nous mène? » – débouche invariablement sur la réponse souhaitée: « Tout va s'effondrer ». Sans conscience sociale, l'intuition est biaisée, le raisonnement est circulaire et on fait de la pseudo-science. C'est le sens de la citation de Bloch en exergue de cet article.

Au-delà de la méthode, le fond du problème est la notion même de « L'effondrement ». Ce super-concept absolu, absorbant tout, cache mal sa prétention hégémonique. Mais il comporte un piège que deux personnes attentives ont bien mis en évidence.

« La catastrophe n'a de sens qu'à être conjurable, saisie dans un récit où l'on puisse lui trouver des prises, qui ne soit pas clos sur lui-même et dépourvu d'aspérités. Faute de quoi, on perd les pédales, on glisse, on dérape, on patine en essayant désespérément de remonter le long de la courbe de toutes ces asymptotes, qui sont le motif de l'anthropocène. La conséquence pratique, c'est un sentiment d'accablement tenace qui conduit tout droit, à l'avenant, au cynisme, au nihilisme ou à l'acquiescement. »²²

Dans sa critique de la « collapsologie », Elisabeth Lagasse a pointé pour sa part le rôle de la naturalisation des rapports sociaux dans la formation de ce super-concept :

« Derrière cette idée de l'effondrement réside une vision du monde qui met en avant le système plutôt que les acteurs.rices et les rapports sociaux de pouvoirs. L'effondrement viendrait d'abord des 'limites' d'un système qui ne fonctionne plus, plutôt que d'injustices sociales. Pour prouver cet effondrement, les collapsologues s'en réfèrent généralement à des données quantitatives, issues des sciences naturelles. Ce faisant, ils effectuent un glissement entre les sciences

²² François Thorau et Benedikte Zikouni, "Contre l'effondrement, agir pour des milieux vivaces", site *Lundi Matin* #170, 19 décembre 2018. <<http://lundi.am/Un-recit-hegemonique>>

naturelles et les sciences sociales, en étudiant la société comme un 'écosystème', et en déduisant de données 'physiques', un effondrement social. Cette idée qu'il existerait des déterminismes sociaux découlant de lois de la nature porte un nom : le positivisme. Cette épistémologie a été largement critiquée par des courants théoriques qui affirment que la société n'est pas un objet observable depuis l'extérieur, et qu'il n'est donc pas possible d'étudier la société de façon neutre, sans jugements de valeurs. »²³

Incapables de « trouver des prises » à l'aide de leur propre récit positiviste, les « collapsologues » ont en effet perdu les pédales, glissé, dérapé, patiné. Pour s'en sortir, ils auraient pu s'ouvrir à la critique de la société capitaliste et choisir leur camp social. Mais, sur cette voie-là, Marx est incontournable. Or, les collapsologues n'en veulent pas, c'est une autre de leurs caractéristiques. Ils se sont donc agrippés à Jung et à ses archétypes. Paradoxalement, cette porte de sortie irrationnelle était compatible avec leur prétention scientiste à l'hyper-rationalité. Seulement, voilà: elle mène tout droit aux ténèbres. On n'insinuera pas que celles et ceux qui se réclament du psychiatre suisse tombent inévitablement à l'extrême-droite, ce serait stupide. Mais il s'agit de constater et de mettre en garde: pour Jung, le futur de l'humanité réside dans sa préhistoire. Comme elle est basée sur le mythe de l'inconscient collectif, cette pensée acquiert quasi immédiatement une dimension politique (beaucoup plus que celle de Freud)²⁴. Or, cette politique est régressive, réactionnaire au sens littéral du terme. Quand on y met le doigt, le corps tout entier risque d'y passer.

En guise de conclusion

Parler aux arbres et danser autour d'un feu dans la forêt est enrichissant mais la remarquable vision du monde qui est celle des peuples indigènes²⁵ est une source d'inspiration, pas un produit d'exportation. Il est impossible de la copier pour la coller comme un sparadrap sur « l'extrême déchirement » que constituait (dans les termes de Marx !) l'arrachement capitaliste de la population des

²³ Elisabeth Lagasse, "Contre l'effondrement, pour une pensée radicale des mondes possible", site *Contretemps*, 18 juillet 2018.

²⁴ Pour Freud, l'inconscient est le passé refoulé de l'individu, pas celui de la nation, de la race, ou du genre.

²⁵ On conseillera en particulier l'ouvrage d'Edouard Kohn, *Comment pensent les forêts. Pour une anthropologie au-delà de l'humain*, éd. Zones sensibles.

campagnes à la terre nourricière, ce moment historique majeur de la séparation entre l'humanité et le reste de la nature. A l'échelle de la société, la conscience d'une connexion avec l'ensemble du vivant doit être réinventée, reconstruite à partir des mouvements sociaux. Aucun raccourci ne permet de faire l'économie du travail ardu de convergence des luttes des exploité.e.s et des opprimé.e.s autour d'un projet de société assurant à tous et toutes une vie bonne par la satisfaction des besoins humains réels, démocratiquement déterminés dans le respect des écosystèmes.

« Assurant à toutes et tous » : ces petits mots sont ici décisifs. En effet, *Une autre fin du monde* se termine sur cette phrase: « Il n'y a rien d'incompatible à vivre une apocalypse et un *happy collapse* ». Mais, nulle part dans leur trilogie, les auteurs n'ont répondu à la question clé de l'impact de cette « apocalypse » sur la population mondiale, sur les pauvres, en particulier les pauvres dans les pays pauvres... Ils connaissent pourtant le problème. Leur bon ami Yves Cochet prophétise que « l'effondrement » de la « société thermo-industrielle » entraînera inévitablement la disparition de la moitié du genre humain durant les années trente de ce siècle ²⁶. « Happy collapse »?!

Daniel Tanuro

Article paru sur le site *Contretemps, revue de critique communiste*,
le 6 mars 2019.
<<http://www.contretemps.eu/critique-collapsologie-regression-archaique/>>

²⁶ Yves Cochet, *Les trente-trois prochaines années sur Terre*, Tribune dans *Libération*, 23 août 2017.

Cyprien Tasset

Les « effondrés anonymes » ?

S'associer autour d'un constat de dépassement des limites planétaires

Janvier 2019

Résumé

Depuis quelques années, un catastrophisme renouvelé, centré sur la notion d'« effondrement », gagne du terrain parmi les discours consacrés à la question écologique. En nous appuyant essentiellement sur le volet numérique d'une enquête en cours sur les formes collectives hésitantes qui se constituent autour de la conviction catastrophiste, nous nuancerons les inquiétudes sur son caractère dépolitisant, en montrant qu'elle pousse à chercher des appuis collectifs pour surmonter l'impuissance et l'isolement, et pour soutenir des parcours d'autodidaxie astreignants.

Introduction

Depuis quelques années, à l'échelle internationale, un catastrophisme renouvelé, centré sur la notion d'« effondrement », gagne du terrain parmi les discours consacrés à la question écologique [Cassegard & Thörn, 2018]. Il se diffuse dans l'espace laissé vacant par le « déphasage flagrant entre réalité institutionnelle et réalité matérielle » en matière de politiques environnementales [Semal, 2017 : § 16]. En suivant Luc Semal, on peut le situer dans l'histoire des alarmes relatives aux limites planétaires et à la catastrophe qui sanctionnerait leur dépassement.

Dès *Limits to Growth* [Meadows & al., 1972], l'idée d'« effondrement » (*collapse*) était présente pour nommer les conséquences de

l'overshooting, c'est-à-dire du dépassement et de la restriction de la capacité de charge de la Terre. C'était alors un point de fuite éloigné de plusieurs décennies (le modèle standard indiquait une échéance vers 2030), dont le très préférable évitement devait inspirer aux gouvernants une redéfinition de leurs perspectives de long-terme.

En France, après avoir inspiré une première vague d'apocalyptisme écologique [Hervieu-Léger, 1982], les critiques de la croissance élaborées par l'écologie scientifique des années 1970 ont été partiellement institutionnalisées au cours des décennies suivantes, sous le nom de développement durable [Zaccai, 2015]. Malgré cela, dans les premières années du XXI^e siècle, une pensée de la catastrophe a resurgi sous la forme d'une « ombre » pesante au sein des mouvements de la « transition » ou de la « décroissance », qui tiraient un bilan sévère du développement durable [Semal, 2012, p. 343]. Mais, comme le montre L. Semal, tout en étant au cœur des convictions et des ressorts émotionnels de beaucoup des militants de ces mouvements, l'idée d'un désastre global imminent pouvait y rester, justement, « à l'ombre ». En effet, dans la façon dont ils se sont nommés, ils insistaient avant tout sur des programmes d'action collective : le nom « décroissance » appartient à un débat sur la pertinence de la croissance économique, tandis que pour les Villes en Transition, les espoirs d'une maîtrise institutionnelle de la crise écologique, très amenuisés en ce qui concerne les échelles globale ou nationale, investissent le niveau local. Ainsi, même si la portée de l'action collective est problématique, elle est bien posée à l'horizon de ces mouvements catastrophistes des années 2005-2012.

Or, par rapport au moment militant étudié par L. Semal, la divulgation de l'idée d'effondrement en langue française à partir du milieu de la décennie 2010 est en décalage. En effet, ici, l'hypothèse de basculements environnementaux majeurs n'est plus placée d'emblée sous le signe d'une référence à l'action collective, mais au contraire autonomisée comme un pronostic n'engageant pas nécessairement de valeurs. Elle présente dès lors une signification politique – et une audience potentielle – plus ouverte – ou plus incertaine – que des concepts associés à des options politiques explicites.

On peut être tenté d'imaginer que le pronostic d'effondrement implique une telle débâcle des institutions démocratiques qu'il

devrait conduire, à l'opposé, à des formes de repli sur soi. Par exemple : des attitudes de type quiétiste, qui détourneraient leurs adhérents de toute tentative d'action organisée – ce qui correspond aux accusations de « résignation endeillée » formulées depuis des positions anticapitalistes [Tanuro, 2018]. On peut aussi penser que cette conviction ne peut conduire qu'à des pratiques de préparation individuelle à une rupture brutale de la normalité, qui ont été plus ou moins pertinemment décrites sous le nom de survivalisme [Vidal, 2018].

Ici, au lieu de spéculer *a priori* sur le caractère plus ou moins dépolitisant du catastrophisme contemporain, nous proposons d'utiliser à ce sujet une enquête en cours sur les formes collectives hésitantes qui se constituent autour de la conviction catastrophiste. Nous allons déployer différents aspects de ce terrain, en panachant les logiques thématique et chronologique, de façon à instruire progressivement la question des rapports à l'action collective.

La résurgence catastrophiste des années 2010

En 2014, un ami philosophe tenté par le consulting et la prospective m'a invité à un groupe Facebook appelé « Transition 2030 », dont il avait rencontré des membres lors d'un colloque sur l'Anthropocène. Créé un an plus tôt, ce groupe avait pour image de fond les courbes actualisées du rapport Meadows, et une centaine d'internautes y postaient et y commentaient des documents sur les facteurs de rupture matérielle des sociétés industrielles. Son message d'accueil explique :

« Ce groupe a été créé afin de discuter dans de bonnes conditions du déclin de la civilisation thermo-industrielle, qui est considéré comme inéluctable pour deux raisons principales : fin des ressources énergétiques (hydrocarbures) et détérioration globale de l'environnement (climat en particulier). Le risque d'effondrement démographique global de l'humanité à terme est aussi pris en considération. »¹

Les fondateurs du groupe avaient ouvert en 2014 une association, appelée Adrastia (l'inévitable), qui se revendiquait « apolitique », et dont l'objet était, selon ses statuts, le suivant :

¹ Facebook, Groupe Transition 2030, consulté le 26 septembre 2018.

« Admettant l'inéluctabilité d'un déclin, voire d'un effondrement des possibilités d'existence pour l'humain à moyen ou court terme, le Comité Adrastia a pour but de favoriser les échanges d'informations et de compétences afin d'anticiper au mieux ce déclin, de tenter d'éviter une dégradation trop importante ou brutale des structures vitales de nos sociétés et de préserver malgré la déplétion les meilleures conditions de vie possible pour le plus grand nombre. »²

Les identités professionnelles des membres fondateurs illustrent la capacité de ce thème à impliquer des gens variés : on y trouve bien le « directeur environnement » d'un groupe industriel, qui y radicalise un questionnement sur sa carrière, mais aussi un conducteur SNCF, un photographe indépendant en ralentissement d'activité, une professeure d'informatique en IUT proche de la retraite, et enfin un technicien puis entrepreneur cordiste titulaire d'un master de psychologie, en milieu de trentaine, V. Mignerot. C'est ce dernier qui préside l'association, administre le forum pendant les premières années, et s'investit le plus intensément, publiant aussi ses réflexions à compte d'auteur et plus récemment sous forme de vidéos. Ces personnes s'étaient rencontrées d'abord en ligne, sur la base de leur intérêt commun pour la prospective énergétique et climatique du consultant J.-M. Jancovici, et avaient souhaité institutionnaliser leur désir d'aller plus loin dans l'exploration des ruptures matérielles à venir.

Adrastia est en 2018 une petite association (275 membres), même si son recrutement s'est accéléré. Sans être absentes, les femmes y restent minoritaires, en particulier parmi les professions les plus surreprésentées : ingénieurs ou élèves ingénieurs, informaticiens, entrepreneurs du web et techniciens, majoritairement des hommes. Cette observation est à rapprocher de celles sur les défections professionnelles de cadres [De Rugy, 2018]. Prises ensemble, elles pourraient indiquer une aggravation des difficultés du capitalisme à maintenir l'engagement de travailleurs qui lui restent essentiels [Boltanski & Chiapello, 1999, p. 51] – mais que leurs compétences techniques peuvent conduire à douter de sa capacité à assurer durablement leur sécurité et leur subsistance. Parmi les autres professions répandues, moins rarement féminines, on peut noter des cadres non-techniques, la forte présence du design et de la musique, le secteur médical (médecins, infirmiers,

² Site Adrastia, Statuts de l'association, <<http://adrastia.org>>, consulté le 26 septembre 2018.

psychologues), des journalistes spécialisés, et quelques élus locaux. Quelques trajectoires sont marquées par un engagement écologique ancien, en particulier chez les plus âgés.

Par ailleurs, de même que les Ateliers du Shift (le think-tank de « transition énergétique » animé par J.-M. Jancovici) attirent beaucoup de jeunes diplômés et de cadres en « transition » professionnelle, de même, Adrastia comporte une minorité non négligeable de membres en cours de reconversion. Par rapport aux *shifTERS*, ils sont peut être moins proches de (re-)devenir cadres, comme cet « Ex-officier marine marchande » âgé de quarante ans, en « Recherche d'emploi dans énergie (conseil) », ce développeur web de 44 ans « en dérive professionnelle », ou cette « ex-marketeuse » dans la trentaine, diplômée de Sciences-Po, « aujourd'hui en vadrouille » (et en initiation à la permaculture) après un *burn-out* et un passage par l'animation. Leurs interrogations font écho à celles de plusieurs jeunes, en demande de conseils d'orientation pertinents pour la période de perturbations croissantes qu'ils anticipent.

Transition 2030, quant à lui, a dépassé les 14 000 abonnés en 2018. Sa croissance a été stimulée par la parution, au printemps 2015, de l'essai *Comment tout peut s'effondrer* de P. Servigne et R. Stevens, synthèse d'un corpus proche de celui qui circulait sur le forum, et correspondant à peu près à la « nébuleuse » récemment cartographiée dans *Futuribles* [Salerno, 2018]. Largement et positivement recensé dans la presse, ce livre est le point de départ d'une dynamique de médiatisation du pronostic d'effondrement, ponctuée notamment par le documentaire « Collapse » sur France 4 en 2016 (avec une intervention du président d'Adrastia), une tribune d'Yves Cochet dans *Libération* en août 2017³, et un article du *Monde* en janvier 2018 sur la « collapsologie », le champ d'étude de l'effondrement proposé par P. Servigne et R. Stevens. À l'été 2018, une canicule exceptionnelle, puis la démission du « Ministre de la Transition écologique » déclarant que ses marges de manœuvre au sein du gouvernement n'étaient pas à la mesure de la situation, ont relancé les discours publics sur l'écologie sous l'angle de l'effondrement. Depuis, ce thème persiste dans la presse⁴.

³ Yves Cochet, « De la fin d'un monde à la renaissance en 2050 », journal *Libération*, 23 août 2017.

⁴ Voir par exemple Thibaud Sardier, « Effondrement, le début de la fin », journal *Libération*, 7 novembre 2018 [fin de l'article : « Pablo Servigne met en garde :

Comment tout peut s'effondrer a dépassé 50 000 exemplaires vendus ⁵ ; mais sur internet, une longue vidéo de P. Servigne pour le site *Thinkerview* compte 550 000 vues en janvier 2019, tandis qu'une interview de V. Mignerot pour le même site, intitulée « Anticiper l'effondrement », a été cliquée 240 000 fois. Mon enquête ne porte pas sur la totalité de ce public, mais sur sa frange d'internautes et de militants associatifs, parmi lesquels j'ai mené des entretiens. J'utiliserai ici surtout les échanges numériques entre « effondrés », observés depuis 2014 et collectés de façon intermittente depuis 2017.

Le saisissement collapsologique

Le message d'accueil de Transition 2030 avertit que le sujet discuté est « rude et émotionnellement exigeant ». En effet, le type de message qui y est central relève de la veille documentaire sur la crise environnementale. Après quatre ans de « consultation quotidienne de la littérature scientifique » (ou de ses échos journalistiques), le bilan tiré par les modérateurs en fin 2017 est « qu'il n'y a pas de "solution" contre la fin des ressources et le dérèglement climatique », et, ajoutait V. Mignerot, qu'il fallait envisager « une mort collective, à grande échelle ». D'où, au milieu des commentaires sur l'actualité qui tendent parfois à submerger les documents de vulgarisation scientifique, un autre mode de prise de parole, d'ordre plus expressif : des personnes prises entre le choc de leur conversion catastrophiste et l'incompréhension de leurs proches cherchent sur le forum un soutien moral.

Ainsi, Marion, une diplômée en marketing du luxe dit vivre au RSA, ayant investi toutes ses économies dans un projet de chaîne de restauration vegan :

« je vis à Paris, j'ai 28 ans, issue d'une école de commerce lambda, famille et amis de CSP+ [père avocat]. »

Elle a un rapport autodidacte à l'écologie :

«Le seul point commun aux effondrements étudiés par Jared Diamond, ce sont les mauvaises décisions des élites au dernier moment.» Heureusement, Edouard Philippe connaît les travaux du chercheur américain. »], et surtout Cécile Bouanchaud, "Du 'coup de massue' à la 'renaissance', comment les collapsologues se préparent à 'la fin de notre monde'", journal *Le Monde*, 5 février 2019.

⁵ Régis Meyran, "Les théories de l'effondrement sont-elles solides ?", *Alternatives économiques*, janvier 2019.

« toutes mes connaissances sur les problématiques écologiques actuelles je les ai acquises seule à force de lectures. »

Elle a essayé de partager ces lectures (en particulier *Comment tout peut s'effondrer*) avec son père et avec un frère diplômé d'HEC. En réponse :

« je me suis [...] vu offrir à Noël le livre de Michel Serres *Non ce n'était pas mieux avant ??* En fait ils me prennent sûrement pour une illuminée qui ne s'informe que sur des sites pseudos-complotistes d'ultra gauche anti-capitalistes... »

Elle est partagée entre son attachement à ses proches et sa hâte de se préparer aux chocs à venir :

« si je suis la seule de mes proches à vouloir agir on va peut-être se retrouver dans 10 ans à crever (littéralement) la dalle en plein Paris. J'en arrive donc à mes questions : comment gérez-vous vos conjoints, vos proches, qui ne veulent pas vivre comme vous ? Qui ne sont pas conscients de la menace ? Ou qui ne veulent pas en entendre parler ? » (Transition 2030, février 2018)

Ce type de désarroi peut aussi toucher des militants écologistes que la conviction catastrophiste fait douter de la portée de leur action :

« Je vois tout en négatif avec l'effondrement. Comment positiver pour ma femme et mes enfants ? [...] Je suis initiateur de [...] en transition, mais ça me semble parfois tellement dérisoire de faire pousser quelques légumes. Ma femme en a marre que je parle d'effondrement, et elle a l'impression que c'est toujours moi qui fais tout pour le groupe de transition, aux dépens du temps à m'occuper des tâches familiales. Elle aime le film *Demain*, et trouve que parler d'effondrement ne fait que déprimer » (Transition 2030, novembre 2017)

Les récits de conversion catastrophiste partagés sur Transition 2030 comportent souvent aussi des ruptures professionnelles et familiales. Par exemple, Aurélie, une « Ancienne professionnelle du développement durable très motivée »⁶, en milieu de trentaine, a arrêté ce travail du fait d'un malaise vis-à-vis des stratégies de ses employeurs. Elle cherche depuis, en vain, « un projet qui fait sens par rapport à la situation », mais travaille en attendant mieux comme «

⁶ L'orthographe et la ponctuation initiale des extraits du forum ont été révisés par la rédaction, dans un souci d'harmonisation. Par ailleurs, les prénoms des internautes ont été changés.

courtier en prêt immobilier ». Elle avait « commencé à fréquenter transition 2030 » deux ans plus tôt.

« Cela a été révélateur de deux choses : mon sentiment était fondé et partagé – ce qui était déjà énorme – mais en plus, le fait de ne pas réussir à trouver de solution était tout à fait normal : il n’y en a pas. »

Elle a alors été confrontée à la difficulté à partager ce sujet avec son entourage, d’où une division entre :

« la vraie vie le jour et puis Transition 2030 et autres lectures rigolotes (!) une fois la petite couchée, la vaisselle faite, le boulot fini. »

Cette tension a été assez grave pour rompre le mariage d’Aurélie avec un élu (non-écologiste) :

« le deuil écologique a tellement rejailli sur mon existence que je suis aussi en train de divorcer ». Elle se « fait accompagner psychologiquement pour accepter la situation d’effondrement en cours », et espère « retrouver une énergie positive » en « apprivoisant » l’idée d’un « déluge » inéluctable (Transition 2030, septembre 2017).

D’autres témoignages de conversion viennent de milieux plus populaires, comme un artisan dans le bâtiment ayant fait de la prison, ou une jeune agent de soin thermal, vivant « dans une famille sans argent et sans grande résilience », qui confie s’être « écroulée psychologiquement » à la lecture de *Comment tout peut s’effondrer* : « J’ai passé des nuits blanches rien qu’à imaginer l’avenir qui nous attendait » ; elle craint d’avoir encore plus perturbé son frère en lui conseillant de ne pas avoir d’enfant. La parentalité est en effet un objet récurrent d’interrogations : faut-il mettre des enfants au monde ? Si l’on en a déjà, comment les élever ? Quand et comment leur en parler ? En écho à ces interrogations parentales, une lycéenne écrit simplement : « J’ai peur. Quelqu’un peut-il me rassurer ? » (février 2018). Le choc existentiel du catastrophisme peut aussi survenir à la faveur d’une crise professionnelle, comme chez ce petit entrepreneur, qui y est venu après « une faillite de [s]on entreprise, un divorce, la perte de [s]a maison, des visites répétées d’huissier », et qui partage sur le forum son désarroi à l’idée de se « réinsérer » dans un « système » auquel il ne « croit plus » (avril 2018).

Du fait de sa proximité avec Transition 2030, où de tels récits circulent régulièrement, Adrastia insiste, davantage que des organisations voisines comme l’Institut Momentum ou Mycellium

en Belgique, sur le caractère d'épreuve personnelle de la confrontation à un avenir catastrophique. Son site comporte ainsi des témoignages d'experts ou au contraire d'adhérents sans qualifications savantes⁷, sur leur expérience de basculer vers cette conviction, et de vivre avec.

Des collectifs de passionnés tiraillés par des projets d'autosuffisance

L'activité qui se déploie sur les forums catastrophistes ressemble à celle d'autres espaces d'échanges électroniques, comme ceux entre patients concernés par les mêmes enjeux médicaux. On y observe par exemple une distinction entre « novices » et « habitués », la mutualisation d'une veille documentaire permettant aux « profanes » de s'autonomiser partiellement des « experts » professionnels, ou encore des tensions concernant l'éventuelle transformation d'un agrégat de participations individuelles en un véritable acteur collectif [Akriach et Méadel, 2009].

Transition 2030 et Adrastia centralisent des ressources savantes : articles de vulgarisation, rapports, sites spécialisés, ouvrages, mais aussi ressources personnelles telles que les titres et diplômes de ses membres. Leur partage dans le flux de discussions du groupe permet aux participants de ne plus affronter seuls la masse d'informations contradictoires produites chaque jour sur le basculement global, et d'en rejoindre une compréhension commune, autour d'un corpus établi (de *Limits to Growth* aux articles de *Nature* sur le dépassement des limites planétaires) et de zones d'incertitudes mieux circonscrites (concernant par exemple la disponibilité d'énergie dans quelques années, ou les effets non-linéaires de boucles de rétroaction positive sur le climat).

Certains membres font circuler des *power-points* truffés de courbes et de graphiques, destinés à démontrer la thèse de l'effondrement lors d'un exposé en contexte familial ou professionnel. Ils s'échangent aussi, à partir de 2017, les séries vidéos ou audio telles que *Next*, *Présages*, ou *Sismique*⁸, qui

⁷ Voir par exemple : <<http://adrastia.org/recit-dune-prise-de-conscience/>> (consulté le 12 novembre 2018).

⁸ Next : chaîne de Célement Montfort sur Youtube ; Présages : <www.presages.fr> ; Sismique : <sismique.fr> (consultés le 12 novembre 2018).

s'adressent à un public déjà familier du sujet, ainsi que les tribunes et billets de blog, qui racontent « l'éveil à l'effondrement », souvent à partir d'une trajectoire professionnelle ⁹.

Une dimension importante de l'attachement à Transition 2030 réside ainsi dans les rapports d'émulation savante, de confiance et de réconfort qui s'y établissent. Les échanges de plaisanteries jouent aussi un rôle pour dédramatiser le jugement d'anormalité qui peut être porté sur l'obsession de l'effondrement. Voir par exemple ce post, parmi les plus *likés* de l'histoire du forum, d'un graphiste de 40 ans vivant en Île-de-France :

« TU COMPRENDS QUE TU AS PLONGÉ DANS LA "COLLAPSOLOGIE"...

— quand tu parles de l'effondrement imminent du monde à des gens qui ne t'ont vraiment, mais vraiment rien demandé [...] ;

— quand tu penses plus souvent aux courbes du rapport Meadows qu'à celles de ta femme [...] ;

— quand tu te balades en ville et que tu visualises dans ta tête à quoi ça pourrait bien ressembler tout ça une fois en ruine. Brrrr... »
(septembre 2017)

À quoi un conducteur de trains retraité ajoutait en commentaire :

« ... quand, à 56 ans, tu vas à des conférences sur un livre qui parle de l'effondrement dans l'histoire globale alors que tu n'as jamais foutu les pieds de ta vie dans une foutue conférence ! »

Cette coïncidence entre plongée en « collapsologie » et parcours de promotion intellectuelle reflète un rapport plus essentiel entre ce faisceau de savoirs au statut épistémologique incertain, et l'autodidaxie. Celle-ci, que les promoteurs de la « collapsologie » essaient de requalifier en « transdisciplinarité », est en effet inévitable pour un questionnement qui fait appel à une multitude de savoirs sans correspondre à aucune discipline à proprement parler. Par ailleurs, davantage peut-être que d'autres formulations de la question écologique, le thème de l'effondrement attire des néophytes, défendant avec rugosité des références qui constituent parfois l'essentiel de leur bagage savant, et sur la base desquelles ils

⁹ Une des plus partagées vient du design. Voir : <<http://medium.com/@mcpaccard/s%C3%A9veiller-%C3%A0-l-effondrement-9832bfee8451>>, consulté le 26 septembre 2018.

peuvent défier des gens scolairement et professionnellement plus qualifiés.

Mais les rapports aux savoirs auxquels le saisissement collapsologique donne lieu peuvent aussi être caractérisés, au plus près de l'engagement des acteurs, comme une « passion cognitive » [Roux, Charvolin et Dumain, 2009], entremêlant un rapport passionné à des savoirs avec un rapport savant à une passion née d'une pratique amateur ou de circonstances personnelles. Dans cette perspective, les forums de discussion entre « effondrés » ainsi que l'association Adrastia jouent un rôle de « communauté[s] de reconnaissance » qui, même sur un thème aussi sombre que celui de l'effondrement, peuvent conduire « l'expérience passionnée » à une « félicité » paradoxale [*ibidem*, p.374].

La question des débouchés pratiques qui dépasseraient ces espaces d'entretien d'une passion commune est épineuse. Le besoin d'action immédiate exprimé par beaucoup d'internautes cherche souvent des issues vers des pratiques d'adaptation individuelle, dont le modèle central est l'autosuffisance alimentaire à la campagne.

Adrastia, dont certains membres assument cette tentation, cherche cependant davantage à développer une action collective. Tout en valorisant les « projets concrets », l'association multiplie surtout les interventions dans le domaine de la production et de la diffusion des savoirs, espérant favoriser ainsi une résilience à grande échelle. Quelques-uns essaient d'interférer avec la sphère politique institutionnelle (« Comment s'adresser à des élus communaux néophytes ? » ; « Lettre au Premier ministre »). Un chantier en préparation consisterait à détourner la forme « consulting » de sa fonction d'optimisation économique, pour l'appliquer à un démantèlement responsable des structures rendues caduques par l'Anthropocène¹⁰. En attendant, face à l'afflux de personnes en détresse, l'association a réfléchi en début 2018 à créer un « numéro spécial SOS Effondrement » ou « Les effondrés anonymes »¹¹. Suspendue faute de moyens, cette idée caractérise une des fonctions de l'association : celle d'un soutien moral mutuel entre « effondré.e.s ».

¹⁰ Voir : <www.youtube.com/watch?time_continue=4&v=4z8du0Aqvnc> (consulté le 12/10/2018)

¹¹ L'expression, due à Yves Cochet, est reprise en usage interne à Adrastia.

Les styles philosophiques de la conviction catastrophiste

Fin 2017, Adrastia a tenu son Assemblée générale à la Tour Montparnasse (hébergée par l'école expérimentale où un membre est étudiant). Après trois ans d'exercice, l'ancien président a passé la main. Cela faisait suite à plusieurs conflits, répercutés sur le forum.

En effet, tout en défendant un rapport « scientifique » à l'effondrement, V. Mignerot a développé un système philosophique personnel, partant d'une « théorie écologique de l'esprit » qui insiste sur sa capacité, déterminée par l'évolution, à occulter les conséquences destructrices de l'action, ainsi que sur la nature essentiellement compétitive de la vie [Mignerot, 2014]. Le fondateur d'Adrastia naturalise ainsi l'impuissance de l'écologie politique à enrayer la trajectoire catastrophique de l'humanité. Toute action étant destructrice par nature, et chaque être humain étant partie prenante du processus d'extinction, toute la dimension conflictuelle et éventuellement accusatrice de l'écologie est alors rabattue sur un déni de responsabilité personnelle [Mignerot, 2017, p. 111]. En particulier, V. Mignerot dénonce les positions qui reportent la responsabilité des individus consommateurs vers les dirigeants des entreprises et des États. Il assume également sa proximité avec la pensée de l'astrophysicien François Roddier, qui aborde la crise écologique en appliquant les mêmes principes « thermodynamiques » à l'astrophysique et à la sociologie, en passant par la biologie. Pour F. Roddier, l'évolution de la vie sur terre, histoire humaine comprise, tend vers la « dissipation maximale d'énergie », jusqu'à épuisement de celle-ci [Roddier, 2013].

Cette ligne philosophique radicale s'est progressivement trouvée prise dans des discussions furieuses, au cours desquelles V. Mignerot a été accusé de « fatalisme », d'ethnocentrisme et d'apolitisme [Collectif Le Partage, 2016]. D'autres débats se sont élevés, notamment sur l'opposition compétition/entraide dans les théories anthropologiques qui sous-tendent différentes interprétations de l'effondrement. Ils ont conduit le fondateur d'Adrastia à dissocier de plus en plus abruptement son propre catastrophisme « thermodynamique » et évolutionniste de la « collapsologie » de Pablo Servigne et de ses coauteurs [Servigne, Stevens & Chapelle, 2018], et à dénoncer celle-ci comme une dérive spiritualiste.

Le nouveau président d'Adrastia élu en 2017 représente un autre pôle parmi les tentatives de mise en forme philosophique de la conviction catastrophiste. Cet universitaire spécialiste de l'architecture du web a dérivé vers le thème de l'Anthropocène après avoir occupé un poste de chercheur à l'Institut national de recherche en Sciences du numérique, d'où il est sorti désenchanté quant aux perspectives d'innovation de ce secteur, et préoccupé quant à ses limites matérielles. Désormais enseignant dans une école de commerce en province, il est proche de réflexions en sciences sociales sur l'Anthropocène, souvent imprégnées de pragmatisme [Viveiros de Castro & Danowski, 2014 ; Latour, 2017 ; Tsing, 2017 ; Chateauraynaud et Debaz, 2017] qui constituent un écart par rapport aux appuis cognitifs plus positivistes de la plupart des conversions catastrophistes. En particulier, il introduit dans le débat sur l'imaginaire de l'effondrement l'expérience de collectifs de concerné.e.s qui développent des arts de composer, activement et collectivement, notamment avec des maladies incurables qui finiront néanmoins par imposer leurs dégradations [Hermant et Pihet, 2017]. De même, le partage de la conviction catastrophiste ne pourrait aspirer, aux mieux, qu'à une maîtrise collective partielle et temporaire de processus qui finiront par échapper à tout contrôle. Mais même un temps structuré par des dégradations évolutives peut comporter une marge d'invention créatrice, et être investi d'une façon qui le rende digne d'être vécu. Le nouveau président en propose la mise en pratique avec Adrastia à travers une convergence avec les tiers-lieux et les mouvements des « communs ».

La succession de ces deux philosophes à la tête d'Adrastia montre que le thème catastrophiste peut constituer un point de rencontre entre des styles de pensée profondément contrastés, mais illustre aussi les indécisions et les tensions de ce collectif.

Le foisonnement des forums

En toile de fond, l'explosion quantitative de Transition 2030 à partir de 2017 en a bouleversé le fonctionnement ainsi que le rapport avec Adrastia, dans une illustration ironique des effets d'échelle qui sont au cœur de la pensée écologique. Les conversations suivies des premières années, centrées sur les fondateurs de l'association et aspirant à une réflexion cumulative, ont laissé place à des interactions plus éclatées, moins régulées par une interconnaissance. Face à l'afflux de nouveaux venus, le rôle

des modérateurs a été renforcé. En particulier, un journaliste indépendant québécois joue désormais un rôle central dans le groupe, qu'il domine par sa familiarité avec le sujet et par son investissement temporel. Tout en maintenant l'idée d'un déclin global (il s'est par exemple spécialisé dans la dénonciation, pour cause d'épuisement des ressources, des promesses de l'entrepreneur Elon Musk), il défend, contre une partie des membres du groupe, un rapport circonspect à l'idée d'effondrement, et surtout aux espoirs millénaristes qu'il soupçonne de s'y cacher :

« La collapsologie à la française [...] postul[e] un effondrement brutal et imminent, mais ses arguments sont fragiles et empruntent plus à l'imagerie du film de zombie qu'à un risque scientifiquement démontrable » (Transition 2030, Juin 2018)

Les insatisfactions à l'égard du forum originel ont favorisé des départs d'anciens participants, mais ont aussi suscité un foisonnement de groupes satellites, visant à reconstituer des espaces de discussion plus contrôlés, plus affinitaires, ou plus spécialisés : « Transition 2030 pour les nuls » (1 200 membres) « La collapsologie heureuse » (9 600 membres) ; « Collapsologie, les limites à la croissance » (8 800 membres) ; ou « Coming-out : Effondrement, résilience, collapsologie et transition écolo » (2 000 membres), qui est plus particulièrement consacré aux témoignages personnels. Les appartenances multiples sont courantes entre ces forums. Certains, comme « Nouveaux modèles économiques de l'Anthropocène » (380 membres) ou « Effondrement : l'atelier du storytelling et des imaginaires » (2 700 membres), se rapprochent de listes de diffusion spécialisées, au carrefour entre militantisme et expertise professionnelle. D'autres, comme le récent « Adopte un-e collapsologie – Rencontrons nous avant la fin du monde » (1 100 membres), répondent à la fragilisation des liens affectifs dont se plaignent de nombreux « collapsos ». Ouvert sur le mode de la boutade par une universitaire et un responsable associatif, ce groupe propose aux participants de se présenter en vue de rencontrer, pour des relations amicales voire amoureuses, des personnes qui partageraient la même vision de l'avenir, et des adaptations nécessaires.

Ces différents groupes reflètent l'hésitation évoquée plus haut – qui n'est pas forcément une incompatibilité – entre le projet de

transformer sa propre vie sous l'hypothèse catastrophiste, et les efforts pour propager une conviction dont des transformations collectives sont attendues.

Conclusion

La question de la compatibilité entre une conviction catastrophiste et des engagements collectifs a donné lieu à des observations contrastées, entre d'un côté celles de M. Schneider-Mayerson [2015] sur l'individualisme dépolitisé des *peak-oilistes* américains, et d'un autre côté celles de S. Fierens sur la présence des théories de l'effondrement parmi les zadistes [Fierens, 2018]. Nous retrouvons dans notre enquête ces deux aspects contradictoires.

La sidération collapsologique s'empare de personnes variées et dont les facteurs biographiques de disponibilité restent à déterminer. Elle pousse une partie de ceux qu'elle touche à chercher des appuis collectifs pour surmonter l'impuissance et l'isolement, et pour les soutenir dans des parcours d'autodidaxie astreignants. De tels appuis s'édifient tout d'abord sur le net, sous la forme de forums de discussion qui brassent à la fois l'actualité scientifique, les échos médiatiques de la crise écologique, et les documents autoproduits par des « effondrés » pour propager leur conviction. Ils résident ensuite dans une poignée d'associations, dont Adrastia en France, qui tâtonnent pour chercher des débouchés pratiques à l'échelle des conséquences du franchissement des limites terrestres. Leurs membres y explorent des moyens argumentatifs pour persuader leurs milieux locaux, professionnels et familiaux de se préparer de toute urgence à amortir des chocs climatiques et énergétiques.

La politique visée par les groupements inchoatifs d'« effondré.e.s » pourrait ressembler aux programmes de décroissance, tels qu'ils sont ébauchés dans les publications de l'Institut Momentum [Sinai et Szuba, 2017], ou encore, à un degré affaibli de cohérence institutionnelle, à la « mosaïque de transitions en catastrophe » envisagée par Luc Semal [Semal, 2017]. À défaut, l'inquiétude catastrophiste pourrait subir à son tour le schisme entre réalités et discours qui affecte les politiques environnementales [Aykut et Dahan, 2014], et débouchera alors surtout sur des *exits* vers des résiliences privées socialement polarisantes.

La possibilité d'une mise en politique de la conviction catastrophiste dépend entre autres des relais qu'elle trouvera ou non au sein des institutions savantes. De tels relais s'implantent dans des universités anglophones [Scranton, 2014 ; Bendell, 2018]. En France, le renouvellement de la direction d'Adrastia était, entre autres, motivé par la recherche d'un tel rapprochement avec les sciences sociales académiques. Celles-ci peuvent apporter des rappels importants au public concerné par l'angoisse de l'effondrement. Entre autres : ne pas déshistoriciser, ne pas dépolitiser, être réflexifs... Cependant, la circulation des savoirs entre les variantes plus institutionnelles de l'écologie politique et le public des « effondrés » aurait lieu de jouer à double sens. En effet, pour les professionnels du savoir, la confrontation à ces non-professionnels, portés par une urgence existentielle, armés de données chiffrées et indifférents aux bienséances académiques, peut aider à relativiser les enjeux scolastiques de leurs domaines de spécialité, qui amortissent leur perception des temporalités de la question écologique.

Cyprien Tasset

Note de l'auteur : cet article a été rédigé principalement en septembre 2018. Certains éléments ont été mis à jours ou ajoutés depuis, mais en se focalisant sur les communautés électroniques catastrophistes, et sur leur rapport tourmenté à une société apparemment indifférente à l'éventualité de sa destruction, nous laissons de côté des évolutions importantes qui se sont produites depuis l'automne 2018, à savoir la diffusion élargie et dans une certaine mesure, la légitimation du catastrophisme (voir par exemple l'usage banalisé du couple « fin de mois/fin du monde » pour discuter des rapports entre les revendications écologiques et celles des « gilets jaunes », ainsi que les occurrences multipliées de l'« effondrement » dans des arènes savantes). Il est possible, et peut-être souhaitable, que le désarroi lié à l'isolement et à l'impression d'inaudibilité publique s'atténue, et que les tensions se déplacent maintenant vers le rapport aux institutions, ou vers l'articulation avec une vague récente de mouvements écologistes marqués par un sentiment renouvelé d'urgence.

Bibliographie

- Akrich Madeleine et Méadel Cécile. 2009. « Les échanges entre patients sur l'internet ». *La Presse médicale*, 38 ^484-1493.
- Aykut Stefan C. et Dahan Amy. 2014. « La gouvernance du changement climatique. Anatomie d'un schisme de réalité ». In Pestre Dominique (dir.). *Gouverner le progrès et ses dégâts*. Paris: La Découverte. 97-132.
- Bendell Jem. 2018. « Deep adaptation: a map for navigating climate tragedy ». *IFLAS Occasional Paper*. URL : <https://iflas.blogspot.com/2018/07/new-paper-on-deep-adaptation-to-climate.html> (consulté le 27 septembre 2018).
- Boltanski Luc et Chiapello Ève. 1999. *Le Nouvel Esprit du capitalisme*. Paris : Gallimard.
- Chateauraynaud Francis et Debaz Josquin. 2017. *Aux bords de l'irréversible. Sociologie pragmatique des transformations*. Paris : Pétra.
- Cassegård Carl et Thorn Hakan. 2018. « Toward a postapocalyptic environmentalism? Responses to loss and visions of the future in climate activism », *Environment and Planning E: Nature and Space*. 1(4) : 561-578.
- Collectif Le Partage, 2016. « Vincent Mignerot, le non-sens et la nuisance fataliste », <http://partage-le.com/2016/08/la-nuisance-fataliste-lexemple-de-vincent-mignerot/> (consulté le 24 septembre 2018).
- Danowski Deborah et Viveiros de Castro Eduardo. 2014. « L'arrêt de monde ». In Hache Émilie (dir.). *De l'univers clos au monde infini*. Dehors. 221-339.
- De Rugy Anne. 2018. « Vouloir le déclasser ? De la critique des hiérarchies professionnelles à la critique de l'ordre économique ». *Politiques de Communication*, 11.
- Fierens Steve. 2018. *L'impact des théories de l'effondrement sur le mouvement des ZAD. Étude de cas chez les zadistes de Roybon et de Notre-Dame-des-Landes*. Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Master en Sciences de la population et du développement.
- Hermant Émilie et Pihet Valérie. 2017. *Le chemin des possibles. La maladie de Huntington entre les mains de ses usagers*. Dingdingdong éditions.
- Hervieu-Léger Danièle. 1982. « Apocalyptique écologique et "retour" de la religion ». *Archives de sciences sociales des religions*, 53(1) : 49-67.
- Latour Bruno. 2017. *Où atterrir ?*. Paris : La Découverte.
- Meadows Donella, Meadows Dennis, Randers Jorgen et Behrens William. 1972. *The Limits to Growth*. New York : Potomac.
- Mignerot Vincent. 2017. *Transition 2017*. Solo éditions.
- Roddière François. 2013. « Thermodynamique de l'évolution ». In Sinaï Agnès (dir.). *Politiques de l'Anthropocène I. Penser la Décroissance*. Paris : Presses de Sciences Po. 73-94.
- Roux Jacques, Charvolin Florian et Dumain Aurélie. 2009. « Les "passions cognitives" ou la dimension rebelle du connaître en régime de passion », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 3 : 369-384.
- Salerno Gabriel. 2018. « L'effondrement de la société industrielle, et après ? ». *Futuribles* 427: 61-79.
- Schneider-Mayerson Matthew. 2015. *Peak-oil. Apocalyptic Environmentalism and Libertarian Political Culture*. Chicago : University of Chicago Press.
- Scranton Roy. 2014. *Learning to Die in the Anthropocene. Reflections on the End of a Civilization*. San Francisco : City Lights Books.
- Semal Luc. 2012. *Militer à l'ombre des catastrophes. Contribution à une théorie politique environnementale au prisme des mobilisations de la décroissance et*

- de la transition*. Thèse de doctorat en Science Politique. Université Lille 2. 666 p. URL: <https://tel-archives-ouvertes-fr.inshs.bib.cnrs.fr/tel-01659916/>. Consulté le 28/12/2018.
- Semal Luc. 2017. « Une mosaïque de transitions en catastrophe. Réflexions sur les marges de manœuvre décroissantes de la transition écologique », *La Pensée écologique*. URL : <http://www.lapenseeecologique.com/une-mosaïque-de-transitions-en-catastrophe-reflexions-sur-les-marges-de-manoeuvre-decroissantes-de-la-transition-ecologique/>. Consulté le 28/12/2018.
- Servigne Pablo et Chapelle Gauthier. 2017. *L'Entraide, l'autre loi de la jungle*. Paris : Les Liens qui Libèrent.
- Servigne Pablo et Stevens Raphaël. 2015. *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*. Paris : Seuil.
- Sinaï Agnès et Szuba Mathilde. 2017. *Gouverner la décroissance. Politiques de l'Anthropocène III*. Paris : Presses de Sciences-Po.
- Tanuro Daniel. 2018. « L'effondrement des sociétés humaines est-il inévitable ? », *Contretemps*, le 19 juin 2018.
- Tsing Anna. 2017. *Le Champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*. Paris : La Découverte.
- Vidal Bertrand. 2018. *Survivalisme. Êtes-vous prêts pour la fin du monde ?*. Paris : Arkhé.
- Zaccai Edwin. 2015. *25 ans de développement durable, et après ?*. Paris : Puf.

Tasset Cyprien, "Les « effondrés anonymes » ? S'associer autour d'un constat de dépassement des limites planétaires", *La Pensée écologique* n°3, 2019/1



Que la mort emporte les marchands !

Evan Osnos

Lorsque les ultra-riches se préparent au pire

*Reportage chez les survivalistes
de la Silicon Valley*

janvier 2017

Lorsqu'on pense aux « survivalistes » – ces hommes et ces femmes qui se préparent à la fin du monde –, viennent principalement à l'esprit des images d'Américains paranoïaques ou de sécessionnistes adeptes des armes à feu et vivant déjà aux marges de la société. Mais l'apparente déraison de ces *preppers* semble saisir depuis peu une toute autre catégorie de la population, celle des ultra-riches, issus de la Silicon Valley, de *start-up* new-yorkaises ou de *hedge funds* californiens. Censés afficher leur confiance en l'avenir (technologique) de l'homme et un rapport raisonnable à notre futur, ils commencent en réalité à stocker vivres et munitions, à acheter des terrains reculés et à se faire construire des bunkers de luxe. Ce qu'ils craignent est toutefois moins la fin du monde que la fin de *leur* monde : la grande revanche des « exclus » de la modernité américaine, les pauvres, les Noirs, les Latinos...

Steve Huffman, trente-trois ans, cofondateur et président de Reddit, une société valorisée à six cents millions de dollars, est resté myope jusqu'en novembre 2015, date à laquelle il a décidé de se faire opérer. Non pour des raisons de confort ou par choix esthétique mais plutôt pour une motivation sur laquelle il reste en général assez discret : il espère que l'opération augmentera ses chances de survie en cas de catastrophe, que celle-ci soit provoquée par des causes naturelles ou humaines.

« Si le monde s'écroule – et même pas forcément s'il s'écroule, mais en cas de danger –, obtenir des verres de contact ou des lunettes risque d'être vraiment chiant. Et, sans mes verres, je suis foutu. »

Huffman habite San Francisco ; il a de grands yeux bleus, une épaisse chevelure blond vénitien et l'air curieux de tout. Il n'a pas tant l'obsession d'une menace particulière – un tremblement de terre sur la faille de San Andréas, une pandémie, une attaque à la bombe sale – que celle de *l'après*, cette période qu'il caractérise comme celle de « *l'effondrement temporaire de notre gouvernement et de nos structures* ». Il précise :

« Je possède deux motos. J'ai un tas d'armes et de munitions. De la nourriture. Et je me dis qu'avec ça, je peux rester terré chez moi un bout de temps. »

Quand on évoque le survivalisme, cette pratique qui consiste à se tenir prêt pour l'effondrement de la civilisation, on a toujours les mêmes images à l'esprit : l'homme des bois avec son chapeau en aluminium (censé protéger des ondes électriques, des télépathes ou des êtres maléfiques), le cinglé assis sur sa réserve de haricots ou le prophète de malheur. Mais au cours des dernières années, le survivalisme s'est développé dans des quartiers plus cossus en prenant racine dans la Silicon Valley et à New York parmi les cadres des nouvelles technologies les dirigeants de *hedge funds*, et d'autres qui appartiennent aux mêmes sphères socioéconomiques.

Prévoir le pire

Au printemps 2016, tandis que la campagne présidentielle laissait apparaître des divisions de plus en plus délétères aux États-Unis, Antonio Garcia Martinez, 40 ans, ancien chef de produit chez Facebook habitant San Francisco, a acheté 20 hectares de forêt sur une île au nord-ouest de la côte Pacifique, où il a installé des générateurs, des panneaux solaires et stocké des milliers de cartouches :

« Lorsqu'une société perd toute référence à un mythe fondateur sain, elle s'enfonce dans le chaos. »

L'auteur des *Singes du chaos*¹, un témoignage au vitriol sur la Silicon Valley, désire un refuge éloigné des villes mais pas complètement isolé. Selon lui :

« Tous ces types [de la Silicon Valley] s'imaginent qu'un individu seul serait plus ou moins capable de résister à une horde de vagabonds, mais ce n'est pas possible. Non, il faudra constituer une sorte de milice. En réalité, le nombre de choses nécessaires pour survivre à l'apocalypse est inimaginable. »

Dès qu'il a commencé à évoquer avec ses pairs de la Baie ses « *petits projets insulaires* », ils sont tous sortis du bois pour lui détailler leurs propres préparatifs :

« Je pense que les gens qui sont particulièrement au fait des mécanismes sur lesquels fonctionne la société d'aujourd'hui sentent bien qu'en ce moment nous sommes tous sur la corde raide. »

Dans des groupes privés sur Facebook, de riches survivalistes s'échangent des tuyaux concernant les masques, les bunkers et les lieux à l'abri des effets du changement climatique. L'un d'eux, directeur d'un fonds d'investissement, m'a raconté qu'il garde « *en permanence un hélicoptère avec le plein* » et qu'il possède « *un bunker enterré avec un système de filtration d'air* ». Il m'a avoué que ses préparatifs doivent le ranger, parmi ses pairs, dans la catégorie des « *extrémistes* ». Mais il n'en ajoute pas moins :

« Beaucoup de mes amis ont investi dans des armes, des motos et des pièces d'or. Ce n'est plus si rare. »

Tim Chang, quarante-quatre ans, est le directeur général du Mayfield Fund, une société de capital-risque.

« On est nombreux dans la Vallée. On se voit, on organise des dîners pour parler *hacking* financier et on discute des plans d'urgence échafaudés par tel ou tel. L'éventail est large, des stockeurs de bitcoins et de monnaies alternatives jusqu'à ceux qui réfléchissent à la manière d'obtenir un deuxième passeport en cas de besoin et à s'offrir une résidence secondaire à l'étranger pouvant servir de port d'attache en cas de crise. Pour être franc, en ce moment, j'accumule de la propriété foncière, afin de générer des revenus mais aussi de disposer d'endroits de repli. »

1 A. G. Martinez, *Chaos Monkeys. Obscene Fortune and Random Failure in Silicon Valley*, Harper Collins, New York, 2016.

Lui et sa femme, qui travaille dans les nouvelles technologies, gardent en permanence toute une batterie de valises prêtes pour leur départ avec leur fille de quatre ans.

« J'ai toujours en tête un scénario catastrophe, du genre : "Oh, mon Dieu, c'est la guerre civile !" ou "Un tremblement de terre géant va éventrer la Californie, il faut qu'on soit prêts à partir sur-le-champ !" »

Lorsqu'il a réfléchi à ses préparatifs, Marvin Liao, ex-cadre chez Yahoo et désormais actionnaire de 500 Startups, une société de capital-risque, en a déduit que ses réserves secrètes d'eau et de nourriture n'étaient pas suffisantes. « *Et si quelqu'un débarquait et raflait tout ça ?* » s'est-il demandé. Pour assurer la sécurité de sa femme et de sa fille, il n'a pas d'arme à feu : « *Mais j'ai beaucoup d'autres armes. J'ai pris des cours de tir à l'arc.* »

Pour certains, tout ceci ne relève que du passe-temps de *brogrammer*², une sorte de science-fiction pour de vrai, avec des tas d'équipements ; pour d'autres, comme Huffman, c'est un souci constant depuis des années : « *Ça a commencé quand j'ai vu Deep Impact pour la première fois* ». Ce film-catastrophe de 1998 raconte la chute d'une comète dans l'Atlantique et l'exode qui s'ensuit pour échapper au tsunami qu'elle a causé :

« Tout le monde cherche à fuir mais se retrouve coincé dans les bouchons. Il se trouve qu'on a tourné pas mal de scènes près de mon lycée. A chaque fois que je passais sur cette portion de la route, je me disais qu'il fallait que j'aie une moto pour ne pas me faire baiser comme les autres. »

Huffman a assisté régulièrement, tous les ans, au festival néohippie Burning Man, dans le désert du Nevada où les artistes se mêlent aux grands pontes. Il s'y est entiché de l'un des principes fondateurs de la manifestation, l' « *autonomie radicale* », qu'il entend en ces termes : « *Toujours content de rendre service, mais ne jamais avoir à compter sur les autres* ». Pour les survivalistes, ou les « préparateurs » [*preppers*], comme se baptisent certains, la FEMA, Federal Emergency Management Agency [Agence fédérale des situations d'urgence], ne signifie rien d'autre que Foolishly Expecting Meaningful Aid, « Attente imbécile de premiers secours

2 Mot valise construit sur *bro* (brother) et *programmer*, pour caractériser un certain machisme *geek* en vogue dans la Silicon Valley, une sorte de « programmeur à grosses burnes » [NdT]

significatifs ». En cas de catastrophe, Huffman a prévu qu'il rechercherait d'abord une forme de communauté :

« Se sentir entouré, c'est une bonne chose. Mais j'ai aussi un point de vue un brin mégalomanie, qui fait que je me considère comme un assez bon *leader*. J'aurai sans doute des responsabilités et, si les choses tournent mal, ça m'évitera de me retrouver en position d'esclave. »

Au fil des ans, Huffman s'est de plus en plus intéressé aux grands équilibres de base de la politique américaine et au risque de dérapage à grande échelle, « *une sorte d'effondrement institutionnel, où plus rien ne fonctionne, ce genre de truc* » (les blogs de survivalistes appellent ce type de scénario un WROL, *Without rule of law*, « *Quand la loi n'a plus cours* »). Huffman en est arrivé à penser que la vie contemporaine repose sur un fragile consensus :

« A un certain niveau, croire que le pays fonctionne ne relève plus que d'une pure croyance collective, celle qui fait que notre monnaie a de la valeur, que l'alternance du pouvoir est pacifique – toutes ces choses qui nous sont chères fonctionnent parce que nous croyons quelles fonctionnent. Quoique je trouve ces choses plutôt résistantes, beaucoup de crises se sont produites récemment – et on va certainement encore en connaître pas mal. »

En faisant de Reddit, site communautaire aux milliers de fils de discussion, l'un des sites les plus visités du monde, Huffman s'est convaincu que la technologie altère notre rapport aux autres pour le meilleur et pour le pire. Il a été le témoin de la manière dont les réseaux sociaux peuvent amplifier les angoisses de la population. « *Pour les gens, c'est plus facile de paniquer quand ils sont plusieurs* », dit-il, en notant qu'« *Internet facilite les rapprochements entre les individus* » mais qu'il permet aussi d'alerter sur des risques émergents. Bien avant que la crise financière ne fasse la une des médias, des signes avant-coureurs avaient émergé sur Reddit :

« On devinait quelques bruissements côté crédits immobiliers. Les gens s'inquiétaient de la dette étudiante. Des dettes en général. On lisait beaucoup de choses comme "C'est trop beau pour être vrai, ça commence à sentir mauvais". »

Et il ajoute :

« Il y a sûrement pas mal de fausses certitudes dans tout ça aussi, mais, dans l'ensemble, j'ai le sentiment que nous constituons un bon baromètre de l'opinion générale. Et dans le cas d'un effondrement dû à

une crise de confiance, vous verrez que les fissures apparaîtront d'abord sur les réseaux sociaux. »

La Silicon Valley, baie de l'apocalypse

Comment ces préoccupations apocalyptiques en sont-elles venues à fleurir dans la Silicon Valley, cet endroit réputé – jusqu'au cliché – pour sa confiance inébranlable en sa capacité d'améliorer le monde ? Cette frénésie n'est peut-être pas aussi contradictoire qu'il y paraît. La recherche technologique se nourrit la capacité à imaginer des futurs radicalement différents, m'a expliqué Roy Bahat, à la tête de Bloomberg Beta, une société de capital-risque installée à San Francisco :

« Quand vous travaillez dans ce secteur, développer des choses à l'infini devient une seconde nature et vous débouchez sur des utopies et des dystopies. »

Ceci peut inspirer soit un optimisme radical – comme celui du mouvement cryogénique, qui recommande la congélation des corps au moment du décès dans l'espoir qu'un jour la science sera capable de réanimer les individus – soit des scénarios sinistres. Tim Chang, l'investisseur en capital-risque qui garde en permanence ses bagages prêts, m'a confié :

« L'état présent de mon esprit oscille entre l'optimisme et la terreur pure. »

Ces dernières années, le survivalisme a pénétré plus en profondeur la culture populaire. En 2012, la chaîne TV du *National Geographic* a lancé le reality show *Doomsday Preppers* [Les Survivalistes de l'apocalypse], qui met en scène toute une série de citoyens américains se préparant à ce qu'ils appellent le SHTF [*When the shit hits the fan*, « Quand la merde va tout éclabousser »]. La première diffusion a attiré plus de quatre millions de téléspectateurs et, à la fin de la première saison, c'était le plus gros succès de l'histoire de la chaîne. Selon une étude commandée par le *National Geographic*, 40% des Américains pensent que constituer des réserves ou se construire un abri antiaérien est un investissement plus avisé qu'un plan d'épargne retraite.

Pour l'industrie des « préparatifs », la réélection de Barack Obama a été une bénédiction. Des ultraconservateurs qui avaient accusé le Président d'attiser les tensions interraciales, de

restreindre l'usage des armes à feu et de laisser filer la dette du pays se sont mis à constituer des stocks de fromage blanc et de bœuf Stroganov lyophilisés vantés par des commentateurs comme le polémiste libertarien Glenn Beck et l'animateur de radio conservateur Sean Hannity. Un réseau de salons professionnels consacrés aux « préparatifs » s'est mis en place, avec cours de points de suture (pratiqués sur pieds de porc) et possibilité de se faire photographier avec des stars du survivalisme, comme ces héros du programme de télé-réalité *Naked and Afraid* [Les Boules et les chocottes], sur Discovery Channel.

Dans la Silicon Valley, les peurs étaient d'un autre ordre. À l'époque où Huffman observait avec Reddit la montée de la crise financière, Justin Kan a repéré les premiers échos du survivalisme parmi ses pairs. Kan est le cofondateur de Twitch, un site de jeux vidéo qui a été revendu à Amazon pour environ neuf milliards de dollars.

« Pas mal de mes amis me disaient des choses du genre : "L'effondrement de la société est imminent. On devrait stocker de la nourriture". J'ai essayé. Mais on s'est retrouvés avec cinq sacs de riz et cinq boîtes de tomates en conserve. S'il y avait eu un vrai problème, on serait sûrement morts. »

Je demande à Kan ce que ses amis survivalistes ont en commun :

« Un paquet d'argent et de ressources. Vous pensez qu'il y a d'autres choses qui devraient m'inquiéter et auxquelles je pourrais me préparer ? Tout ça, c'est un peu comme se payer une assurance. »

Ancien employé de Facebook, Yishan Wong a été président de Reddit de 2012 à 2014. Lui aussi est passé par la chirurgie oculaire pour des motivations liées au survivalisme, afin d'éliminer toute dépendance à « *des soins externes pour une vision parfaite* », dont il estime qu'ils seront devenus « *inaccessibles* ». Au cours d'un échange de courriels, Wong m'a dit :

« La plupart des gens partent du principe que les événements improbables n'arrivent pas ; mais ceux qui travaillent dans le domaine des technologies considèrent toujours les risques avec une rigueur très mathématique. Dans cet univers, les survivalistes ne pensent pas tous forcément qu'un effondrement peut advenir. Ils considèrent qu'il s'agit d'un événement à longue échéance, mais aux conséquences particulièrement brutales ; donc, vu l'argent qu'ils ont gagné, dépenser

une part de leur revenu pour se protéger d'un tel risque, c'est un raisonnement parfaitement logique. »

Combien de riches Américains se préparent-ils réellement à une catastrophe ? Assez difficile à dire avec précision ; nombreux sont ceux qui ne souhaitent pas s'exprimer sur le sujet (« *L'anonymat n'a pas de prix* », m'a confié le dirigeant d'un *hedge fund* en déclinant ma demande d'interview). Parfois, le sujet fait surface dans un cadre inattendu. Cofondateur de LinkedIn et investisseur de premier rang, Reid Hoffman se rappelle avoir dit un jour à l'un de ses amis qu'il avait envie de découvrir la Nouvelle-Zélande. « *Ah bon, tu cherches une assurance pour l'apocalypse ?* » s'est-il entendu dire. « *Euh, mais qu'est-ce qu'il raconte ?* » s'est demandé Hoffman. C'est alors qu'il a découvert que la Nouvelle-Zélande est devenue l'un des points de chute les plus en vue en cas de cataclysme.

« Dire qu'on "achète une maison en Nouvelle-Zélande", c'est comme se faire de gros clins d'œil et des coups de coude complices. Maintenant, à peine le salut maçonnique effectué, on s'entend dire des choses comme : "Je connais un courtier qui met en vente d'anciens silos à missiles balistiques, garantis antinucléaires, et on dirait que ça pourrait valoir le coup d'aller s'y installer". »

J'ai demandé à Hoffman à combien il estimait le nombre de ses collègues milliardaires de la Silicon Valley à avoir souscrit, d'une façon ou d'une autre, une « *police d'assurance sur l'apocalypse* » sous forme de planque aux États-Unis ou à l'étranger :

« Je dirais la moitié d'entre eux, au minimum. Mais cela se confond aussi un peu avec l'idée de s'offrir une résidence secondaire. Les motivations humaines sont complexes, et j'imagine que certains peuvent se dire : "Voilà, maintenant, j'ai une couverture de survie pour parer à cette chose qui me terrifie". »

Les peurs varient, mais nombreux sont ceux qui s'inquiètent du fait que, sachant la part toujours plus grande dévolue à l'intelligence artificielle dans la répartition des métiers, la Silicon Valley, la seconde région la plus riche du pays (après le sud-ouest du Connecticut), ne soit victime d'un retour de bâton. Hoffman m'a dit :

« J'ai entendu tout un tas de gens débattre de cette question. Est-ce que notre pays va se retourner contre ses riches ? Contre l'innovation technologique ? Est-ce que tout cela va virer au désordre social ? »

Le P-DG d'une autre grande entreprise de technologies m'a confié :

« On n'en est pas encore au stade où tous les membres de l'industrie vont se tourner les uns vers les autres et se demander droit dans les yeux quels sont leurs plans en cas d'événement apocalyptique. Mais je pense que toute cette histoire obéit, en réalité, à une logique très rationnelle et à un conservatisme bien senti. »

Il a parfaitement remarqué les failles révélées par les Cyberattaques russes contre le Comité national démocrate et par le piratage majeur du 21 octobre 2016 qui a perturbé Internet en Amérique du Nord et en Europe occidentale.

« Notre approvisionnement alimentaire est dépendant des GPS, de la logistique et des prévisions météorologiques. Et ces systèmes sont eux-mêmes généralement dépendants de Internet, et Internet lui-même du système de noms de domaine (DNS). Il faut envisager chaque facteur de risque l'un après l'autre, en admettant qu'il en existe d'innombrables dont on n'a pas encore idée, et se demander : "Quelles sont les probabilités pour que celui-ci se déclare dans la prochaine décennie ?", ou bien l'inverse : "Quelle est la probabilité pour que rien n'arrive dans les cinquante prochaines années ?" »

Une faute morale, une erreur politique

L'une des façons d'appréhender l'essor du survivalisme, c'est se demander combien commencent à s'y opposer ouvertement. Max Levchin, l'un des fondateurs de PayPal et d'Affirm, une *start-up* de paiements étalés pour les particuliers, m'a dit la chose suivante :

« S'il y a une chose que je déteste profondément dans la Silicon Valley, c'est cette idée que nous serions des êtres supérieurs, capables de déplacer le curseur, même si nous sommes responsables d'un échec, et que c'est la raison pour laquelle il faut nous épargner. »

Pour Levchin, ces préparatifs de survie sont un mauvais calcul sur le plan moral; du coup, il « *préfère éviter les conversations sur le sujet* » :

« En général, je demande aux gens : "Alors, il paraît que vous craignez de finir la tête au bout d'une pique ? Mais combien avez-vous versé à l'association des sans-abri de votre quartier ?" Pour moi, tout cela est vraiment en lien direct avec les réalités des inégalités massives de revenus. Toutes les autres angoisses que les gens vous servent, c'est du vent. »

A ses yeux, il serait plutôt temps d'investir dans les solutions plutôt que dans la fuite.

À l'autre bout du pays, le même genre de conversations bizarres ont commencé à s'insinuer dans certains cercles financiers. Robert H. Dugger a travaillé comme lobbyiste dans la finance avant de devenir associé du fonds d'investissement international Tudor Investment Corporation, en 1993. Dix-sept ans plus tard, il a pris sa retraite et se concentre désormais sur ses activités philanthropiques et sur ses investissements.

« Au sein de cette communauté, tout le monde connaît des gens qui redoutent que l'Amérique se dirige petit à petit vers une sorte de révolution russe. »

Pour dominer cette peur, Dugger envisage deux types de réponses très différents :

« Ces gens savent bien que la seule réponse qui vaille, c'est de régler la question des richesses. C'est la raison pour laquelle la plupart d'entre eux donnent des sommes considérables à des bonnes causes. »

Mais d'un autre côté, ils investissent dans la mécanique de la fuite.

Les angoisses de l'élite transcendent les clivages politiques. Même des bailleurs de fonds qui ont soutenu la candidature de Trump en espérant qu'il baisse les impôts et dérégule ont été déconcertés par la manière dont sa campagne haineuse semble avoir hâté un effondrement du respect vis-à-vis des institutions. Comme le dit Dugger :

« Les médias sont sous le feu. On se demande si la justice n'est pas la prochaine sur la liste. Est-ce qu'on va passer des fausses nouvelles [*fake news*] aux fausses preuves [*fake evidence*] ? Pour tous ceux dont l'existence dépend de contrats exécutoires, c'est une question vitale. »

Robert A. Johnson voit dans le discours sur la fuite développé par ses pairs le symptôme d'une crise plus profonde. A cinquante-neuf ans, cheveux gris en bataille, Johnson a le calme d'un vieil oncle placide. Il a suivi des études d'ingénierie électrique et d'économie au MIT, obtenu une thèse d'économie à Princeton et travaillé au Capitole avant d'entrer dans la finance. Il est ensuite devenu directeur général d'un fonds d'investissement de George Soros, le Soros Fund Management. En 2009, au début de la crise financière, il a été nommé à la tête d'un *think tank*, l'Institute for New Economic

Thinking [l'Institut pour le renouvellement de la pensée économique].

Au mois de janvier 2015, Johnson a tiré le signal d'alarme : les tensions suscitées par les inégalités de revenus devenaient si importantes que certains des hommes les plus riches de la planète commençaient à prendre des mesures pour assurer leur protection. Il souhaiterait que les riches fassent preuve d'un plus grand esprit de responsabilité « *dans la gestion de l'appareil et des passagers* », qu'ils se montrent plus ouverts aux changements politiques et, notamment, à une imposition beaucoup plus importante des successions.

« Vingt-cinq dirigeants de *hedge funds* gagnent davantage que l'ensemble de tous les enseignants de maternelle des États-Unis. Faire partie de ces vingt-cinq-là, ça ne doit pas être facile à vivre ; je crois qu'ils ont développé une sorte d'hypersensibilité. »

Mais le fossé continue de se creuser. En décembre, le National Bureau of Economic Research a publié une nouvelle analyse signée des économistes Thomas Piketty, Emmanuel Saez et Gabriel Zucman, qui démontre que la moitié des Américains d'âge adulte ont été « *complètement écartés de la croissance économique depuis les années 1970* »³. Environ 117 millions d'individus gagnent en moyenne le même salaire qu'en 1980 alors que le revenu standard du 1% le plus riche a presque triplé. Selon les auteurs, ce fossé est comparable à celui qui sépare le revenu moyen aux États-Unis de celui de la République démocratique du Congo. Johnson ajoute :

« Si l'on avait une redistribution des revenus plus équitable et si l'on investissait davantage d'argent et d'énergie dans le système public d'éducation, dans les parcs et les loisirs, les arts et le système de santé, ça enlèverait une sacrée épine du pied de la société. Nous avons très largement laissé démanteler tout ça. »

La détérioration des institutions publiques s'accéléralant, les angoisses de l'élite sont devenues un thermomètre du malheur national. Johnson se demande :

« Comment se fait-il que des gens tellement enviés pour leur puissance puissent être aussi angoissés. Voilà une chose très étrange. En fait, on observe que des gens qui ont excellé à lire l'avenir dans le

³ *Economic Growth in the United States. A tale of two countries*, décembre 2016. <<http://equitablegrowth.org>>

marc de café – ceux qui possèdent le plus de ressources se sont enrichis comme ça – sont aussi ceux qui se préparent le plus activement à tirer sur la corde du parachute et à sauter de l'avion. »

Bunker parano

Par une fraîche soirée de début novembre 2016, j'ai loué une voiture à Wichita, Kansas, pris la direction du nord après avoir quitté la ville sous les derniers rayons de soleil et traversé la banlieue jusqu'au dernier centre commercial, là où l'horizon commence à se changer en terres agricoles. Deux heures plus tard, juste avant d'atteindre Concordia, j'ai tourné vers l'ouest sur une vieille piste dégingluée bordée de champs de maïs et de soja, puis slalomé dans l'obscurité jusqu'à ce que mes phares butent sur un large portail métallique. Un vigile en tenue de camouflage tenait un fusil semi-automatique. Il m'a laissé entrer et, à travers l'obscurité, j'ai distingué la silhouette d'un grand dôme de béton muni d'une porte blindée anti-explosion, légèrement entrouverte. J'ai été accueilli par Larry Hall, le P-DG du Survival Condo Project, une résidence d'appartements de luxe, sur quinze niveaux, construite dans un ancien silo souterrain de missiles Atlas. De 1961 à 1965, l'endroit a abrité une ogive nucléaire, avant d'être mis hors service. Sur ce site conçu à l'époque de la menace nucléaire soviétique, Hall a bâti un abri contre les angoisses des temps nouveaux.

« C'est un endroit de relaxation totale pour les super-riches, me dit-il. Ils peuvent venir ici en toute sérénité, sachant qu'il y a des vigiles armés à l'extérieur et que leurs gamins peuvent gambader en toute liberté. »

Hall a eu l'idée de ce projet il y a environ dix ans, après avoir lu que le gouvernement fédéral commençait à réinvestir dans le domaine de l'anticipation des catastrophes, domaine qui s'était étioilé avec la fin de la guerre froide. Après les attentats du 11 Septembre, l'administration Bush a mis en place un plan de « *continuité gouvernementale* » avec transport par hélicoptères et par autocars d'un certain nombre de collaborateurs de l'administration fédérale vers des lieux fortifiés ; mais des années de débats plus tard, les ordinateurs et autres équipements des bunkers étaient devenus obsolètes. Bush exigea que l'on se remette à étudier des plans de continuité, et la FEMA instaura des exercices annuels appliqués à tous les membres du gouvernement (le plus

récent, *Eagle Horizon*, en 2015, a simulé des ouragans, des attentats avec des engins nucléaires improvisés, des tremblements de terre et des Cyberattaques.) Hall ajoute :

« C'est là que je me suis dit : "Hé là, une minute ! Qu'est-ce que le gouvernement sait et qu'on ne sait pas, nous ?" »

En 2008, il achète le silo pour trois cent mille dollars ; en décembre 2012, les travaux sont terminés, pour un coût total d'environ vingt millions de dollars. Il a créé douze appartements privés : l'appartement seul sur son niveau était proposé à trois millions de dollars, le demi-niveau pour la moitié de ce prix. Il a les tous vendus. Sauf un, celui qu'il s'est réservé pour lui.

En réalité, la majorité des survivalistes ne possèdent pas de bunker ; les abris protégés sont chers et complexes à construire. Le silo originel dans lequel s'est installée la résidence de Hall avait été bâti par le corps des ingénieurs militaires pour pouvoir résister à une frappe nucléaire. L'intérieur peut abriter 75 personnes au total. Les stocks de carburant et de nourriture sont prévus pour cinq ans, en autonomie totale par rapport au réseau électrique ; avec un élevage de tilapias dans des bassins à poissons et la culture de légumes hydroponiques sous lampes à énergie renouvelable, cela pourrait fonctionner indéfiniment, selon Hall. En cas de crise, ses véhicules, qui ressemblent à ceux des SWAT [l'équivalent américain du RAID], viendront récupérer les propriétaires à plus de 600 km à la ronde (« *le Pit-bull VX blindé résiste même au calibre 50* »). Les résidents qui possèdent leur avion privé peuvent atterrir à Salina, à moins de 50 km. D'après lui, les forces armées ont fait le plus gros du travail en choisissant l'endroit. Hall me dit :

« Ils ont étudié la hauteur du sol par rapport au niveau de la mer, les risques sismiques de la région, la distance par rapport aux grandes zones urbaines. »

Âgé d'une bonne cinquantaine d'années, volubile et le torse puissant, Hall a étudié la gestion et l'informatique au Florida Institute of Technology et s'est ensuite spécialisé dans les réseaux et les data centers, en travaillant pour Northrop Grumman, Harris Corporation et autres entreprises du secteur de la défense. Désormais, il fait la navette entre le silo du Kansas et son domicile de la banlieue de Denver où vivent son épouse, assistante juridique, et leur fils de douze ans.

Hall me fait traverser le garage et descendre une rampe pour déboucher sur un salon avec cheminée en pierre, aire de repas et cuisine sur le côté. L'ensemble a des airs de résidence de ski sans fenêtres : table de billard, électroménager en acier inoxydable, canapés en cuir. Pour maximiser l'espace, Hall s'est inspiré du design des paquebots de croisière. Nous faisons la visite en compagnie de Mark Menosky, un ingénieur chargé de toutes les petites opérations du quotidien. Pendant que Hall et Menosky préparent le dîner – steak, pommes sautées et salade –, le premier m'explique que la principale difficulté du projet, c'est d'arriver à supporter la vie souterraine. Il a étudié comment éviter la dépression (avec davantage d'éclairage), prévenir les départs inopinés (répartition des tâches ménagères à tour de rôle) et simuler le plus possible la vie à l'air libre. Les murs des appartements sont munis de « fenêtres » LED qui diffusent une vidéo des prairies avoisinantes. S'ils préfèrent autre chose, les propriétaires peuvent choisir un paysage de forêt de pins ou tout autre panorama. Une potentielle résidente, new-yorkaise, souhaitait une vidéo de Central Park. Menosky ajoute :

« De nuit comme de jour, et aux quatre saisons. Elle voulait tous les sons, les taxis et les klaxons. »

Certains survivalistes reprochent à Hall d'avoir créé un refuge réservé aux riches et menacent d'envahir son bunker en cas de crise. Lorsque je l'ai évoquée avec lui au cours du dîner, Hall a balayé cette éventualité d'un revers de main :

« Vous pouvez épuiser toutes vos cartouches à tirer sur ce bâtiment. Si nécessaire, les gardes répliqueront au feu. Nous avons même un poste de sniper. »

J'ai eu récemment une conversation téléphonique avec Tyler Allen, un promoteur immobilier de Lake Mary, en Floride, qui m'a raconté avoir déboursé trois millions de dollars pour l'un des appartements de Hall. Allen m'a expliqué sa crainte de voir les États-Unis vivre un avenir marqué par les « *conflits sociaux* », sous un gouvernement qui fait tout pour tromper les citoyens. Il soupçonne qu'on a fait entrer le virus Ebola sur le territoire pour affaiblir la population. Lorsque je lui demande comment ses amis réagissent à ses positions, il me répond :

« Leur réaction naturelle la plus courante, c'est le rire, parce que ça leur fait peur. Mais ma crédibilité est remontée en flèche. Il y a dix ans,

quelle personne sensée aurait pu imaginer tout ce qui se passe aujourd'hui : l'agitation sociale et la fracture culturelle dans le pays, le harcèlement des minorités et la propagation de la haine ? »

Je lui ai demandé comment il imaginait pouvoir atteindre le Kansas depuis la Floride en cas de crise :

« Si une bombe sale explose à Miami, tout le monde va rentrer chez soi ou s'agglutiner dans les bars pour rester planté devant la télé. Bon, ça laisse quarante-huit heures pour foutre le camp. »

D'après Allen, le fait de prendre des précautions est injustement stigmatisé :

« Si vous êtes président et que vous filez pour Camp David, on ne vous traite pas de parano complotiste. Mais on le fait quand vous avez les moyens et que vous prenez des mesures pour protéger votre famille en cas de problème. »

Depuis quelque temps, lorsque la Corée du Nord procède à un essai balistique, Hall observe un pic d'appels téléphoniques en quête de renseignements sur les disponibilités dans sa résidence. Mais il a identifié des raisons plus profondes à ces demandes ; d'après lui :

« les trois quarts de la population n'apprécient pas le tour qu'ont pris les choses. »

Après le dîner, Hall et Menosky me font faire un tour du propriétaire. Le complexe est un grand cylindre en forme d'épi de maïs. Certains niveaux sont dédiés aux appartements, d'autres aux équipements : une piscine avec un bassin de 25 mètres de long, un mur d'escalade, un « *parc pour animaux domestiques* » en pelouse synthétique, une salle de classe équipée d'une rangée de Mac, une salle de gym, un cinéma et une bibliothèque. L'ensemble est dense mais ne génère pas de claustrophobie. Nous visitons l'armurerie, remplie d'armes et de munitions en cas d'attaque par des individus extérieurs, puis une pièce aux murs nus équipée de toilettes : « *On peut y enfermer un adulte et lui imposer un temps mort* », m'explique-t-il. En général, le règlement est établi par l'association des résidents, qui a pouvoir de l'amender. En cas de crise, de « *situation de vie ou de mort* », précise Hall, chaque adulte peut avoir à travailler quatre heures par jour et il n'aura le droit de sortir que sur autorisation : « *L'accès, entrées et sorties, est contrôlé; il est régi par le conseil d'administration.* » L'« *aile médicale* » est équipée

d'un lit médicalisé, d'une table d'opération et d'un fauteuil de dentiste. Parmi les résidents, précise Hall, il y a deux médecins et un dentiste. A l'étage du dessus, nous passons voir la réserve alimentaire, toujours en travaux. Il espère que, une fois le stockage achevé, l'ensemble ressemblera à un supermarché miniature mais, d'ici là, il est essentiellement constitué de conserves.

Nous nous arrêtons dans l'un des appartements. Deux mètres quatre-vingts sous plafond, cuisinière Wolf, cheminée à l'éthanol. « *Un type voulait une cheminée avec des pierres de son coin, le Connecticut, alors il m'a fait livrer le granit* », raconte Hall. Un autre propriétaire, qui habite les Bermudes, souhaitait que les murs de son bunker soient peints dans les teintes pastel de son île – l'orange, le vert et le jaune – mais, dans cet espace confiné, il les a trouvées trop agressives et son décorateur a dû venir les retoucher.

Je passe la nuit dans une chambre réservée aux visiteurs – mini-comptoir de bar avec évier, jolies toilettes lambrissées mais pas de fenêtres vidéo. Il règne un étrange silence et j'ai l'impression de dormir dans un sous-marin très bien meublé. Je me réveille vers 8h le lendemain matin et retrouve Hall et Menosky dans la salle commune ; ils boivent un café en regardant les brèves de campagne de l'émission *Fox & Friends* sur Fox News. On est à cinq jours du vote et Hall, qui vote républicain, se déclare supporter de Trump, avec des pincettes : « *Entre ces deux candidats, j'espère que le sens des affaires de Trump va l'emporter sur ses réactions impulsives.* » En observant les meetings de Trump et de Clinton à la télévision, il a été stupéfait de l'importance et de l'enthousiasme des foules pro-Trump. « *Je ne crois pas les sondages* », me confie-t-il.

Il considère que le système des informations grand public est biaisé et croit à des théories hautement improbables – tout en en étant conscient. Il s'imagine qu'il « *existe au sein du Congrès une volonté délibérée de niveler les États-Unis par le bas* ». Quand je lui demande pourquoi diable le Congrès ferait une chose pareille, il me répond : « *Ça les embête que les gens soient trop intelligents et qu'ils puissent analyser ce qui se trame dans le monde politique.* » Il me raconte avoir lu une prévision selon laquelle 40% des membres du Congrès allaient être arrêtés pour une sombre affaire impliquant les Panama Papers, l'Église catholique et la Fondation Clinton. « *On enquête sur cette affaire depuis vingt ans.* » Je lui demande s'il y croit sincèrement. « *Au premier abord, quand on entend ça, on se dit : bon,*

d'accord, laisse tomber », répond-il. Mais il ne l'exclut pas pour autant.

Avant de redescendre vers Wichita, nous faisons un crochet par le nouveau projet de Hall, un second complexe enterré dans un silo situé à une quarantaine de kilomètres. Au moment où nous garons la voiture, une grue surgit au-dessus de nos têtes, remontant des gravats des profondeurs. Ce complexe aura une capacité trois fois supérieure au premier, en partie parce que le garage sera transféré dans une autre structure. Parmi les nouveautés, une piste de bowling et des fenêtres LED de la dimension d'une porte-fenêtre, afin d'augmenter l'impression d'ouverture sur l'extérieur.

Hall me glisse qu'il travaille sur des projets de bunkers privés pour des clients de l'Idaho et du Texas et que deux entreprises de nouvelles technologies lui ont demandé de concevoir « *une installation pour leur data center et un abri pour leur personnel stratégique, en cas d'incident* ». En vue de répondre à la demande, il a pris une option d'achat sur quatre silos supplémentaires.

Nouvelle-Zélande, « *the place to be* »

Si vous estimez qu'un silo au Kansas n'est pas suffisamment éloigné, ou pas assez intime, il vous reste une autre option. Dans les sept jours qui ont suivi l'élection de Donald Trump, 13 401 citoyens américains se sont enregistrés auprès des autorités de l'immigration néo-zélandaise, le premier pas officiel vers une demande de résidence – 17 fois plus qu'à l'ordinaire. Le *New Zealand Herald* a titré son article sur cette déferlante « *L'apocalypse Trump* ».

En réalité, ce flux s'était amorcé bien avant la victoire du magnat de l'immobilier. Sur les dix premiers mois de 2016, d'après les sources gouvernementales, un total d'environ 2 300 km² de terres a été acquis par des étrangers en Nouvelle-Zélande, soit quatre fois plus que sur la même période de l'année précédente. Les acheteurs américains se classent juste derrière les Australiens. Le gouvernement américain ne répertorie pas ses citoyens qui possèdent une ou plusieurs résidences secondaires à l'étranger. Un peu à la manière dont la Suisse pouvait autrefois attirer les Américains sur la promesse du secret bancaire et l'Uruguay sur les tentations offertes par ses banques *offshore*, la Nouvelle-Zélande

offre la sécurité et l'éloignement. Au cours des six dernières années, près de mille étrangers y ont acquis une résidence dans des programmes de construction pour lesquels le ticket d'entrée dépasse le million de dollars.

Jack Matthews, un citoyen américain qui préside la société MediaWorks, un grand diffuseur de radiotélévision en Nouvelle-Zélande, m'a raconté ceci :

« Pour être franc, je crois que dans la tête des gens, si tout se barre en couilles, la Nouvelle-Zélande restera un pays développé, complètement autonome si nécessaire - en énergie, en eau, en nourriture. La vie pourrait s'y détériorer, mais jamais s'y effondrer. »

Comme de nombreux observateurs « extérieurs » de la politique américaine, il ajoute :

« La différence entre la Nouvelle-Zélande et les États-Unis, c'est, dans une large mesure, que les gens qui sont en désaccord ici peuvent encore arriver à se parler et à s'en parler. C'est un tout petit endroit où l'anonymat n'existe pas. Les gens sont obligés d'afficher une certaine courtoisie les uns envers les autres. »

Auckland est à 13 heures de vol de San Francisco. J'y atterris au début du mois de décembre, c'est-à-dire les premiers jours de l'été en Nouvelle-Zélande : ciel bleu, 22 degrés, aucune humidité. De la base au sommet, les deux îles s'étendent à peu près sur la distance reliant la Floride au Maine, pour la moitié de la population de New York. Les moutons y sont sept fois plus nombreux que les humains. La Nouvelle-Zélande figure dans le *top ten* des pays les plus démocratiques du monde, des points de vue de la transparence du gouvernement et de la sécurité (sa dernière expérience du terrorisme date de 1985, lorsque des espions français y ont coulé un bateau de Greenpeace, le *Rainbow Warrior*). Selon un récent rapport de la Banque mondiale, la Nouvelle-Zélande a dépassé Singapour dans la liste des pays où il fait bon faire des affaires.

Le lendemain de mon arrivée, Graham Wall vient me prendre à mon hôtel. Agent immobilier jovial, spécialisé dans ce que sa profession a baptisé les « *individus à haut revenu net après impôt* » (IHRN), Wall, qui a notamment pour client Peter Thiel, le capital-risqueur libertarien milliardaire, m'affirme avoir été étonné lorsque des Américains lui ont dit qu'ils venaient précisément sur

l'île parce qu'elle est située au bout du monde. tandis que nous traversons la ville dans son coupé Mercedes, il dit :

« Les Kiwis ont toujours parlé de la "tyrannie de la distance". Désormais, la tyrannie de la distance est notre plus gros actif. »

Avant mon départ, je m'étais demandé si j'allais encore passer du temps dans des bunkers de luxe. Mais Peter Campbell, le directeur général de Triple Star Management, une entreprise locale de bâtiment, m'explique qu'une fois débarqués, les clients américains jugent en général les abris souterrains superflus.

« Pas la peine de construire un bunker sous la plate-bande du perron : ici, ils sont à des milliers de kilomètres de la Maison-Blanche. »

Les Américains ont d'autres types de demandes.

« Les hélicoptères en sont une. Prioritaire, assurément. On peut atterrir avec son avion privé à Queenstown ou à Wanaka et, de là, prendre un hélicoptère jusqu'à sa propriété. »

Les clients américains sont aussi en quête de conseils stratégiques :

« Ils me demandent quelles sont les zones qui seront épargnées, à long terme, par la montée du niveau des océans. »

L'appétence grandissante des étrangers pour des résidences en Nouvelle-Zélande a produit son retour de bâton. La campagne contre la prise de contrôle étrangère d'Aotearoa (nom maori de la Nouvelle-Zélande) s'oppose à la vente de terrains à des étrangers. C'est notamment le vif intérêt des survivalistes américains pour le pays qui génère le plus de ressentiment. Dans une discussion sur le Modem Survivalist, un site web *preppers*, un commentaire disait :

« Rentrez-vous bien ça dans la tête, les Yankees : Aotearoa n'est pas une zone sécurisée pour la petite résidence de vos vieux jours. »

Un dirigeant américain de *hedge fund* d'une quarantaine d'années – petit, hâlé, athlétique – a fait l'acquisition récente de deux maisons en Nouvelle-Zélande et obtenu un titre de séjour. Il a accepté de me confier ses sentiments contre une garantie d'anonymat. Autour d'un café, cet originaire de la côte est m'explique s'attendre à ce que l'Amérique traverse au moins une décennie de bouleversements politiques, y compris de tensions

interraciales, avec une polarisation accentuée et un vieillissement accéléré de la population.

« Le pays s'est réduit à deux grandes aires : autour de New York et autour de la Californie, avec, entre les deux, des gens foncièrement différents. »

Il craint que l'économie américaine ne pâtisse de la décision de Washington d'instituer une sécurité sociale et l'aide médicale pour les plus démunis.

« L'État va-t-il faire défaut face à cette obligation ? Ou est-ce qu'on fera tourner la planche à billets pour la financer ? Avec quelles conséquences sur la valeur du dollar ? La question ne va pas se poser demain, certes, mais pas dans cinquante ans non plus. »

Chaque année depuis 1947, le *Bulletin des scientifiques atomistes*, une revue créée par les membres du projet Manhattan, réunit un groupe de lauréats du Nobel et autres sommités pour mettre à jour l'horloge de la fin du monde, un indicateur symbolique des risques d'anéantissement de la civilisation. En 1991, avec la fin de la guerre froide, les scientifiques avaient réglé l'horloge au point le plus bas et le plus sûr jamais enregistré : minuit moins dix-sept minutes. Depuis, les perspectives se sont assombries.

En janvier 2016, suite à l'escalade des tensions militaires entre la Russie et l'OTAN et à l'année la plus chaude jamais enregistrée à l'échelle de la planète, le Bulletin a réglé l'horloge sur minuit moins trois, c'est-à-dire le niveau le plus haut enregistré au plus fort de la guerre froide. En novembre, après l'élection de Trump, les membres se sont réunis pour leur convention, dont les débats restent confidentiels. S'ils décident d'avancer l'horloge d'une minute, cela indiquera un niveau d'alarme inédit depuis 1953, date du premier essai américain de bombe à hydrogène. [Ils ont finalement opté pour une demi-minute de demi-mesure : les délibérations 2017 ont abouti, le 1^{er} février, à régler l'horloge sur « deux minutes trente avant minuit ».]

Se préparer au meilleur, pas au pire

La peur du désastre peut être saine, dans la mesure où elle suscite des actions qui permettront de l'éviter. Mais le survivalisme de l'élite n'est en rien un pas vers la prévention, c'est un acte de sécession. La philanthropie aux États-Unis reste trois fois plus importante en part

du PIB que dans le pays le plus comparable, le Royaume-Uni, mais elle s'accompagne désormais d'un geste de démission, d'un désinvestissement assumé de la part de quelques-uns des citoyens américains les plus puissants et à la réussite la plus éclatante. Face à l'évidente fragilité du « projet américain », des institutions et des normes dont ils ont largement tiré profit, certains s'autorisent à imaginer l'échec. Du désespoir dans une cage dorée.

Comme l'a observé Huffman, de Reddit, nos technologies nous ont rendus plus sensibles au risque, mais elles nous font paniquer trop facilement; elles encouragent la tentation primaire du cocon, celle qui consiste à s'isoler de nos adversaires et à se blinder contre nos peurs plutôt que de s'attaquer à leurs racines.

Justin Kan, cet investisseur dans les nouvelles technologies qui s'était essayé, à contrecœur, à stocker des réserves alimentaires, s'est remémoré une conversation téléphonique récente avec un ami d'un fonds d'investissement :

« Il m'a expliqué qu'on devrait acheter du terrain en Nouvelle-Zélande, comme base de repli. Il m'a dit des choses comme : "Quels sont les risques pour que Trump se révèle un véritable dictateur fasciste ? Faibles, peut-être. Mais le retour sur investissement lié au fait de posséder son issue de secours personnelle, lui, sera plutôt très élevé". »

Il existe d'autres manières de faire face aux angoisses de l'époque. Elli Kaplan, la P-DG d'une start-up numérique dans l'univers médical, Neurotrack, m'a dit :

« Si j'avais un milliard de dollars, jamais je ne me paierais un bunker. Je réinvestirais dans la société civile et dans l'innovation civile. J'estime que c'est là que vont s'élaborer des manières bien plus intelligentes de s'assurer que le pire ne se produira pas un jour. »

Kaplan a travaillé à la Maison-Blanche sous l'administration Clinton et elle me dit avoir été consternée par la victoire de Trump, mais aussi que cette victoire l'a en quelque sorte galvanisée :

« Même dans mes moments d'angoisse totale, je me dis que "notre union est plus forte que ça". »⁴

⁴ Probable référence à un discours du président Obama (ou de Tom Daschle, sénateur démocrate, l'un de ses proches conseillers), après des attentats terroristes sur le sol américain. [NdT]

Ce point de vue, au bout du compte, est une profession de foi : la conviction que, même imparfaites, les institutions politiques constituent néanmoins les meilleurs instruments de la volonté populaire, des outils pour façonner et maintenir notre fragile consensus. Le croire n'est qu'une question de choix.

J'ai appelé un sage de la Silicon Valley, Stewart Brand, cet auteur et entrepreneur dont Steve Jobs a dit qu'il lui avait servi d'inspiration. Dans les années 1960 et 1970, son *Whole Earth Catalog*, mélange de culture hippie et de conseils techno, faisait l'objet d'un véritable culte (son slogan : « *Nous sommes des sortes de dieux et on peut faire très bien le job.* ») Brand m'a raconté qu'il s'était intéressé de près au survivalisme dans les années 1970, mais pas très longtemps :

« Quand on me dit "Mon Dieu, le monde va s'effondrer et disparaître à jamais !", ça me semble toujours bizarre. »

A 77 ans, installé sur un remorqueur amarré à Sausalito, Brand est moins impressionné par les signes de fragilité que par les exemples de résilience. Au cours de la dernière décennie, le monde a surmonté – sans violence – la pire crise financière depuis 1929, la fièvre Ebola et un tsunami suivi de la fusion d'un réacteur nucléaire, après lesquels le Japon a continué à avancer. Ces tentatives de fuite lui semblent risquées. Tandis que les Américains se retirent dans des cercles d'expérience de plus en plus restreints, nous compromettons le « *large cercle de l'empathie* », m'explique-t-il, la recherche de solutions à des problèmes communs.

« Il y a une question simple : comment me protéger, moi et les miens ? Et une question plus intéressante : et si notre monde parvenait en réalité à maintenir le cap de la continuité, comme il l'a fait au cours des deux ou trois derniers siècles ? Et que faire s'il continue à ronronner tranquillement ? »

Oublier Donald Trump

Après quelques jours en Nouvelle-Zélande, j'ai compris pourquoi on pouvait éviter de se poser les deux questions. Un matin, à Auckland, sous un ciel bleu azur, j'embarque à bord d'un hélicoptère à côté de Jim Rohrstaff, un Américain de trente-huit ans. Après ses années de lycée dans le Michigan, il a travaillé comme golfeur professionnel, puis dans la commercialisation de parcours

de golf et d'immobilier de luxe. Énergique et optimiste, le regard bleu pétillant, il s'est installé en Nouvelle-Zélande il y a deux ans et demi avec sa femme et ses deux enfants pour vendre de l'immobilier à des IHRN qui souhaitent, « *s'isoler de tous les problèmes du monde* », me dit-il.

Rohrstaff, coactionnaire de Legacy Partners, une société de courtage très select, veut me montrer Tara Iti, une nouvelle résidence de luxe avec un golf, qui séduit avant tout les Américains. L'hélicoptère pique vers le nord après avoir traversé le port et vire le long de la côte puis, au-delà de l'agglomération, il survole une forêt luxuriante et des champs. Vue d'en haut, la mer est une étendue scintillante qui ondule sous le vent.

L'hélicoptère se pose doucement sur une pelouse à côté d'un green. La nouvelle communauté de luxe comprendra 1 200 ha de dunes et de forêt et 11 km de côte pour seulement cent vingt-cinq maisons. Tandis que nous faisons le tour du site à bord d'une Land Rover, il insiste sur l'isolement :

« De l'extérieur, on ne devinera rien. C'est mieux pour la population et c'est mieux pour nous, côté intimité. »

Avant d'atteindre la mer, Rohrstaff gare la Land Rover et descend. Il monte dans les dunes avec ses mocassins et me guide à travers le sable jusqu'à atteindre une portion de plage qui s'étend à perte de vue jusqu'à l'horizon, sans âme qui vive.

Le roulis des vagues tonne en touchant le rivage. Il ouvre grand les bras, se retourne et sourit en me disant : « *Je suis convaincu que, dans l'avenir, ça va être "the place to be"*. » C'est la première fois depuis des semaines, voire des mois, que je ne pense pas à Donald Trump. Ni à quoi que ce soit d'autre.

Evan Osnos.

Evan Osnos (né en 1976) est auteur et journaliste Américain. Il est rédacteur au *New Yorker* depuis 2008.

Cet article a été publié sous le titre "Doomsday Prep for the Super-Rich" dans *The New Yorker* de janvier 2017.

Traduit de l'anglais par Bruno Gendreau

Publié dans *La Revue du Crieur* n°7, juin 2017.



Fig. 390. Le déluge asiatique.

Cécile Bouanchaud

Du « coup de massue » à la « renaissance »

*comment les collapsologues
se préparent à « la fin de notre monde »*

Le Monde, 5 février 2019

De plus en plus de citoyens adhèrent aux théories de l'effondrement, qui annoncent la fin de notre civilisation industrielle. La prise de conscience est parfois douloureuse.

« Avant », quand Ingrid se levait, elle s'installait dans son coin de jardin de banlieue parisienne et écoutait les mésanges zinzibuler au petit matin. « *En l'espace de cinq ans* », les matins de cette mère de famille de 44 ans sont devenus silencieux. « *Le ciel s'est vidé* », déplore celle qui a mis du temps avant de le réaliser pleinement.

Il a fallu attendre la lecture dans *Libération* d'[une tribune du mathématicien Yves Cochet](#), éphémère ministre de l'environnement du gouvernement Jospin, pour que « *la prise de conscience s'opère* ». Cette chargée de vulgarisation scientifique dans un musée parisien se souvient très précisément du jour : le 4 novembre 2018. A peine réveillée, smartphone en main, Ingrid lit attentivement le texte du militant écologiste, qui prédit « *la fin du monde tel que nous le connaissons (2020-2030)*. » « *J'ai réalisé que l'effondrement de notre société était déjà en cours, comme si je voyais d'un coup le mur dans lequel on était en train de foncer* », résume la quadragénaire, qui milite pourtant à Greenpeace depuis plusieurs années.

A l'instar d'Yves Cochet, de nombreux théoriciens, regroupés sous le nom de « [collapsologues](#) » étudient depuis plusieurs années l'effondrement possible de notre civilisation industrielle. Adoptant une démarche transdisciplinaire, ceux qui s'identifient désormais comme les « effondristes » établissent une interconnexion de toutes

les crises : écologique, financière, sociale, politique, culturelle, qui risquent d'intervenir en cascade. Hier cantonné aux milieux universitaires et militants, ce discours d'un effondrement généralisé est devenu de plus en plus audible auprès du grand public, notamment depuis la publication en 2015 du livre *Comment tout peut s'effondrer*, de Pablo Servigne et Raphaël Stevens.

Pour sonder ce mouvement pour l'heure non quantifié, *Le Monde* a lancé un appel à témoignages, qui a suscité un engouement rare – près trois cents récits sont arrivés en quelques heures. Dans la multitude de ces histoires singulières, s'est dessiné un portrait de groupe, composé majoritairement d'hommes, exerçant une profession intellectuelle, établis en milieu urbain. Leur prise de conscience, généralement fulgurante, a eu lieu il y a quelques mois, en même temps que se multipliaient les documentaires, émissions, articles et podcasts sur le sujet. Si cette base sociologique constitue, pour partie, le lectorat du *Monde*, elle recoupe néanmoins quelques grandes tendances de la nébuleuse des « effondristes », et correspond aux résultats d'un questionnaire mis au point par Loïc Steffan, professeur à l'université d'Albi, auquel 1 600 personnes ont répondu en octobre 2018.

Sortir du déni

« Choc », « coup de massue », « énorme claque », mais aussi progressivement « une évidence », « un mot enfin mis sur un sentiment diffus »... Pour ces nouveaux adeptes de la collapsologie, ces théories ont réveillé avec acuité, parfois avec violence, la question de leur place dans la société actuelle. « Nous, les cadres, exerçant des métiers intellos, on réalise notre haut niveau d'inutilité dans le monde qui nous attend demain », constate Vanessa, ancienne Parisienne de 40 ans, qui se projette, non sans difficulté, dans « un monde où le lien à la terre et à la débrouillardise seront valorisés ».

Quand elle pense à sa « vie d'avant », la mère de famille de deux enfants, installée depuis 2015 à Carnoux-en-Provence (Bouches-du-Rhône), se souvient de « commandes hebdomadaires sur Amazon », « de nombreux voyages à l'étranger » et « de gaspillage outrancier ». « Comme plein de gens, je me disais que vivre, c'était consommer », se souvient Vanessa qui, en découvrant la collapsologie, a d'abord pensé qu'elle n'aurait « pas dû faire d'enfants ».

De cette « *existence passée* », beaucoup disent éprouver un puissant sentiment de « *honte* », à la hauteur du contraste entre l'existence qu'ils ont menée jusqu'ici et celle qu'ils veulent bâtir. « *Qu'est-ce que je fous là ?* », s'est demandé Thierry, 50 ans, dont vingt ans passés en Asie, où il mesurait sa « *réussite personnelle en fonction de celle des entreprises* » pour qui il travaillait comme avocat spécialisé en droit des affaires internationales.

Pourtant, au début, une forme de déni l'emporte. « Je me suis dit : "l'humanité s'en est toujours sortie, ça va aller, l'intelligence artificielle va nous sauver" », se rappelle Vanessa, pour qui « la phase de deuil a été violente ».

Clément, 30 ans, qui avait traversé une violente dépression en 2011, a revécu « les mêmes symptômes » à la lecture des ouvrages de Pablo Servigne et consorts. « Cela a réveillé des angoisses liées à la fin de mon monde », confie le jeune Parisien, qui précise que « cette fois », il sentait « prêt à les traverser, car j'avais déjà affronté un premier effondrement personnel ».

« *Premier jour du reste de ma vie* »

Au cours de nos discussions avec les collapsologues convaincus, on pensait souvent au précis de dépression écrit par Francis Scott Fitzgerald en 1936 et intitulé *The crack up* — que l'on pourrait traduire par « *l'effondrement* » :

« Il faudrait pouvoir constater que la situation est désespérée sans pour autant renoncer à vouloir la changer. »

Pour les effondristes, la « *seconde étape* » est bien là : dépasser l'abattement pour passer à l'action. « *L'effondrement n'est pas une fin, cela peut être une renaissance* », résume Thierry, qui se décrit aujourd'hui comme étant « *au premier jour du reste de ma vie* ».

Leur volonté d'agir apparaît bien souvent comme une urgence – « *Je crois à une approche ardente. Il faut s'y atteler immédiatement* », juge le père de trois enfants, qui a « *traversé un grand moment de désespoir face au déni de son entourage* ». Comme beaucoup, il s'est tourné vers les groupes Facebook consacrés à la thématique, dont les très actifs « *Transition 2030* » ou « *La collapso heureuse* ». Chacun s'y approprie à sa manière les alternatives suggérées, entre petits gestes quotidiens et grands changements.

L'un des premiers « *plans d'action* » repose pour de nombreuses familles à « *consommer moins et mieux* », notamment en réduisant leur consommation de viande. Tous « *boycottent* » les grandes surfaces au profit des « *circuits courts* ». Certains se mettent au défi du « *zéro déchet* », tentant de limiter le gaspillage et la consommation de plastique. « *Nous avons adopté un mode de vie plus sobre, plus dépouillé, en allant vers l'essentiel* », résume Vanessa, qui partage cette nouvelle culture avec ses enfants de 3 et 4 ans.

« Nous avons arrêté de vivre dans le confort que l'on a connu », témoigne Thierry, qui s'est installé à Lille en 2016, après avoir connu « une vie de businessman hors-sol, passée dans des hôtels cinq étoiles ». Avec sa femme, ils ont décidé de vendre tous leurs placements immobiliers pour « acheter un terrain à la campagne ». Là-bas, ils comptent se rapprocher de la famille de cette dernière, dont la plupart sont agriculteurs dans le Nord. Quand tout s'effondrera, Vanessa et son mari savent, eux aussi, où ils iront : « une propriété dans les Alpes, avec une grosse surface agricole, et un très fort réseau villageois, où les compétences de chacun sont complémentaires ».

Schizophrénie

Quel travail les attend dans cette vie à venir ? C'est sans doute l'une des questions les plus complexes pour les adeptes de la collapsologie. Dylan, 21 ans, qui est « *plutôt content qu'une société inégalitaire s'effondre* », entreprend un projet de collocation avec d'autres « *transitionneurs* » en Bretagne. Il a interrompu ses études d'ingénieur pour « *s'activer à devenir plus résilient* ». « *Je ne vois pas l'intérêt d'étudier encore pour avoir un travail qui n'aura pas sa place dans la civilisation de demain* », fait savoir le jeune homme, qui s'est récemment rapproché du mouvement de désobéissance civile, Extinction rebellion, né il y a six mois au Royaume-Uni, où il vit pour l'instant.

Thierry, lui, « *ne travaille plus pour accumuler de l'argent, mais pour seulement payer les factures* ». L'avocat exerce son métier trois jours par semaine et se forme le reste du temps. Dans quelques semaines, Clément, ancien manager dans des grosses entreprises internationales (Apple, Coca-Cola, Yelp), reconverti en coach énergétique, va lancer son ONG. « *L'idée est de libérer les gens des angoisses que génère un effondrement* », résume le jeune homme,

qui veut mettre sur pied un lieu de vie parisien, où les adhérents pourraient se retrouver pour échanger sur le sujet.

De son côté, Vanessa, consultante en entreprise, a « *l'impression d'être schizophrène* ». Son travail consiste à « *aider les entreprises à se développer économiquement* ». Avec son mari, elle s'est fixé d'« *apprendre à être autonome d'ici à 2022* ». Lui, à l'instar de nombreux collapsologues, suit des stages de permaculture. Elle se met à la couture.

Et tous les deux suivent des cours de tir. Car l'un des récits de l'effondrement est aussi celui d'un chaos dans lequel il faudra se défendre. Avant d'adopter une posture pacifiste, Thierry, « *issu d'une famille de droite très traditionnelle* », reconnaît qu'il a un temps pensé au survivalisme, avant de « *vite percevoir le caractère individualiste dans le fait de se réfugier dans son bunker avec 3 000 litres d'eau.* »

Et si l'effondrement annoncé ne vient pas ? Pour de nombreux collapsologues, le chemin semble tout aussi important que l'objectif visé. « *Ce que nous mettons en place, ce sont surtout des actions pour un monde plus égalitaire et vertueux* », relativise Thierry. Pour Ingrid, ces petits et grands changements, s'ils ne changent pas la face du monde, « *permettront peut-être à mes enfants de connaître le bonheur de contempler un ciel plein d'oiseaux* ».

Audrey Garric et Cécile Bouanchaud

Le succès inattendu des théories de l'effondrement

Le Monde, 5 février 2019

Pour les « collapsologues », notre civilisation, fondée sur les énergies fossiles, disparaîtra dans les années 2030. Une pensée qui rencontre de plus en plus d'écho auprès du grand public.

C'est une vision qui donne le vertige. Et qui provoque un abattement teinté de sidération. Celle d'un monde où les infrastructures n'existent plus à grande échelle, ni les institutions telles que nous les connaissons. La dernière goutte de pétrole a été brûlée, la nourriture et l'eau potable se sont raréfiées, la lumière électrique, les ordinateurs et les voitures apparaissent comme un lointain souvenir. Les guerres, les épidémies et les famines ont décimé la moitié de la population mondiale. Ce scénario n'est pas celui du roman post-apocalyptique *La Route* de Cormac McCarthy. C'est l'une des thèses de « l'effondrement » de notre civilisation, défendue par des chercheurs, des experts et quelques hommes politiques, qui rencontre un succès inattendu auprès du grand public.

En quelques mois, ce terme, ainsi que celui de « collapsologie » (du latin *collapsus*, « tombé en un seul bloc »), est devenu incontournable. On l'a entendu dans la bouche du premier ministre Edouard Philippe, faisant référence à l'ouvrage du biologiste et géographe américain Jared Diamond, *Effondrement* (Gallimard, 2006) ou dans [l'appel de 200 personnalités pour sauver la planète](#), publié dans *Le Monde* en septembre 2018.

Un podcast, [Présages](#), et une Web-série documentaire, [Next](#), lui sont consacrés, les groupes Facebook se multiplient sur le sujet, comme [Transition 2030](#), [La collapsologie heureuse](#) ou [Adopte un collapsologie](#), des « apéros collapsologie » sont organisés. Un module vient d'être créé sur le sujet dans deux masters de l'université de Cergy-Pontoise, en Ile-de-France.

Une nouvelle science

Un engouement cristallisé autour de la succession de catastrophes liées au dérèglement climatique depuis l'été dernier, de la démission fracassante de Nicolas Hulot ou du mouvement des « gilets jaunes ». Mais cet emballement s'explique surtout par le succès de l'ouvrage *Comment tout peut s'effondrer* (Seuil, 2015) de Pablo Servigne et Raphaël Stevens, vendu à 60 000 exemplaires, essentiellement en France et en Belgique. Les auteurs y définissent ce qu'ils considèrent comme une nouvelle science interdisciplinaire, la « collapsologie ».

En compilant des études, des faits, des prospectives, ils assurent que l'on assistera, pour certains au plus tard dans les années 2030, à un effondrement mondial et systémique de la civilisation thermo-industrielle, fondée sur les énergies fossiles. « *Cela signifie que dans tous les pays du monde, les besoins de base (alimentation, eau, logement, chauffage, transports, etc.) ne seront plus fournis, à un coût raisonnable, à une majorité de la population par des services encadrés par la loi* », explique Yves Cochet, ancien député et ex-ministre de l'environnement, qui dirige aujourd'hui l'Institut Momentum, un cercle de réflexion.

Quelle sera l'étincelle ? « *Les déclencheurs possibles sont multiples* », affirme le mathématicien. Ce processus pourrait démarrer avec une crise financière plus importante que celle de 2008, la fin des énergies fossiles, un relargage rapide de méthane depuis la toundra sibérienne qui augmenterait brutalement la température mondiale ou encore une crise sociale d'ampleur inédite.

L'idée n'est pas neuve. Elle trouve ses racines dans les années 1970, dans un contexte de peur d'un hiver nucléaire. En 1972, le rapport Meadows *Les limites à la croissance* annonçait un effondrement de nos ressources et de nos économies pour les années 2030 si nous poursuivions le même mode de vie. Les rapports du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat n'ont ensuite cessé de tirer la sonnette d'alarme quant à l'emballement de la machine climatique.

L'ère anthropocène

Tous les indicateurs sont d'ores et déjà au rouge : la température mondiale s'est élevée de plus de 1 °C depuis l'ère préindustrielle, la concentration en CO₂ de l'atmosphère a atteint un niveau inégalé depuis 800 000 ans, 60 % des vertébrés ont disparu depuis 1970 et probablement plus de 75 % des populations d'insectes volants en trois décennies en Europe, ce que l'on nomme la sixième extinction de masse. De sorte que la Terre est entrée dans une nouvelle ère, l'anthropocène, où l'humanité est la principale force de mutation de la planète. Les collapsologues citent également la consommation effrénée de matières premières, la démographie galopante, les migrations en hausse, la fragilité du système économique et financier...

Autant de données qui leur font dire que l'effondrement est déjà en cours. « *Il s'agit d'un processus qui a commencé, qui n'a pas encore atteint sa phase la plus critique et qui sera graduel* », estime l'ingénieur agronome de formation, Pablo Servigne, soulignant que « *les effondrements de civilisation, comme [celles] des Mayas et des Romains, se sont toujours faits sur plusieurs décennies* ».

Le chercheur n'exclut pas pour autant un « *scénario plus catastrophiste* ». Celui d'un effondrement brutal de notre civilisation. Selon lui, la configuration de notre société occidentale, où tout est « *interconnecté* » du fait de la mondialisation – flux économiques, d'informations, de matériaux, de ressources, etc – vient « *accélérer et aggraver la dynamique de rupture* ».

Une rupture qui sera d'autant plus « *violente* » que « *personne n'est préparé* », s'inquiète Julien Wosnitza, qui a signé un ouvrage intitulé *Pourquoi tout va s'effondrer* (Les Liens qui libèrent, 2018). L'ancien banquier de 24 ans a quitté le domaine de la finance et se consacre désormais à la protection des océans. Il considère que nos représentants « *vont à l'inverse de ce qu'il faudrait faire* » en menant des politiques de croissance, quand il faudrait prendre « *des mesures impopulaires* » comme, par exemple, « *diviser par dix le niveau de vie de la population* ». A l'instar de ses confrères collapsologues, le jeune homme ne croit pas aux politiques de transition écologique – « *Il est trop tard* ».

La question pour eux n'est désormais plus de savoir si la catastrophe va survenir, mais comment l'amortir et vivre avec. Contrairement aux survivalistes américains qui construisent des bunkers et font des réserves de nourriture pour faire face seuls à un monde post-carbone, les collapsologues français défendent des valeurs comme l'entraide, le partage, la résilience ou encore la décroissance. Ils promeuvent la création de petites communautés autosuffisantes en énergie et en nourriture, sur le modèle de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes (Loire-Atlantique).

« *Mise en récit d'alertes* »

Selon Pablo Servigne, la spiritualité a aussi un rôle à jouer dans cette transition. « *Notre rapport au monde, aux autres êtres vivants, qui nous voulons être en tant qu'individu, sont des questions fondamentales, qui ne sont pas réservées uniquement aux religions*

et qui ressortent forcément lorsqu'on évoque la possibilité de fin du monde », estime le chercheur, également coauteur du livre *Une autre fin du monde est possible* (Seuil, 2018), vendu à 25 000 exemplaires, qui apporte des pistes pour vivre « sereinement l'après ».

L'appellation de « science » dont se revendique la collapsologie est loin de faire l'unanimité parmi les universitaires. Elle relève plutôt de la « mise en récit d'alertes » qui peut permettre de « susciter une prise de conscience de la population », juge l'historien de l'environnement Jean-Baptiste Fressoz. Pour le chercheur au CNRS, le mouvement mélange deux processus très différents : le changement climatique qui est avéré et l'épuisement des ressources, en particulier du pétrole, qui est toujours repoussé à plus tard. Plutôt qu'un effondrement, la crise environnementale est surtout « une violence lente qui touche déjà les plus pauvres ». Une chose est certaine : la planète et l'humanité sont mal en point, collapsologie ou pas.

*

Qui sont les « effondristes » ?

Désormais, le sujet de la collapsologie a dépassé les cercles d'écologistes radicaux ou de climatologues aguerris. Aucun chiffre n'existe néanmoins pour quantifier la diffusion de ce mouvement. Un [questionnaire élaboré par Loïc Steffan](#), professeur de management à l'université d'Albi et fondateur du groupe Facebook La Collapso heureuse, dans le cadre d'un travail avec ses étudiants, en octobre 2018, donne toutefois un aperçu de qui sont les « collapsologues », « collapsonautes », « effondristes » ou « transitionneurs », selon comment on les nomme. Sur les 1 600 personnes qui ont répondu, 61 % sont des hommes, 40 % ont entre 35 et 49 ans, 85 % ont fait des études supérieures, le plus souvent longues, 64 % vivent en ville ou en banlieue, 30 % se déclarent « très à gauche » (et 28 % ne croient pas à la politique) et 57 % adoptent un mode de vie « plutôt écolo ».

Audrey Garric

« En un été, on a vendu la maison, la bagnole, et on est partis »

Le Monde, 5 février 2019

Face à un monde qui « va dans le mur », Amélie Bourquard et Philippe Eveilleau ont construit leur habitation autonome en électricité et en eau.

Les poupées entassées sur le lit, la robe de princesse accrochée à un cintre, la dînette : Lisa, blondinette de 5 ans, exhibe un à un les trésors que renferme sa chambre, semblable à tant d'autres. A un détail près : les murs et les sols sont en terre, sable et paille. Quelques brins affleurent sous le tapis ou derrière un dessin – l'enduit de finition n'a pas encore été posé. C'est dans le bourg de Saint-Sève (Gironde), que ses parents, Amélie Bourquard et Philippe Eveilleau, et son grand frère Côme, ont entrepris un changement de vie radical : construire une maison autonome pour évoluer au plus près de la nature. Une manière de « retrouver du sens » alors que « le monde va dans le mur ».

« Quand on voit qu'on détruit la planète et que les gouvernements ne font rien, on se dit que tout va s'écrouler un jour », expose calmement Amélie, 38 ans, entre deux bouchées de purée maison. Cette idée, qu'elle digère depuis un moment, ne lui coupe ni l'appétit ni la bonne humeur. « Je suis positive par nature, sourit-elle. Et je me sens bien dans mon havre de paix. »

Dans la chaleureuse demeure, tout a été conçu pour économiser les ressources. L'eau de pluie sert aussi bien à boire qu'à se laver. Les toilettes sont sèches, le frigo est à l'arrêt durant l'hiver et les équipements électroménagers réduits au strict minimum – pas de lave-vaisselle, de lave-linge ni de télévision. L'électricité provient de six panneaux solaires, le chauffage d'un poêle à bois. « Nous ne sommes pas raccordés aux réseaux, explique Philippe, 47 ans. L'hiver, quand il y a peu de soleil, il faut faire attention à l'électricité, et l'été à l'eau, vu que nous n'avons que deux cuves de 8 m3. »

*Plus « transitionneurs »
que « collapsologues »*

Côté nourriture, la famille produit des fruits et légumes (topinambours, poireaux, salades, épinards, framboises, fraises...) dans son terrain de 1,5 ha, travaillé en permaculture – l'art d'aménager un endroit de manière durable. Chaussée de ses bottes, Lisa sur ses talons, Amélie montre le verger, le potager, la forêt et la prairie. Une haie « *champêtre nourricière* », constituée de 200 arbres plantés par la famille, délimite la parcelle, la protégeant notamment des pesticides de l'agriculteur voisin. Trois poules pondent des œufs tous les jours, mais les abeilles de la ruche ont succombé l'automne dernier. « *Nous avons abandonné l'idée d'être autonomes en nourriture, et encore moins de vivre de notre production* », annonce Philippe, évoquant la roquette dévorée par les ravageurs ou les carottes qui n'ont pas pris.

La famille se qualifie plus de « transitionneurs » que de « collapsologues » – ceux qui considèrent que notre civilisation va s'effondrer. Ce terme, Amélie l'a découvert il y a deux ans, en lisant l'ouvrage de Pablo Servigne et Raphaël Stevens, *Comment tout peut s'effondrer* (Seuil, 2015). « *Cela a confirmé l'intuition que nous avons eue, que nous ne pouvions plus vivre de la même façon* », explique-t-elle.

Un « *pas de côté* » qu'ils ont effectué dès 2006. A l'époque, le couple vit à Paris et travaille pour la banque Natixis. Il est prestataire informatique et elle responsable de communication. Il vient de Laval, fils de restaurateurs. Elle est originaire de Reims, fille d'une greffière et d'un chauffeur de bus. Le déclic est venu de leur assiette. « *On vivait hors sol, je ne connaissais plus les saisons des légumes, cela m'a perturbé et déprimé* », confie Philippe.

Ils déménagent alors près de Bordeaux et s'inscrivent dans une association pour le maintien d'une agriculture paysanne. « *On a acheté une maison en bois, avec un crédit sur vingt-cinq ans et une Prius [automobile hybride]. On était des écolos bobos* », s'amuse Amélie. C'est le stage de permaculture qu'effectue Philippe qui le « *transforme complètement* » : « *J'ai décidé de tout quitter. En un été, en 2012, on a vendu la maison, la bagnole, j'ai été viré de mon boulot et on est partis.* »

Quelques paradoxes

Débuté alors une aventure d'une année et demie : celle d'un chantier collaboratif pour construire une « maison bioclimatique » à Saint-Sève, « avec une ossature de bois, 1 000 bottes de paille pour le côté isolant et de la terre pour l'inertie », précise Philippe. Plus de 200 personnes prêtent main-forte entre juillet 2014 et octobre 2015. Un ajustement délicat pour Côme. « A la fin du chantier, quand on s'est retrouvés tous les trois, il ne se sentait pas chez lui », confie sa mère. Aujourd'hui, le garçon de 11 ans est épanoui. « C'est cool d'avoir un grand terrain pour s'amuser, assure-t-il en nourrissant les poules. Mes copains ont tout de suite kiffé la maison, même si certains au collège se sont moqués de la paille, en disant que c'était pour les petits cochons. » Des railleries qui ne l'atteignent pas car, assure-t-il, « nous devons prendre soin de l'environnement dans lequel nous vivons ».

Les réactions de l'entourage ne sont pas toujours évidentes. Il y a la famille d'Amélie qui ne comprend pas ses choix – « au début, ils nous prenaient pour des fous ». Les amis, dont ils s'éloignent car « on n'avait plus rien à se dire ». Les grands-parents, auxquels il faut demander d'offrir aux enfants des « moments de partage » plutôt que des « objets en plastique ».

Amélie Bourquard reconnaît « des paradoxes » : « On utilise Internet et on a gardé deux voitures, même si on fait du covoiturage avec les voisins », admet-elle. Elle se rend quatre jours par semaine à Bordeaux, où elle est responsable de la communication de France Active Aquitaine, une association de finance solidaire.

Son conjoint, désormais autoentrepreneur, conçoit des sites Web et produit des albums de musique. S'ils ne votent pas, ils sont en revanche très investis dans le tissu local et associatif. Amélie envisage d'ouvrir une épicerie collaborative pour ne plus dépendre d'Intermarché. En attendant, elle fait partie d'un groupement d'achats pour s'approvisionner en vrac (farine, légumineuses, café, etc.). A défaut de sauver le monde, le couple compte bien agir pour sa famille et ses voisins.

envoyée spéciale à Saint-Sève (Gironde)

Dossier du journal *Le Monde*
Juillet 2019

Agnès Sinaï, Pablo Servigne, Yves Cochet

Face à l'effondrement, il faut mettre en œuvre une nouvelle organisation sociale et culturelle

Vivre avec la fin du monde 1/6

Le Monde du 23 juillet 2019

Trois membres de l'Institut Momentum appellent à assumer l'effondrement systémique global qui vient pour préparer l'avènement d'une société « résiliente ».

La fin de notre monde est proche. Une ou deux décennies, tout au plus. Cette certitude qui nous habite désormais, et qui a bouleversé nos croyances et nos comportements, est le résultat d'observations scientifiques nombreuses et variées sur l'évolution du système Terre, mais aussi de l'expression de caractéristiques banales de l'espèce humaine lorsqu'un événement extraordinaire s'annonce.

Depuis une trentaine d'années, les études et les rapports scientifiques ne cessent d'augmenter la plausibilité d'un seuil climatique planétaire qui fera basculer le système Terre dans un état inconnu, nanti de températures moyennes plus hautes que depuis un million d'années. La probabilité d'un tel futur proche est aujourd'hui plus élevée que celle de tout autre scénario prospectif.

Ce n'est plus une question de « si », c'est une question de « quand ». En examinant les centaines de travaux afférents, depuis le premier rapport du Club de Rome – *Les Limites à la croissance* – en 1972, jusqu'au récent rapport du Groupe intergouvernemental d'experts sur l'évolution du climat (GIEC) – « Rapport spécial du GIEC sur les conséquences d'un réchauffement planétaire de

1,5 °C » –, en octobre 2018, on peut estimer la date de passage de ce seuil planétaire entre 2020 et 2040.

Trajectoire chaotique

Ce seuil critique global est la conséquence de multiples boucles de rétroaction autorenforçantes entre éléments du système Terre, dévasté par un siècle de libéral-productivisme. Ainsi, pour le seul cycle du carbone, la fonte du permafrost sibérien, l'affaiblissement du pouvoir de séquestration du carbone par les terres et les océans, la déforestation de l'Amazonie et celle des forêts boréales constituent des boucles de rétroaction qui accélèrent le dérèglement climatique.

Ces rétroactions s'étendent à tous les sous-systèmes de la Terre, intensifiant ainsi l'érosion de la biodiversité, et réciproquement. Cette trajectoire chaotique du système Terre conduit les sociétés humaines vers un effondrement systémique global : passé ce seuil de bascule, le chaos sera tel qu'aucun Etat ne sera plus capable de faire respecter la loi, de contrôler les armes, de lever des impôts.

Cependant, ce basculement n'est que la composante objective de l'effondrement. Deux caractéristiques cognitives de l'espèce humaine transforment la plausibilité géobiophysique de l'effondrement en une certitude politique. La première s'énonce comme suit : l'immensité (c'est-à-dire l'imminence et l'ampleur) de la catastrophe « éco-anthropologique » est telle qu'elle excède nos capacités de compréhension, aussi bien de perception que d'imagination. Elle est irreprésentable, démesurée, supraliminaire, comme dit le philosophe Günther Anders. La seconde relève de la spécularité des croyances et des comportements : une personne informée de l'effondrement rapproché ne se demande pas si elle veut changer sa vie – c'est-à-dire diminuer drastiquement son empreinte écologique –, mais seulement si elle le ferait au cas où un certain nombre d'autres le feraient aussi.

Ainsi, l'effondrement est inévitable non parce que la connaissance scientifique de son advenue est trop incertaine, mais parce que la psychologie sociale qui habite les humains ne leur permettra probablement pas de prendre les bonnes décisions, au bon moment. Il existe souvent plusieurs manières de résoudre un problème local ou circonscrit, mais affronter tous les problèmes

ensemble et globalement rend le coût d'éventuelles solutions si élevé que seul le déni s'avère être la réponse adaptée. C'est ce déni de masse qui garantit que l'effondrement est certain.

Stress prétraumatique

De nombreuses populations subissent déjà les conséquences des catastrophes globales, des dérèglements écosystémiques et des pollutions diverses. Les classes sociales vulnérables et les pays pauvres (et on ne parle même pas des organismes non humains) subissent déjà des traumatismes qui commencent à être connus (stress, dépression, démence, suicides, maladies, etc.) et qui annoncent tout simplement notre avenir psychique à nous, les privilégiés.

La prédiction même d'une catastrophe peut faire souffrir. On sait que l'annonce de dégradations à venir provoque déjà ce que les psychologues appellent le *stress prétraumatique*, autrement dit les effets néfastes de la peur du futur. Ainsi sommes-nous confrontés à un dilemme : comment annoncer que la maison brûle — et qu'elle sera détruite — sans faire peur à ses habitants ? Si vous étiez pompiers, que feriez-vous ? Il faut le dire, bien sûr, le crier haut et fort, avec fermeté et bienveillance. Puis, tout en se concentrant sur l'incendie, prendre soin de certains habitants traumatisés, et motiver tout le monde à sauver ce qui doit l'être.

Prendre soin. Voilà ce qui manque cruellement à notre époque, et cela constitue une bonne partie de la réponse à la question : comment vivre la fin du monde ? Prendre soin de nous-mêmes, des autres, des non-humains. Prendre soin de notre psyché, des émotions que tout ce chaos génère, c'est-à-dire accueillir par l'écoute : tristesse et désespoir, colère et rage, inquiétude et peur. Tous ces affects sont parfaitement normaux. Pire, ils vont s'intensifier ! Il ne s'agit nullement de se complaire dans ces marais émotionnels, mais d'apprendre à les traverser individuellement et collectivement, à les côtoyer, afin de ne pas se laisser emporter, et trouver les ressources pour organiser la suite, pour résister.

Mais comment résister à la fin du monde ? Ou plutôt, comment faire émerger un autre monde possible à partir de celui-ci ? La première piste est à rechercher du côté de la permaculture en tant que vision du monde et science pragmatique des sols et des

paysages. Le néologisme « permaculture » a été forgé en Australie par Bill Mollison et David Holmgren, à partir de la contraction de deux termes : « permanent » et « agriculture », mais aussi « permanent » et « culture ». Depuis la Tasmanie, berceau de leur prise de conscience, ils formulent l'hypothèse d'un effondrement des subsides énergétiques injectés dans le système agro-industriel. Dès lors, la permaculture devient plus qu'une technique agricole : c'est une autre façon de concevoir le monde, un changement philosophique et matériel global. C'est une vision éthique des sociétés futures, qui seront confrontées à l'évolution des régimes énergétique et climatique.

Aujourd'hui plus que jamais, il s'agit de rejeter les leurres de la croissance verte afin de revenir à une juste mesure en réduisant considérablement notre empreinte sur le monde. Ce qui veut dire mettre en œuvre immédiatement une nouvelle organisation sociale et culturelle, qui valorise la lenteur et enseigne les boucles de rétroactions, les liens de cause à effet, les mutualismes, la complexité. Dans la société permaculturelle, les réseaux ne sont plus invisibilisés, la frontière entre producteur et consommateur s'estompe dans un contexte de simplification progressive des mégasystèmes. Aussi bien par nécessité de résilience (dans la perspective d'un effondrement des sociétés industrielles) que par éthique des ressources, il s'agit de boucler les cycles, de passer d'une économie extractiviste de stocks à une économie renouvelable de flux. Le nouveau paysage permaculturel se veut directement comestible, au plus proche des habitants, qui eux-mêmes deviennent acteurs de ces nouveaux diagrammes alimentaires et énergétiques. Les paysages se déspecialisent, les fonctions se diversifient.

Il en résulte une deuxième piste d'action, autour de nouvelles formes politiques territoriales ancrées dans le soin des paysages, œuvrant à la résilience des établissements humains face au nouveau régime climatique. Ces nouveaux territoires prennent le nom de « biorégions » et se substituent aux découpages administratifs actuels grâce à un changement général d'échelle et à une politique de décroissance. Les biorégions permettront, avant, pendant et peut-être après l'effondrement, d'organiser des systèmes économiques locaux territoriaux où les habitants, les manufactures et la Terre travailleront en coopération. La dynamique biorégionale stimulera le passage d'un système

hyperefficient et centralisé à une organisation forgée par la diminution des besoins de mobilité, la coopération, le ralentissement, composée d'une multitude de dispositifs et de sources d'énergie. La civilisation automobile et l'agriculture intensive n'auront plus leur place dans cette nouvelle configuration. Les biorégions seront les territoires du ressaisissement.

Des sociétés conviviales et de proximité

La troisième voie de la résistance est celle d'un imaginaire social libéré des illusions de la croissance verte, du productivisme et de la vitesse, actionnées par les entreprises transnationales. La ville connectée, emblème d'une techno-euphorie totalement hors-sol, laissera la place à des bourgs et des quartiers *off the grid* (« hors réseau ») autoproducteurs d'énergie. Le nombre de véhicules sera réduit au strict minimum, les flottes seront administrées par les communes (libres !), tandis que les champs redessinés en polyculture pourront être traversés à pied. Des axes végétaux résorberont les infrastructures de la vitesse ainsi que les friches industrielles. Qui dit sociétés résilientes dit sociétés conviviales et de proximité. Aujourd'hui, chaque métropole occidentale requiert pour son fonctionnement une vaste partie de la planète. Demain, il en sera autrement, en raison de l'effondrement inéluctable des grands réseaux et de l'économie mondialisée, sur fond de bouleversements climatiques.

Voilà trois pistes, mais il y en aura d'autres. Vivre avec la fin du monde passe nécessairement par un constant effort d'imagination pour arriver à dégager de nouveaux horizons, à les inventer, afin de refermer le couvercle du nihilisme, du mal absolu, du « tout est foutu ». Ce chantier politique ne peut être que collectif. Il faut un récit commun pour rester soudés. Certes, le récit de l'effondrement comporte des risques et des écueils, comme tout récit, mais il est puissant et a plusieurs mérites : il évite le catéchisme de la croissance, il réactive une vision cyclique des choses en appelant une renaissance, et surtout il dit que c'est maintenant ou jamais. Il nous rapproche de l'idée de la mort. D'ailleurs, n'est-ce pas ce que la philosophie nous enseigne depuis des siècles ? Apprendre à bien vivre, c'est apprendre à bien mourir, à prendre conscience de notre statut de mortel, radicalement vulnérable, humble, interdépendant des autres êtres vivants et de notre milieu de vie.

Agnès Sinaï est journaliste environnementale. Chargée de cours à Sciences Po, elle a fondé [l'Institut Momentum](#) en 2011, laboratoire d'idées dont elle a dirigé les trois tomes des *Politiques de l'anthropocène* (parus aux Presses de Sciences Po).

Pablo Servigne a une formation d'agronome et d'éthologue. Chercheur [« in-terre-dépendant »](#), auteur et conférencier, il est coauteur de plusieurs livres, dont *Une autre fin du monde est possible* (Seuil, 2018).

Yves Cochet, militant écologiste depuis quarante ans, a été député de 1997 à 2011, ancien ministre de l'aménagement du territoire et de l'environnement (2001-2002) puis député européen jusqu'en 2014. Depuis lors, il préside l'Institut Momentum.

Jean-Baptiste Fressoz

L'effondrement des civilisations est un problème qui obsède l'Occident

Vivre avec la fin du monde 2/6

Le Monde du 24 juillet 2019

Ces discours sont vieux comme le monde et ne permettent pas forcément de prendre conscience de l'urgence écologique.

Si le mot « collapsologie » est nouveau, ce qu'il désigne, à savoir l'étude de l'effondrement des civilisations, est un problème qui obsède l'Occident depuis au moins deux siècles. Des écrivains évoquant les ruines du passé ou anticipant celles du futur aux historiens racontant la « chute » de telle ou telle civilisation, des hommes politiques brandissant l'effondrement comme une menace aux militaires cherchant à briser l'économie de l'ennemi : cela fait longtemps que l'on pratique la collapsologie sans le savoir.

La popularité du discours de l'effondrement tient tout d'abord à sa banalité. L'idée d'une chute brutale suivie d'une renaissance pénible rabat la complexité des dynamiques environnementales contemporaines et de leurs conséquences économiques, sociales et géopolitiques sur un récit des récits les plus vénérables qui soit : la genèse.

Cette simplification a toujours été gage de succès. En 1855 déjà, Eugène Huzar, dans *La Fin du monde par la science*, pronostiquait une apocalypse technologique et environnementale suivie d'un retour à la barbarie. Le livre fit grand bruit, et après sa parution, les nouvelles d'anticipation sur l'effondrement se multiplièrent. La plupart sont tombées dans l'oubli, mais *L'Eternel Adam*, de Jules Verne, *Ravage*, de Barjavel, et surtout *La Planète des singes*, de Pierre Boulle, s'inscrivent dans cette lignée.

Le problème de ce récit vénérable est qu'il est profondément anthropocentrique. Il renverse les polarités du discours écologique : la nature y est surtout considérée comme une force de destruction, l'inquiétude porte sur les grands réseaux techniques, leur instabilité, leur fragilité, et comment « tout » pourrait être emporté dans leur chute. L'effet est parfaitement clair dans le cinéma hollywoodien : l'effondrement n'est jamais représenté par la destruction de la nature (des champs débarrassés d'insectes par exemple) mais par l'écroulement des grandes infrastructures des mégapoles des pays riches. Le risque est de voir le discours de l'effondrement déplacer le souci écologique de la première vers la seconde nature, celle qui résistera sans doute le mieux au chaos climatique à venir.

Le succès de l'effondrement tient, deuxièmement, à une certaine vision de l'histoire : celle qui, de Edward Gibbon à Jared Diamond en passant par Arnold Toynbee, a saturé la culture européenne de références réelles ou fantasmées à l'effondrement des civilisations passées.

Le cas de « la chute de l'empire romain » récemment disséqué par l'historien Bertrand Lançon est paradigmatique : sur cet événement qui n'a pas eu lieu – après 476, l'empire romain continue d'exister politiquement à Byzance et culturellement dans la langue ou le droit – les historiens n'ont cessé de projeter les problèmes et les angoisses de leur temps (la « décadence », la débauche, le crépuscule des dieux, les « invasions barbares », mais aussi, et ce depuis le XVIII^e siècle, les questions climatiques et environnementales).

Invasions barbares

Cette vision repose sur une philosophie de l'histoire surannée qui essentialise les civilisations en unités discrètes et les oppose à un état de barbarie. Chaque ruine est forcément le signe d'événements terribles et obscurs qui pourraient être prémonitoires. Dans un jeu de miroirs tout à fait classique, le présent informe notre compréhension du passé, ce qui, en retour, oriente nos visions du futur. Le problème est qu'en prophétisant l'arrivée d'un nouvel « âge sombre », l'effondrement contribue à faire resurgir des idées obscures : la guerre de tous contre tous, les invasions barbares ou la hantise malthusienne du grand remplacement. L'éditeur d'extrême droite Le retour aux sources ne s'y est d'ailleurs pas trompé, lui qui a traduit *L'Effondrement des sociétés complexes* de l'anthropologue Joseph Tainter à côté de brûlots complotistes et survivalistes.

Le discours de l'effondrement hérite enfin d'un demi-siècle de guerre et de préparation à la guerre. A partir des années 1930, les bombardements aériens offrent la possibilité de s'attaquer directement à l'hinterland de l'ennemi, à ses forces productives et à ses infrastructures industrielles, bref de provoquer un effondrement économique avant même son effondrement militaire. C'est pour cette raison que les généraux sont les vrais pionniers de la collapsologie.

Pendant la seconde guerre mondiale, les stratèges de l'US Air Force, planifient les bombardements sur l'Allemagne avec l'aide d'industriels, d'économistes, de logisticiens et de sociologues. Leur but : analyser ce qui fait tenir une économie, comprendre ses vulnérabilités, ses infrastructures critiques, ses nœuds logistiques. En 1944, le *Strategic Bombing Command* mène une grande enquête sur les effets de ses campagnes de bombardements. Il en ressort un constat assez affligeant sur l'inefficacité des bombardements urbains et sur la résilience remarquable de la production militaire allemande.

Dans les années qui suivent, la collapsologie militaire américaine s'intéresse non seulement aux vulnérabilités techniques d'une économie, mais aussi à ses vulnérabilités environnementales. Le but est dorénavant d' enrôler la nature dans la guerre totale contre l'URSS. Les physiciens du globe, les climatologues ou les

océanographes repèrent les points faibles du système terre, les quelques lieux ou paramètres en équilibre instable sur lesquels l'action humaine pourrait modifier la dynamique du globe.

L'enjeu, comme l'explique un professeur de l'université de Californie, est de mener une « guerre géophysique ». Certains moyens sont bien connus – l'ensemencement des nuages pendant la guerre du Vietnam par exemple – d'autres sont plus prospectifs : détonation de bombes H le long de lignes de failles sismiques pour déclencher des tremblements de terre et des tsunamis, ou pour faire fondre les calottes glaciaires, modifier les courants océaniques et réchauffer le climat. L'arme la plus redoutable réside dans la couche d'ozone : sa suppression par du chlore ou du brome répandu dans la stratosphère permettrait d'envoyer des doses mortelles d'ultraviolets sur le territoire ennemi...

Le point important est que, parmi ces idées dignes du Docteur Folamour, on trouve certains des éléments clés de la crise environnementale contemporaine. Ce n'est pas un hasard : comme l'explique l'historien Jacob Darwin Hamblin (*Arming Mother Nature*, Oxford University Press, 2013, non traduit), notre manière de penser la crise environnementale sous l'angle d'une catastrophe brutale tient précisément au creuset militaire dont sont issues les sciences du système terre.

C'est dans le cadre de la guerre froide qu'émergent les outils des sciences environnementales contemporaines : John von Neumann, promoteur de la guerre climatique est aussi un des pionniers de la simulation numérique du climat, de même que William Nierenberg, un ancien du Laboratoire national de Los Alamos [où fut fabriquée la première bombe atomique], directeur de l'Institut océanographie Scripps, qui a joué un rôle essentiel dans l'étude du cycle du carbone, ou encore Jay Forrester, l'inventeur de l'ordinateur pour les besoins de la guerre nucléaire qui participera dans les années 1970 à la modélisation du rapport au club de Rome.

C'est aussi en pleine guerre froide que la théorie générale des systèmes (développée pour guider les canons, régler les viseurs de bombardement, planifier la production industrielle ou simuler des scénarios d'engagement militaire) est appliquée à la modélisation de la terre tout entière et que de ce formalisme mathématique émerge l'idée de points de bascule, de « *tipping points* » dans un système chaotique. Dans les années 1970-1980, la génération des

« cold-warriors » cède la place à des scientifiques sensibilisés à la question environnementale comme James Hansen, Francis Bretherton, Stephen Schneider ou Hans Joachim Schellnhuber. Le discours de l'effondrement est retourné – de souhaité et provoqué il devient involontaire et redouté – mais les outils et formalismes hérités de la guerre froide demeurent.

Rappeler cette histoire, ce n'est pas nier toute pertinence à la pensée contemporaine de l'effondrement – qui n'est d'ailleurs pas monolithique. C'est tenter de comprendre pourquoi la crise environnementale contemporaine qui est avant tout un effondrement rapide des populations non humaines au profit de notre espèce (nous et notre bétail représentons 97 % de la biomasse des vertébrés terrestres) est emportée dans le récit le plus éculé qui soit : celui de « la fin de la civilisation ».

Jean-Baptiste Fressoz est historien, chercheur au CNRS (Centre Alexandre Koyré de l'EHESS), ses travaux portent sur l'histoire environnementale et des savoirs climatiques ainsi que sur l'anthropocène. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages dont *L'Apocalypse joyeuse. Une histoire du risque technologique* (Seuil, 2012) et coauteur, avec Christophe Bonneuil, de *L'Événement anthropocène* (Seuil, 2013) qui a pour but d'interroger la crise climatique actuelle.

Les autres articles de ce dossier
ne présentent pas d'intérêt
pour la critique de la « collapsologie ».

Pierre Jouventin et Serge Latouche

L'homme peut-il se reconvertir de prédateur en jardinier ?

Le Monde, 29 juillet 2019

L'éthologue Pierre Jouventin et l'économiste Serge Latouche interrogent la capacité de l'homme à préserver l'équilibre entre les ressources naturelles et ses activités.

A la question de la compatibilité entre l'économie capitaliste et la préservation de la nature, ou autrement dit, entre le culte de la croissance et l'écologie, la réponse devrait apparaître évidente à toute personne sensée : une croissance infinie est incompatible avec une planète finie. Cependant, cette évidence que des gamines de 14 ans nous rappellent judicieusement semble inconcevable aux responsables politiques et économiques. Elle fait l'objet d'un déni de leur part à tous, y compris, voire surtout, des ministres de l'environnement, qui se gargarisent de l'affirmation de la compatibilité de l'économie et de l'écologie.

L'homme ne peut survivre qu'en symbiose avec l'écosystème terrestre, qui lui fournit les substances dont il se nourrit, qu'il utilise ou qu'il rejette. N'importe quel animalcule [*animal microscopique*] dépourvu de cerveau met en œuvre une stratégie adaptative de survie à long terme – sinon, il n'existerait plus depuis longtemps. Pendant 300 000 ans, *Homo sapiens* a lui aussi vécu en équilibre avec son milieu, se déplaçant quand les végétaux et animaux autour de son campement se faisaient rares, laissant les ressources naturelles se renouveler.

Vers 1850, la « révolution industrielle » a propulsé l'économie de croissance, mais aussi accru notre impact sur la planète. Pendant la durée de vie des auteurs du présent article, la population mondiale a triplé, toute la planète a été colonisée et l'agriculture intensive a épuisé 40 % des sols, les pesticides appauvrissant la biodiversité et les écosystèmes. Les prédictions pessimistes du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) sont même

dépassées, et nous rédigeons ce texte pendant une canicule record prématurée, en dépit des climatosceptiques.

Un phantasme de recreation

La modernité a mis en œuvre un projet prométhéen d'artificialisation du monde dont nous commençons enfin à percevoir le danger pour notre espèce, alors qu'aucune autre planète habitable n'a jamais été découverte. Ce phantasme de recreation propre à la modernité occidentale est le résultat d'une double rupture à la fois pratique et conceptuelle : l'artificialisation du monde liée à l'émergence de l'imaginaire technoscientifique d'une part, et la marchandisation du monde liée à l'émergence de l'imaginaire économique d'autre part. La menace, chaque jour plus prégnante, d'un effondrement de la civilisation, sinon d'une disparition de l'espèce, suffira-t-elle à nous faire faire demi-tour et à nous reconvertir de prédateurs en jardiniers ?

Car nous savons comment réhabiliter notre monde. Seulement, en dépit de bien des déconvenues, nos manières de voir et de penser restent « formatées » par le paradigme de la modernité, tel qu'il s'est cristallisé au XVIII^e siècle. Pour d'excellentes raisons, les philosophes des Lumières voulaient libérer l'humanité de l'animalité et des obstacles à son émancipation. Pour ce faire, ils ont développé une conception mécanique du monde (la machine-univers, l'animal-machine et même l'homme-machine), débouchant sur l'illimitation de notre pseudo-puissance. Dans cette vision anthropocentrique, l'homme s'institue « *maître et possesseur de la nature* », selon la célèbre formule de Descartes. L'idéologie du progrès qui en résulte nous assure que tout est possible, ce que reprend le transhumanisme d'aujourd'hui.

Dans ce contexte, « la machine économique » en a profité pour s'affranchir de tous les freins que la sagesse millénaire avait mis à son épanouissement, donnant naissance à la société capitaliste de marché mondialisée. Au lieu de déboucher sur une véritable démocratie autonome d'hommes libres, cette société moderne se soumet à la dictature des marchés financiers et aux oukases d'une technoscience sans principe.

Le tournant de la « Fable des abeilles »

Ce paradoxe est inhérent aux Lumières elles-mêmes. La transgression érigée en système dans la surmodernité trouve sa source dans le tournant éthique décisif qui s'opère avec Bernard de Mandeville et la fameuse *Fable des abeilles* (1714). Sa conclusion, à savoir que les vices privés font la prospérité de la ruche, devint peu à peu, à travers la main invisible d'Adam Smith, le credo amoral, voire immoral, des sociétés occidentales. Dans la société de croissance, aboutissement de l'économie de production capitaliste, l'organisation de la survie, non plus en symbiose avec la nature mais en l'exploitant sans pitié, doit faire croître indéfiniment la production et son fétiche, le capital.

En réalité, cette construction est fondée sur une triple illimitation : illimitation de la production, et donc de la prédation des ressources naturelles renouvelables et non renouvelables ; illimitation de la consommation, et donc de la création de nouveaux besoins toujours plus artificiels ; et, surtout, illimitation de la production des déchets, et donc de la pollution de l'air, de l'eau et de la terre. Ces trois pollutions ont des effets de plus en plus manifestes : dérèglement climatique avec les émissions de gaz à effet de serre ; pandémies de cancer, d'asthme, d'obésité, de maladies pulmonaires, de troubles cardio-vasculaires ou de la reproduction avec la saturation de l'air en particules fines et en perturbateurs endocriniens ; mort des sources, des rivières et des océans ; désertification et désagrégation des sols, empoisonnés aux pesticides et engrais chimiques ; etc.

L'économie en tant qu'idéologie fonctionne comme une prophétie autoréalisatrice. En l'inventant sur le modèle de la mécanique rationnelle de Newton, les économistes ont fait abstraction du fait que la vie concrète des hommes se déroulait dans un écosystème qui obéit aux lois de la thermodynamique et de l'écologie scientifique, et non dans la sphère étoilée de la mathématique. Elle ignore non seulement l'exploitation de la force de travail mais encore le fait que la production repose avant tout sur la prédation des biens communs.

Le capitalisme, système thermo-industriel

Si le phantasme d'une économie en croissance infinie s'est cependant réalisé jusqu'à un certain point, c'est parce que le capitalisme, qui jusque-là végétait tant bien que mal en paupérisant les prolétaires européens et les artisans indiens, a muté en système thermo-industriel. La machine à vapeur puis le moteur à explosion lui ont permis d'utiliser les énergies fossiles et de disposer ainsi d'une puissance énergétique sans commune mesure avec tout ce que l'on connaissait auparavant. Ce point aveugle de la science économique, qui ne découvre que très tardivement la nature sous le nom révélateur d'externalités, qu'elle échoue à intégrer vraiment, a piégé même le marxisme, qui fait l'impasse sur l'écologie.

Notre énorme cerveau nous permet pourtant de comprendre la crise écologique à laquelle nous sommes confrontés, à défaut de la pallier. Notre problème, qui paraît insoluble, est pourtant simple, et toutes les espèces vivantes ont su le résoudre : ne pas dégrader notre milieu de vie et équilibrer les ressources naturelles par rapport aux populations. La difficulté vient de ce que la foi dans l'économie n'est plus un choix de la conscience, mais une drogue à laquelle, accoutumés, nous sommes incapables de renoncer volontairement. Le progressisme et l'économisme ainsi incorporés dans notre consommation quotidienne, nous les respirons avec l'air pollué du temps, nous les buvons avec l'eau contaminée aux pesticides, nous les mâchons avec la « malbouffe », nous nous en parons avec les fringues fabriquées dans les bagnes du Sud-Est asiatique, et, enfin, ils nous transportent dans nos sacro-saintes baignoires à dérèglement climatique...

La question se pose de savoir si tout projet de rupture radicale peut candidater au rôle de civilisation alternative sans proposer un réenchâtement du monde. Si le pétrole avait été épuisé plus tôt, il se serait produit un électrochoc, mais les gaz de schiste et les nappes sous-marines ont retardé la prise de conscience que la canicule commence à réveiller. Le monde politique est seulement en train de découvrir la gravité du problème. Sans même remettre en cause le capitalisme, il lui serait au moins possible de réduire le nucléaire, comme l'a fait l'Allemagne, de développer les énergies renouvelables, d'isoler les habitations et de couvrir les toits de capteurs solaires, en commençant par les bâtiments administratifs, de taxer le kérosène sur les vols nationaux puis internationaux,

d'émanciper les jeunes Africaines pour qu'elles décident par elles-mêmes des naissances et les réduisent afin de ne pas créer des migrants économiques...

« Décoloniser notre imaginaire »

La réalisation de tout projet alternatif de société passe donc plus par une révolution mentale que par la prise du pouvoir politique. Il s'agit d'abord de « décoloniser notre imaginaire », en d'autres termes de changer de valeurs, et donc de se désoccidentaliser pour initier et accompagner les transformations de nos modes de vie. Concrètement, il faut se réappropriier la gestion de la planète, en limitant le pouvoir des banques et des firmes transnationales, pour assurer notre survie.

C'est là l'application stricte de la leçon du philosophe Cornelius Castoriadis, dans *La Montée de l'insignifiance. Les carrefours du labyrinthe. Tome IV* (Seuil, 1996).

« Ce qui est requis est une nouvelle création imaginaire d'une importance sans pareille dans le passé, une création qui mettrait au centre de la vie humaine d'autres significations que l'expansion de la production et de la consommation, qui poserait des objectifs de vie différents pouvant être reconnus par les êtres humains comme valant la peine. [...] Telle est l'immense difficulté à laquelle nous avons à faire face. Nous devrions vouloir une société dans laquelle les valeurs économiques ont cessé d'être centrales (ou uniques), où l'économie est remise à sa place comme simple moyen de la vie humaine et non comme fin ultime, dans laquelle donc on renonce à cette course folle vers une consommation toujours accrue. »

Pierre Jouventin, docteur en écoéthologie, est l'auteur d'une réflexion sur les rapports entre l'homme et l'animalité avec *L'Homme, cet animal raté. Histoire naturelle de notre espèce* (Libre & solidaire, 2016).

Serge Latouche, économiste, est un théoricien pionnier de la décroissance. Il est notamment l'auteur de *Sortir de la société de consommation. Voix et voies de la décroissance* (Les liens qui libèrent, 2010).

Le rapport entre économie et nature est l'objet du dialogue entre Serge Latouche et Pierre Jouventin, animé par le philosophe Thierry Paquot et publié sous la forme d'un livre : *Pour une écologie du vivant. Regards croisés sur l'effondrement en cours* (Libre & Solidaire).



Combattre ce qui nous tue.

Pierre Thiesset

Effondrement

Septembre 2019

Yggdrasil se présente comme le « *premier magazine papier francophone à ne traiter que de ce sujet : l'effondrement de notre monde* ». Lancée par Pablo Servigne (qualifié de « père de la collapsologie » sur les plateaux télé), Yvan Saint-Jours (qui a notamment fondé le magazine 100 % positif *Kaizen*, écotartufe de La Décroissance n°128) et Denys Chalumeau (homme d'affaires colibri qui a fait fortune dans le numérique), l'entreprise a récolté plus de 167 000 euros sur internet, grâce à une campagne de financement participatif au succès tonitruant.

Il faut dire que les collapsologues sont très connectés aux « *réseaux électroniques asociaux* », comme ils le disent eux-mêmes. « Connecté », c'est d'ailleurs un mot martelé tout au long des pages de ce premier numéro : les articles ne cessent de répéter que nous devons nous « *reconnecter à la Terre* », « *à la source* », « *au monde* », être « *en connexion avec l'esprit de la nature* », nous « *reconnecter avec notre sagesse intérieure, aux uns et aux autres et, surtout, aux autres espèces* ».

Parfaitement égocentrique et expurgé de toute considération politique (à l'exception d'un petit article sur la désobéissance civile), ce premier numéro invite à « *accueillir ses émotions* », à entamer « *une traversée à l'intérieur de nous-mêmes* », à « *se reconnecter avec ce que vous êtes* », à « *aller puiser au plus profond de moi* », à « *découvrir l'être qui vibre en chacun, e* », à « *retrouver, dans la nuit qui nous habite, la main de ce lointain ancêtre qui, lui, savait vivre en accord avec la communauté du vivant* », ou encore à « *accueillir nos anciennes blessures d'enfants du passé (de nombreux outils thérapeutiques ou de développement personnel existent pour cela)* ». On est effectivement en plein dans le discours du développement personnel.

Tout est ramené à moi-je : « *J'ai regardé mon ego qui m'a montré où je pouvais grandir* »... Je fabrique une cuillère en bois et je

récupère l'eau de pluie pour ma maison... Je m'achète une *tiny house* à 50 000 euros pour vivre simplement... le me fais des infusions au millepertuis pour mon bien-être... le lis le mode d'emploi de la « *sexualité consciente* » pour faire l'amour comme il faut, tout en apprivoisant « *la sorcière qui est en nous* »... Je suis les leçons d'une *coach* en « éco-psychologie » qui propose des séances à 100 dollars l'heure pour travailler ma « résilience » ("Son objectif: nous guider à travers les émotions que l'effondrement suscite. Elle nous convie à chausser les lunettes de la culture indigène, des rituels, de la psychologie et de la spiritualité")... Je télécharge l'application « Blueturn » pour voir la Terre tourner sur mon ordiphone, grâce aux images prises par la Nasa, et développer ainsi ma « *conscience planétaire* »...

Vous trouverez encore des articles sur le deuil, sur l'enfance, sur un centre de permaculture en Angleterre qui comporte même un cimetière écolo où l'on peut se faire enterrer dans un cercueil biodégradable, ou une interview avec un penseur injustement boycotté par les grands médias : Edgar Morin, « *une sorte de héros, de père spirituel* » pour les collapsologues. Ceux-ci ont l'ambition d'« *accompagner la fin d'un cycle et engager le renouveau* ».

Il y a du boulot.

P. T.

Yggdrasil n°1, été 2019 (140 pages, 12 euros)

Recension de Pierre Thiesset,
parue dans le mensuel
La Décroissance n°162, septembre 2019

René Riesel & Jaime Semprun

La proscription de la liberté

prononcée par le catastrophisme

2008

« On peut facilement, à la façon d'une certaine sociologie semi-critique, rapporter les diverses modalités du catastrophisme à des milieux sociaux hiérarchiquement distincts, et pointer comment chacun d'eux développe la fausse conscience qui lui correspond, en idéalisant en guise de "solution" l'activité gestionnaire, professionnelle ou bénévole, qui est déjà la sienne dans l'administration du désastre. Cependant une telle perspicacité à courte vue laisse de côté le plus remarquable : le fait qu'il n'est presque personne pour refuser de souscrire à la véritable *proscription de la liberté* que prononcent unanimement les divers scénarios catastrophistes, quelles que soient par ailleurs leurs variantes ou contradictions. Car même là où on n'est pas directement intéressé à la promotion de l'embrigadement, et où l'on parle d'émancipation, c'est pour postuler que cette émancipation sera imposée comme une nécessité, non pas voulue pour elle-même et recherchée consciemment.

Telle est en effet la rigueur de l'incarcération industrielle, l'ampleur du délabrement unifié des mentalités à quoi elle est parvenue, que ceux qui ont encore le ressort de ne pas vouloir se sentir entièrement emportés par le courant et disent songer à y résister échappent rarement, quelque condamnation qu'ils profèrent contre le progrès ou la technoscience, au besoin de justifier leurs dénonciations, ou même leur espoir d'une catastrophe salvatrice, à l'aide des données fournies par l'expertise bureaucratique et des

représentations déterministes qu'elles permettent d'étayer. Tout cela pour rhabiller les lois de l'Histoire – celles qui faisaient inéluctablement cheminer du règne de la nécessité à celui de la liberté – en démonstration scientifique ; selon laquelle, par exemple, la loi de Carnot viendra à bout de la société « thermo-industrielle », l'épuisement des *ressources énergétiques fossiles* la contraignant – ou au moins ses *décideurs* – à la décroissance conviviale et à la joie de vivre.

Notre époque, par ailleurs si attentive aux ressources qu'elle se connaît, et à l'hypothèse de leur tarissement, n'envisage jamais d'avoir recours à celles, proprement inépuisables, auxquelles la liberté pourrait donner accès ; à commencer par la liberté de penser *contre* les représentations dominantes. »

René Riesel & Jaime Semprun,
Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable,
§XV, éd. de l'Encyclopédie des Nuisances, 2008.



Un moment de la vie.

Bertrand Louart

La collapsologie : ***start-up de l'happy collapse***

*L'avenir était quand même mieux
avant la fin du monde*

septembre 2019

Publié en 1972, le rapport du Club de Rome, groupe informel et international composé d'éminents hommes d'affaires, de dirigeants et de scientifiques, intitulé *Les Limites à la croissance*¹ anticipait à l'aide de simulations informatiques les problèmes que posait une croissance économique et démographique sur une planète aux ressources limitées. Il préconisait de « stabiliser » la croissance afin de préserver le système économique mondial d'un effondrement. Il fut par la suite à l'origine du concept de « développement durable » (*sustainable development*) qui cherche à concilier les aspects économiques, sociaux et environnementaux de l'expansion marchande. Autant essayer de préserver la chèvre et le chou ou le loup et l'agneau des fables de La Fontaine ! Denis Meadows, 40 ans plus tard, a bien été obligé d'admettre que tout a continué. Seuls les discours ont changé, faisant passer pour « écologiques » les nouveaux secteurs industriels qui ont émergé suite à la prise en compte des diverses nuisances générés lors des « Trente Glorieuses »².

La Collapsologie, « science de l'effondrement » (*collapse* en anglais) prétend maintenant élever la prophétie de l'effondrement

¹ Donella et Denis Meadows, Jorgen Randres, *Les Limites à la croissance* [1972], éd. Rue de l'échiquier, 2012. On lira avec plus de profit l'ouvrage du philosophe Bernard Charbonneau écrit entre 1950 et 1967, *Le Système et le chaos, critique du développement exponentiel*, éd. Anthropos, 1973.

² Céline Pessis, Sezin Topçu, Christophe Bonneuil, (dir.), *Une autre histoire des "Trente Glorieuses", modernisation, contestation et pollutions dans la France d'après-guerre*, éd. La Découverte, 2013.

de la société industrielle à la dignité d'une discipline académique. En France, Pablo Servigne et ses collègues ³ (ci-après désignés par Servigne & Co) sont en quelque sorte devenus les prophètes de cette prospective qui se veut scientifique.

« La collapsologie est l'exercice transdisciplinaire d'étude de l'effondrement de notre civilisation industrielle et de ce qui pourrait lui succéder, en s'appuyant sur les deux modes cognitifs que sont la raison et l'intuition et sur des travaux scientifiques reconnus. » (2015, p. 253)

Depuis ce livre, Servigne multiplie conférences, articles, interviews, plateaux télé et radio et autres interventions sur Internet pour porter partout la bonne parole de l'effondrementisme ⁴.

Une « fête industrielle » ?

Selon le député écologiste Yves Cochet, l'effondrement est :

« Le processus à l'issue duquel les besoins de base (eau, alimentation, logement, habillement, énergie, mobilité, sécurité) ne sont plus fournis à une majorité de la population par des services encadrés par la loi. » ⁵

A cette définition, on aura reconnu notre vieille ennemie, la marchandise ! Car les collapsologues ont découvert que la production de marchandises est menacée de succomber sous le poids de ses contradictions, qu'ils voient uniquement dans la limitation des ressources naturelles. Et à partir de là, ils n'hésitent pas à déclarer :

³ Ils ont publié trois ouvrages : P. Servigne et R. Stevens, *Comment tout peut s'effondrer, petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*, éd. Seuil, coll. Anthropocène, 2015 ; P. Servigne et G. Chapelle, *L'entraide, l'autre loi de la jungle*, éd. Les Liens qui Libèrent, 2017 ; P. Servigne, R. Stevens et G. Chapelle, *Une autre fin du monde est possible, vivre l'effondrement (et pas seulement y survivre)*, éd. Seuil, coll. Anthropocène, 2018.

⁴ Pierre-Henri Castel, *Le Mal qui vient, essai hâtif sur la fin des temps*, éd. du Cerf, 2018, ironise sur le fait « qu'il paraît bien tôt pour faire une science de la fin du monde » et trouve plus appropriée la dénomination « effondrementisme » qui désigne une forme d'idéologie (note p. 29).

⁵ Yves Cochet, *L'effondrement, catabolique ou catastrophique*, Séminaire du 27 mai 2011, disponible sur le site de l'institut Momentum.

« *La fête industrielle sera bientôt terminée.* »⁶

C'est cela, et rien d'autre, qui les inquiète : car, eux, ils étaient à cette « fête », dans les premières classes et sur le pont de ce Titanic, et ils ont oublié – s'ils l'ont jamais su – que d'autres sous leurs pieds trimaient dans des conditions moins réjouissantes à leur procurer leur « festin ».

Surtout, forts de toutes les données scientifiques qui montrent l'inéluctabilité de l'effondrement, Servigne & Co ne se demandent pas un seul instant comment une civilisation qui a produit les si fantastiques merveilles qu'ils admirent et apprécient tant a pu en arriver à pourrir universellement la planète. Ils se tournent résolument et avec enthousiasme vers l'avenir car ils ont peur de regarder en arrière.

Comme disait Marx : « Nous ne connaissons qu'une seule science, la science de l'histoire ». Or l'histoire recèle la solution de cette étrange énigme qui ne les intéresse pas. Et cette histoire, Servigne & Co sont bien décidés à s'en passer, à n'en tirer aucun enseignement, ils ne veulent pas en entendre parler. Voici comment ils l'évacuent :

« Retrouver le sol, le terrestre, implique aussi de retrouver notre histoire commune avec les autres habitants de la planète. [...] Pour retracer l'histoire de l'apparition de la vie, ramenons ces 4,5 milliards d'années à une année de calendrier. [...] La révolution industrielle, celle qui nous préoccupe tant [...] représente la toute dernière seconde de cette année cosmique. [...] Ce récit permet de revoir entièrement notre manière très anthropocentrée de raconter l'Histoire (avec un grand H mais dans une petite seconde). » (2018, pp. 218-220)

Et hop ! « *Il y avait de l'histoire, et maintenant il n'y en a plus !* »⁷

La littérature scientifique dont ils sont friands leur aurait montré que la société capitaliste et industrielle est fondée sur la dépossession et l'exploitation des peuples et que l'abondance marchande, tout en étant empoisonnée, repose sur le pillage et le

⁶ Dominique Bourg, vice-président de la Fondation Nicolas-Hulot et universitaire-technocrate à Lausanne (Suisse), dans sa préface à 2018, p. 12.

⁷ Autre citation de Marx, qui déjà au XIX^e siècle se moquait des penseurs bourgeois qui croyaient voir advenir la « fin de l'histoire » – la fin des luttes sociales, des oppositions politiques et des guerres – avec l'avènement de la domination de leur classe sur la société mondiale.

gaspiillage des ressources, cela les aurait laissés parfaitement indifférents. Mais que l'on touche à *l'avenir* qu'on leur avait déjà tout tracé dans cette société, que leur plan de carrière soit remis en question, que le rôle social que l'école et l'université leur avaient assigné et inculqué les codes soit réduit à néant : voilà le véritable scandale ! C'est avant tout l'idée qu'ils se faisaient de leur avenir dans cette société qui s'effondre ; c'est la seule chose qui leur importe, c'est de cela dont ils doivent maintenant « faire le deuil » :

« En effet, commencer à comprendre puis à croire en la possibilité d'un effondrement revient finalement à renoncer à l'avenir que nous nous étions imaginé. C'est donc se voir amputé d'espairs, de rêves et d'attentes que nous nous étions forgés pour nous depuis la plus tendre enfance, ou que nous avions pour nos enfants. Accepter la possibilité d'un effondrement, c'est accepter de voir mourir un avenir qui nous était cher et qui nous rassurait, aussi irrationnel soit-il. Quel arrachement ! » (2015, p. 23)

Les raisons profondes – historiques, politiques et sociales – de cet effondrement ne les intéressent pas ; seuls les intéressent les causes immédiates – physiques et écologiques – qui viennent conforter la prophétie.

« Derrière cette idée de l'effondrement réside une vision du monde qui met en avant le système plutôt que les acteurs.rices et les rapports sociaux de pouvoirs. L'effondrement viendrait d'abord des "limites" d'un système qui ne fonctionne plus, plutôt que d'injustices sociales. Pour prouver cet effondrement, les collapsologues s'en réfèrent généralement à des données quantitatives, issues des sciences naturelles. Ce faisant, ils effectuent un glissement entre les sciences naturelles et les sciences sociales, en étudiant la société comme un "écosystème", et en déduisant de données "physiques", un effondrement social. Cette idée qu'il existerait des déterminismes sociaux découlant de lois de la nature porte un nom : le positivisme. »⁸

Positivisme qui, sous prétexte d'objectivité scientifique, en vient en fait à *naturaliser* l'ordre social existant, c'est-à-dire à neutraliser la charge critique qu'implique le constat du désastre pour la société actuelle au profit de la prophétie scientifique sur l'effondrement.

Pour Servigne & Co, ce à quoi nous sommes confrontés :

⁸ Elisabeth Lagasse, "Contre l'effondrement, pour une pensée radicale des mondes possibles", article en ligne sur le site *Contretemps, revue de critique communiste*, 18 juillet 2018, <<http://www.contretemps.eu/>>.

« n'est pas un "problème" qui appelle des "solutions" mais un *predicament*, une situation inextricable qui ne sera jamais résolue, comme la mort ou une maladie incurable » (2018, p. 30).

Pour répondre à l'angoisse qu'ils ont contribué à créer, nos effondrementalistes croient pouvoir s'appuyer sur un travail réalisé autour de la maladie de Huntington. Il s'agit d'une maladie dégénérative héréditaire, rare et incurable, qui se révèle généralement vers les quarante ans et peut entraîner une mort rapide. Un certain nombre d'idées ont été formulées concernant la manière la plus appropriée d'annoncer la mauvaise nouvelle et de vivre avec elle.

« Il y a trois leçons à tirer de ce parallèle avec la maladie. La première est d'arrêter de se battre, car cela n'apporte pas grand-chose de constructif [...]. La deuxième leçon est qu'on ne peut pas annoncer que "tout est foutu" (et encore moins sans préciser ce qui est foutu) [...]. La troisième est que, à la suite des deux types d'annonce [la mort et l'effondrement], il faut retrouver confiance en soi par la création, l'exploration, le partage des expériences. » (2018, pp. 61-62)

Le problème est que la « maladie » dont nous souffrons n'est pas « héréditaire » ou « génétique », c'est-à-dire « naturelle » : elle est historique, sociale et politique. Car quelle est la cause principale de la catastrophe grandissante ? La croissance à tout prix, résultat de la concurrence pour le profit maximum. Par conséquent, si on veut trouver un point de comparaison dans le domaine médical, ce n'est pas une maladie génétique qu'il faut choisir, mais une maladie provoquée par la course au profit. L'asbestose, fibrose pulmonaire due à l'inhalation prolongée de poussière d'amiante, constituerait donc un meilleur exemple. Car qu'ont fait les victimes de cette maladie ? Se sont-elles résignées à leur sort ? Non, elles se sont mobilisées avec acharnement contre les entreprises de l'amiante parce que celles-ci les ont empoisonnées, en pleine connaissance de cause, pendant des décennies et avec la complicité des gouvernements. Dans ce contexte, « arrêter de se battre » signifie rien moins que capituler face à l'exploitation, tendre l'autre joue en se résignant à l'injustice ⁹.

⁹ Ce passage sur la maladie doit beaucoup à l'article de Daniel Tanuro, "La plongée des collapsologues dans la régression archaïque", article en ligne sur le site *Contretemps*, revue de critique communiste, 6 mars 2019, <<http://www.contretemps.eu/>>.

Résilience et adaptation

Servigne & Co privilégient la notion de *résilience* d'un système au détriment de toute forme de *résistance* individuelle ou collective. L'idée de résilience, définie comme la capacité à se remettre d'un choc extérieur, sur lequel on n'a pas prise, sous-entend que l'origine et les responsables de ce bouleversement finalement important peu, ce qui importe étant de *survivre*.

« Il ne s'agit pas de résister au changement ou de vouloir nécessairement retrouver le même état, mais bien de rebondir *en s'ouvrant à la possibilité de se transformer* pour ne pas perdre certaines de ses fonctions. » (souligné par les auteurs, 2018, p. 123)

Le « système » doit avant tout « gérer », en termes d'*inputs* et d'*outputs*, ce qui lui arrive sans faire intervenir les sentiments, le vécu, la signification des événements autrement que comme « variables d'ajustement ». Nous sommes là devant une pensée cybernétique, c'est-à-dire le langage de la domination, ici mis à l'usage des dominés, où la seule perspective consiste à survivre et s'adapter.

La collapsologie est une forme nouvelle du progressisme, au sens de l'attitude qui *attend de l'avenir la solution des maux du présent*. Cette fois, c'est l'effondrement de la société marchande et industrielle qui va nous – du moins, les survivants – obliger à être vertueux écologiquement. Et comme pour le Progrès, que pas plus que l'effondrement on ne peut arrêter, il faut dès maintenant s'y préparer. Car la collapsologie est avant tout une *idéologie de cadres* ; sa principale injonction est : « il faut s'adapter ! » Cela ne signifie pas seulement se conformer à l'ordre des choses existant, mais surtout – puisque, pour les cadres qui sont le relais de la direction de l'entreprise, « gouverner, c'est prévoir ! » – anticiper l'évolution future et agir dès maintenant en conséquence ¹⁰.

On ne peut donc même pas dire :

¹⁰ Barbara Stiegler, « *Il faut s'adapter* », sur un nouvel impératif politique, éd. Gallimard, coll. NRF essais, 2019. Cet ouvrage montre bien comment l'idée d'adaptation, issue de l'évolutionnisme darwinien, est devenue un nouvel impératif néolibéral, la croissance économique et l'innovation technologique étant inéluctables. Les institutions – et l'État en premier lieu – se doivent non seulement d'encourager cette adaptation chez les individus, mais surtout préparer la société par des mesures et une politique adéquates.

« L'attente d'une catastrophe, d'un auto-effondrement libérateur du système technique, n'est que le reflet inversé de celle qui compte sur ce même système technique pour faire venir positivement la possibilité d'une émancipation : dans l'un et l'autre cas, on se dissimule le fait qu'ont justement disparu sous l'action du conditionnement technique les individus qui auraient l'usage de cette possibilité, ou de cette occasion ; on s'épargne donc à soi-même l'effort d'en être un. Ceux qui veulent la liberté pour rien manifestent qu'ils ne la méritent pas. »¹¹

Car ce que Servigne & Co veulent, ce n'est pas la liberté, mais simplement *survivre à l'effondrement*, quelle que soit la manière dont les choses tournent ensuite. Pour nos scientifiques, la liberté et l'oppression ne sont pas des variables quantifiables, des notions mathématisables, tout au plus peut-on évaluer leur efficacité :

« Avec le niveau ahurissant de complexité de nos immenses sociétés, il y a de quoi se poser la question de la pertinence de telles architectures [hiérarchiques] de pouvoir. Non seulement elles nous rendent bien plus vulnérables et moins résilients en cas de grandes perturbations [...], mais, par leur rigidité, elles sont devenues des facteurs d'aggravation des catastrophes. » (2018, pp. 207-208)

A l'aune de telles déclarations, on comprend que nos effondrementalistes n'ont jamais mis les pieds dans un atelier, une usine ou une entreprise que comme consultants pour la direction, jamais comme ouvriers ou employés¹². Ce qui explique aussi qu'ils ont accepté des invitations à exposer leur collapsologie au Ministère de l'économie à Bercy¹³ et à l'Élysée, et devant les fédérations patronales de Belgique et de Suisse, notamment.

En cas d'accident nucléaire en France, par exemple, grâce aux conseils bienveillants de Servigne & Co¹⁴, nul doute que la gestion

¹¹ Jaime Semprun, *L'Abîme se repeuple*, éd. de L'Encyclopédie des Nuisances, 1997.

¹² Voir 2017, p. 25 note 9 : « Gauthier Chapelle a été conseiller en développement durable (en biomimétisme) pendant dix ans pour les entreprises. Il s'efforçait de leur montrer que, en s'inspirant des relations d'entraide dans le monde vivant, leur organisation serait non seulement durable, mais bien plus efficace. Malheureusement, il s'est souvent rendu compte que de nombreuses entreprises *ne voulaient pas* prendre le risque de changer leur structure et leur raison d'être. »

¹³ Cf. Web série NEXT, épisode 4, "Bercy invite les collapsologues", 9 novembre 2017.

¹⁴ Cf. 2018, pp. 152-153. Dans ce passage, comme dans bien d'autres, Servigne & Co ne semblent pas avoir conscience du caractère ignoble de ce qu'ils préconisent, à savoir vivre avec les radiations... en coopérant avec les autorités et les institutions

par l'État et l'Armée des populations contaminées sera « co-construite » de « façon respectueuse et équitable » avec les « indigènes » et que le « retour d'expérience » sur cet effondrement partiel et localisé permettra « d'enrichir la pratique scientifique » des collapsologues afin qu'à l'avenir ils soient capables de « mieux gérer » un effondrement plus global ¹⁵...

Car avec ces visites dans les allées du pouvoir, il s'agissait probablement pour eux d'éclairer ceux qui nous gouvernent, puisque dans n'importe quelle catastrophe industrielle ou écologique particulière comme avec l'effondrement général de la civilisation, « *nous avons besoin de tout le monde* » et « *nous sommes tous sur le même bateau* » (2018, p. 275 et 280).

« La fin de ce monde annonce de grands décloisonnements et des alliances improbables. Qui ne comprend pas cela, qui s'en offusque, ou qui ne le souhaite pas, se prive de pans entiers de la vie. C'est-à-dire en premier lieu de la survie. » (2018, p. 280)

Traduction en *bon français* : qui critique, conteste et résiste sera abandonné à son triste sort. On ne saurait dire plus clairement que Servigne & Co privilégient avant tout *la survie et l'adaptation*, au détriment de la lutte contre les fauteurs de désastre et de l'émancipation de la domination et de l'exploitation capitaliste ¹⁶.

mêmes qui sont à l'origine de la catastrophe. Sur ce sujet, voir les textes de l'ACNM (Association contre le Nucléaire et son Monde <<http://www.acnm.fr>>).

¹⁵ Avec le « concept de science “post-normale” qui est la stratégie de résolution des problèmes scientifiques à laquelle on peut recourir lorsque “les faits sont incertains, les valeurs sont polémiques, les enjeux sont importants et les décisions sont urgentes” » Servigne & Co veulent « employer la puissance de la science à des fins moins [sic] destructrices » (2018, pp. 125-135).

¹⁶ Parce qu'il a donné quelques articles à la revue anarchiste *Réfraction* et qu'il utilise Kropotkine dans son livre *L'entraide...* Pablo Servigne passe pour être de « sensibilité libertaire », mais on voit ici que cela ne correspond bien sûr à rien d'autre qu'une (im)posture.

Il faut noter qu'en annexe de cet ouvrage, les auteurs se livrent à une curieuse réhabilitation d'Edward O. Wilson, le créateur de la sociobiologie dans les années 1970, au prétexte qu'il aurait par la suite retourné sa veste et fait l'éloge de l'entraide et de la coopération. Bien qu'ils ne manquent pas de souligner le caractère très spéculatif – pour ne pas dire fumeux – des « explications sociobiologiques », à aucun moment les auteurs ne semblent prendre conscience que la sociobiologie, ancienne ou nouvelle mouture, est avant tout une *idéologie scientifique*, c'est-à-dire une projection sur les êtres vivants des valeurs et comportements sociaux dominants et donc d'une naturalisation de l'attitude de l'individu vivant dans le capitalisme

C'est aussi à ce ton de menace à peine voilé que l'on reconnaît les gourous de secte. Car la *prophétie* se double bien sûr d'une nouvelle *eschatologie* ¹⁷.

La transition intérieure... vers le survivalisme

Ne voulant surtout pas analyser les causes socio-politiques du désastre en cours, et voulant encore moins influencer sur elles – persuadés que leur prophétie scientifique va se réaliser – Servigne & Co se retournent résolument en eux-mêmes, vers les sentiments que leur inspirent l'effondrement à venir, la subjectivité et les affects qu'ils génèrent chez les convertis. Et comme nos « scientifiques » sortent là de leur « zone de confort » – qui les a protégés de savoir dans quel sorte de monde ils vivent – ils versent immédiatement dans le grand n'importe quoi.

En effet, dans leur dernier ouvrage Servigne & Co se focalisent sur ce que ressentent les individus face à l'annonce de la prophétie de l'effondrement avec une approche écopychologique et narcissique où les réponses collectives et les luttes ne sont là que comme décors pour ce théâtre d'ombres. Pour eux, « ne pas annoncer que “tout est foutu” » signifie qu'il faut avant tout « passer par un processus de deuil » du monde existant et par une « transition intérieure » afin d'accepter et de se préparer à ce qui est présenté comme inéluctable.

Car depuis leur premier ouvrage, la foi en l'Effondrement, la certitude Scientifique de son inéluctabilité sont le ciment de tout un ensemble de nouveaux croyants ¹⁸. Les groupes de discussion sur

industriel. Et on ne trouvera aucune analyse critique du rôle politique profondément réactionnaire que la sociobiologie a eu, et continue d'avoir, dans les milieux académiques et les sociétés anglo-saxonnes. Voir Susan McKinnon, *La génétique néolibérale, les mythes de la psychologie évolutionniste* [2006], éd. de L'Éclat, 2010.

¹⁷ « Doctrine concernant les fins dernières de l'univers et de l'humanité. Employé spécialement par les théologiens pour désigner le problème de la fin du monde, du jugement dernier et de l'état définitif qu'il doit inaugurer. » A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, éd. PUF, 1926.

¹⁸ Voir la série d'articles d'Audrey Garric et Cécile Bouanchaud, “Du ‘coup de massue’ à la ‘renaissance’, comment les collapsologues se préparent à la fin de notre monde”, “Le succès inattendu des théories de l'effondrement”, “En un été, on a vendu la maison, la bagnole, et on est partis” *Le Monde* du 5 février 2019. Tasset Cyprien, “Les

l'effondrement et les moyens d'y faire face se multiplient sur les réseaux sociaux. Et si l'on ne peut que se réjouir que des personnes, prenant conscience du désastre écologique que constitue la société capitaliste et industrielle, changent complètement de vie et cessent de participer autant que possible à cette société, le caractère très dépolitisé de la collapsologie n'amène pas nécessairement à une plus grande lucidité sur ce système.

« “Quand on voit qu'on détruit la planète et que les gouvernements ne font rien, on se dit que tout va s'écrouler un jour”, expose calmement Amélie, 38 ans, entre deux bouchées de purée maison. »
(*Le Monde* du 5 février 2019)

Pas plus qu'ils ne se posaient hier de questions sur l'origine du Progrès, ils ne s'en posent aujourd'hui sur les causes de l'Effondrement, trop occupés qu'ils sont à préparer la seule chose qui leur importe, *leur salut dans l'au-delà* ; c'est-à-dire leur avenir après l'effondrement – lequel risque fort de reproduire les mêmes tares que le présent.

Comme le constate péremptoirement Pierre-Henri Castel :

« Les conditions totalement nouvelles de la politisation de ce qui nous reste à vivre sont traitées sur un mode pas même utopique, mais régressif et teinté de survivalisme *New Age*. »¹⁹

Ayant, comme on l'a vu, aboli l'histoire sociale au profit de l'histoire naturelle, ils se penchent sur la « nature humaine » telle que l'a analysée le psychiatre suisse Carl Gustav Jung (1875-1961).

Dans la troisième partie de *Une autre fin du monde...*, où ils exposent leur « collapsosophie », ils nous invitent à nous « ré-ensauvager » en « dansant avec nos ombres », afin de « vivre avec tous les aspects de nos vies qui nous semblent inacceptables » [sic]. Il s'agit de « renouer avec nos racines profondes ». Celles-ci ne sont autres que :

« les archétypes au sens défini par Jung, à savoir des symboles primitifs, universels, appartenant à l'inconscient collectif, une forme de représentations préétablies [sic] qui structurent la psyché. » (2018, p. 242).

'effondrés anonymes' ? S'associer autour d'un constat de dépassement des limites planétaires", *La Pensée écologique* n°3, 2019.

¹⁹ Pierre-Henri Castel, *Le Mal qui vient*, 2018, note p. 29.

Pour Jung, plus un groupe humain est développé, plus il a refoulé ses racines primitives, sauvages et barbares. Or, celles-ci sont sources de vitalité et de créativité. Chaque peuple doit les retrouver pour les assumer, faute de quoi les « archétypes » resurgiraient violemment, hors de tout contrôle. Soit une conception très essentialiste de la « nature humaine » et de l' « âme des peuples » qui se prête aisément à diverses dérives mystiques et racistes. Jung aurait d'ailleurs collaboré avec les nazis de 1933 à 1939 ²⁰.

Il semble que Servigne & Co soient arrivés à Jung notamment en lisant *certaines* auteures écoféministes. Logiques avec la naturalisation des rapports sociaux qui est un de leurs réflexes caractéristiques, nos effondrementalistes semblent s'être limités à cette variété d'écoféministes qui essentialisent les différences entre hommes et femmes. Estimant que « les hommes souffrent aussi de la blessure secrète du patriarcat », ils plaident pour la « réconciliation hommes-femmes » et nous invitent à pratiquer à cet effet des « rituels initiatiques ».

Question rituels, les auteurs recommandent leurs bonnes adresses : aux lecteurs mâles, ils conseillent de suivre, comme ils l'ont fait eux-mêmes, les week-ends d'initiation du « nouveau guerrier » (*New Warrior Training Adventure*) organisés par le *ManKind Project* (2018, chapitre 8 « Grandir et pacifier »). Ce *ManKind Project* est un *business* mis sur pied par trois américains à l'initiative d'un certain Bill Kauth. Pour ce psychothérapeute jungien, il s'agissait de répondre à la vague féministe des années 1980. Impressionné par le potentiel émancipateur des groupements féministes, Kauth décida de mettre sur pied des groupes non mixtes censés permettre aux hommes aussi de se libérer. Servigne & Co se retrouvent avec Kauth, qui ne rate pas une occasion de « s'excuser auprès des femmes pour les cinq millénaires [sic] de domination qu'elles ont subis ». Là où Jung s'intéressait à « l'âme germanique », son disciple Kauth s'intéresse à « l'âme masculine ».

L'entrée dans le *ManKind Project* commence par un week-end initiatique très encadré, au cours duquel les participants sont

²⁰ En tant que président de la Société internationale de psychothérapie mise sur pied par le régime hitlérien, Jung collabora étroitement avec le président de la branche allemande, le psychiatre nazi Matthias Goering (cousin d'Herman Goering). Les articles à caractère antisémite de ce Goering furent régulièrement publiés dans le journal de la Société internationale, sous la responsabilité de Jung.

soumis à diverses épreuves physiques et émotionnelles rudes. Le but est de transformer les hommes en les amenant à retrouver les racines profondes de leurs ancêtres préhistoriques, ces guerriers et leur âme de mâles adultes, sains, droits et courageux d'avant le patriarcat. Bref, assumer complètement leur « archétype masculin », d'où la dénomination « nouveaux guerriers »... Entre autres rituels, les participants dansent nus la nuit dans la forêt, autour d'un grand feu, au son des tambours. Au terme du week-end, ils sont censés être apaisés et sereins, débarrassés de leur culpabilité. Conscients de leur « magnificence d'hommes », ils « retrouvent le chemin d'un masculin sacré ».

Il faut être assez naïf et stupide pour croire aux vertus féministes et émancipatrices de telles simagrées. Que les hommes soient déstabilisés par le féminisme, c'est une évidence, puisque nous vivons dans une société où les hommes dominent les femmes. Le *ManKind Project* a manifestement pour but de neutraliser l'inquiétude que suscitent les mouvements féministes chez certains hommes en exaltant les « vertus masculines ». En fait, il n'est rien d'autre qu'une branche du mouvement masculiniste ²¹.

De même, dès le début de leur dernier ouvrage, Servigne & Co se lancent dans une sorte de réhabilitation du survivalisme. Si l'on apprend quand même que certains survivalistes sont « proches de l'extrême droite », c'est pour déplorer qu'ils « participent à la mauvaise réputation du survivalisme » (2018, p. 21), ce qui est vraiment fort regrettable.

Car plus loin (2018, pp. 257-258), Servigne & Co appellent à des alliances entre les BAD – Bases Autonomes Durables, popularisées par le survivaliste d'extrême droite Piero San Giorgio et son livre *Survivre à l'effondrement économique*, paru en 2011 (cité dans 2018, p. 257, note 475, sans plus de précision quant aux accointances politiques de l'auteur) – et les ZAD – Zones A Défendre telle que Notre-Dame des Landes – sans que l'incompatibilité manifeste entre ces deux formes de projet politique saute aux yeux

²¹ Ces paragraphes, à partir de la mention de Jung, est très largement inspiré par Daniel Tanuro, "La plongée des 'collapsologues' dans la régression archaïque", site *Contretemps, revue de critique communiste*, 6 mars 2019.

de nos collapsologues. Les ZAD sont basées sur la confrontation pour se libérer, les BAD sur la fuite pour se replier ²².

Le phénomène survivaliste touche aujourd'hui un public bien plus large que les libertariens, mais cela ne constitue pas vraiment une bonne nouvelle. Il s'agit avant tout d'un énorme marché en pleine expansion, une sphère où se croisent désormais « bobos et fachos » qui offre une tribune discrète mais importante (10 000 personnes lors du deuxième salon du survivalisme qui s'est tenu à Paris du 22 au 24 mars 2019) à des individus et organisations d'extrême droite.

Servigne & Co peuvent également consacrer plusieurs pages aux thèses sur l'effondrement de l'ingénieur russo-américain Dmitry Orlov (2015, pp. 187-191) sans mentionner que ce personnage est un complotiste réactionnaire et xénophobe.

Si nos effondrementalistes veulent par là insister sur le fait que « nous sommes tous dans le même bateau » (2018, p. 280), il nous faut constater que ça commence déjà à sentir la *pourriture* dans les cales de ce navire ²³, avant même qu'il soit en perdition...

La permaculture... et la mobilisation générale

Il est symptomatique que dans les ouvrages de Servigne & Co, on ne trouve aucune réflexion sur l'organisation économique et technique après l'effondrement, autre que sur le mode survivaliste. Afin d'atténuer les ambiguïtés de ce dernier, ils mettent en avant la permaculture, étendue à tous les aspects de la vie :

« Dès lors, la permaculture devient plus qu'une technique agricole : c'est une autre façon de concevoir le monde, un changement

²² Cf. Evan Osnos, "Lorsque les ultra-riches se préparent au pire. Reportage chez les survivalistes de la Silicon Valley" [*The New Yorker*, janvier 2017], *La Revue du Crieur* n°7, juin 2017. Ce reportage expose crument le cynisme de ces gens qui ont fait fortune sur la destruction des liens sociaux (notamment à travers l'industrie numérique et la gentrification des quartiers populaires) et qui sont parfaitement conscient que cela pourrait se retourner contre eux.

²³ Le caractère très conservateur de l'idée d'effondrement est bien souligné par l'historien Jean-Baptiste Fressoz, "La collapsologie : un discours réactionnaire ?", *Libération*, 7 novembre 2018 et "L'effondrement des civilisations est un problème qui obsède l'Occident", *Le Monde*, 24 juillet 2019.

philosophique et matériel global. C'est une vision éthique des sociétés futures, qui seront confrontées à l'évolution des régimes énergétique et climatique.» (*Le Monde* du 23 juillet 2019)

Pourtant, si l'on prend au sérieux la prophétie de l'effondrement, il devrait être évident que ce ne sont pas seulement des jardins et des cités en permaculture qui permettront d'y survivre.

« En effet, peu d'habitants des pays riches savent manger, construire leur maison, s'habiller ou se déplacer sans l'aide du système industriel. Tout l'enjeu consiste donc à s'organiser pour retrouver les savoirs et les techniques qui permettent de reprendre possession de nos moyens de subsistance *avant* de pouvoir se débrancher [du système industriel]. Les chemins de l'autonomie sont dès lors collectifs [...]. » (2015, pp. 241-242)

Collectifs, mais pas politiques²⁴. Dans ce passage sur une des « politique de l'effondrement » possible, Servigne & Co signalent ensuite que David Holmgren, « co-créateur du concept de permaculture », a dans un texte de 2013 proposé de se débrancher du système industriel aussi vite que possible :

« Selon lui, si 10% de la population des pays industrialisés arrivaient à s'investir pleinement dans des initiatives de résilience locale hors du système monétaire, ce dernier pourrait se contracter au point d'atteindre un seuil de basculement irréversible. Un "boycott systémique", voilà ce qu'on appelle une politique de *black-out* ! » (2018, p. 243)

Au-delà des spéculations plus ou moins hasardeuses sur la capacité à susciter un effondrement par boycott plus ou moins étendu, cette « politique du grand débranchement » s'apparente à l'idée de *réappropriation de la subsistance* que nous défendons par ailleurs²⁵, à savoir articuler l'encouragement à la dissidence vis-à-vis du monde marchand aux résistances, luttes écologiques, sociales et politiques. Mais Servigne & Co ne semblent pas saisir l'*importance pratique* d'une telle réappropriation des savoir-faire dans une « politique de l'effondrement » qui tienne compte des nécessités vulgairement matérielles de la survie. Cette idée

²⁴ Cf. leur tribune dans *Le Monde* du 23 juillet 2019, citée plus bas, où les structures de pouvoir sont totalement absentes, où seule la « permaculture » inspire la « vision éthique des sociétés futures », soit une gouvernance éclairée et décroissante.

²⁵ Voir Bertrand Louart, *La Réappropriation contre le progrès*, à paraître aux éditions La Lenteur, 2020.

disparaît complètement de leur dernier ouvrage au profit de choses plus douteuses.

Dans une section hallucinante intitulée “Une mobilisation... comme en temps de guerre”²⁶, Servigne & Co déclarent sans rire :

« Il y a une réelle urgence et la taille de l'enjeu est immense. [...] Alors pourquoi ne pas déclencher un gigantesque effort de guerre, comme lorsque les Alliés et l'URSS ont vaincu les nazis ? Pourquoi ne pas lancer de grands projets Manhattan [nom de programme de construction de la Bombe Atomique lors de la 2nd Guerre Mondiale], mais sous forme de milliers de petits projets *low tech* et avec des fins de désarmement ? Pourquoi ne pas organiser des “grands débarquements” destinés à stopper la désertification en reboisant massivement ? [...]

Ce récit est puissant dans nos contrées, car il fait écho à notre expérience de la Seconde Guerre Mondiale, à ses victoires militaires et à ses reconstructions rapides et à grande échelle. Tout cela fait vibrer le sens du sacrifice, de l'héroïsme, de la défense des valeurs sacrées, d'une identité, d'un territoire, etc. » (2018, p. 178-179)

C'est reparti comme en 1940²⁷ ! Rien de tel qu'une bonne guerre ! Cette fois pour la noble cause de l'écologie :

« Dans les années 1940, et grâce à un formidable effort de guerre, les États-Unis sont parvenus à renoncer un moment à la culture de consommation et du gaspillage. En 1943, les “Victory Gardens” mobilisaient plus de 20 millions d'américains et produisaient 30 à 40% des légumes du pays ! Le recyclage, le covoiturage et même le rationnement furent la règle aux États-Unis pendant quelques années. » (2015, p. 244)

Il faut quand même être passablement stupide et ignorant pour oublier que si le gouvernement des États-Unis a obligé ses citoyens à « renoncer un moment à la culture de consommation et du

²⁶ Cette idée est déjà présente, moins développée, dans leur ouvrage de 2015 : “Mobiliser un peuple comme à la guerre”, pp. 243-246.

²⁷ Servigne & Co ne semblent pas se souvenir qu'il y avait aussi de « grands récits » et des « leaders charismatiques » dans l'Allemagne nazie, l'Italie fasciste et du côté de l'impérialisme japonais. Ces derniers ont également mobilisés de grandes masses d'hommes où « vibrait le sens du sacrifice, de l'héroïsme, de la défense des valeurs sacrées, d'une identité, d'un territoire, etc. ». Ils ignorent en outre que ce que le « monde libre » défendait à ce moment-là, ce n'était pas la liberté et l'égalité (cf. la condition des noirs américains aux États-Unis, ou des pays colonisés par les nations européennes) mais seulement « la liberté du commerce et de l'industrie ».

gaspillage » c'est avant tout afin de soutenir « la culture de consommation et du gaspillage » des militaires lors d'une guerre à l'échelle mondiale ! Et il ne leur vient même pas à l'idée que c'est aujourd'hui le même principe qui est mobilisé dans la propagande en faveur du *greenwashing* : les « petits gestes écocitoyens » mis en avant, à travers le tri des déchets et la « consommation responsable », permettent justement à l'industrie du recyclage de se développer sur la base de ce travail fantôme ²⁸ et à de nouveaux « marchés verts » d'être créés, sans qu'à aucun moment ne soit remise en question la croissance économique indéfinie ; c'est-à-dire la *guerre mondiale contre le vivant*.

Pourtant, à un moment, ils évoquent bien la principale contradiction qu'implique une telle « mobilisation générale » :

« Ce sont précisément les moyens d'une mobilisation rapide et puissante (les machines et le pétrole) qui sont aussi les ennemis à abattre ! » (2018, p. 179)

Mais ils passent outre ce petit problème trivialement pratique et basement matériel aussi vite qu'ils le mentionnent ; les moyens sont neutres vis-à-vis des fins, n'est-ce pas ? Et ils ne sont pas là pour faire de la politique, c'est-à-dire comprendre les enjeux qui relient *pouvoir politique et puissance matérielle* dans les sociétés industrielles. Servigne & Co concluent néanmoins :

« Malgré tout, nous pensons que ce récit pourrait être porteur [...] cet imaginaire de mobilisation générale vient nourrir ce qui manque aux mouvements de la transition : une coordination efficace. L'alignement, même temporaire, sur un récit commun donnerait un immense coup de fouet [sic] à toutes ces personnes qui ressentent une profonde envie de changer le monde, mais qui ne trouvent pas de satisfaction dans les injonctions aux petits gestes quotidiens. » (2018, p. 180-181)

²⁸ Ivan Illich, *Le Travail fantôme*, éd. Seuil, 1981, ch. 5. Le travail fantôme désigne toutes les activités non-rémunérées qui rendent possible le travail salarié, la circulation et la consommation des marchandises : prendre sa voiture pour aller travailler, faire ses courses au supermarché, les activités des femmes au foyer, etc. Auxquelles il faut ajouter aujourd'hui les activités de plus en plus nombreuses liées à Internet et aux réseaux sociaux et qui contribuent à la viabilité économique de ces secteurs : répondre à ses mails en dehors des horaires de bureau, remplir des formulaires administratifs en ligne, rechercher les marchandises les plus avantageuses en ligne, actualiser son profil sur les réseaux sociaux, etc.

Et donc autre petit problème occulté dans ces spéculations : « une coordination efficace » *sous la direction de qui ?* Et un « un immense coup de fouet » *sous quelle férule ?*

Pour Servigne & Co ce ne sont là que des « récits », des histoires que l'on se raconte pour imaginer la sortie de l'effondrement. Car, pour eux ce sont les « grands récits » qui gouvernent le monde²⁹. L'histoire sociale et surtout les structures de pouvoir et les conséquences de leur existence se dissolvent dans le « récit » qu'on en fait. Rêver l'effondrement (sans avoir conscience des atrocités que l'on raconte) est tellement plus agréable que de regarder la réalité actuelle en face, n'est-ce pas ?

Bêtise politique

Ces différents exemples dénotent d'une certaine *bêtise politique* de la part de Servigne & Co, c'est-à-dire de l'incapacité à penser l'existence du pouvoir politique en tant que *forme de domination*.

Dans une tribune au journal *Le Monde*, Agnès Sinaï, Pablo Servigne, et Yves Cochet exposent de manière très synthétique leur conception de l'effondrement. Sur les causes qui vont inéluctablement le faire advenir, on peut lire ceci :

« Ainsi, l'effondrement est inévitable non parce que la connaissance scientifique de son advenue est trop incertaine, mais parce que la psychologie sociale qui habite les humains ne leur permettra probablement pas de prendre les bonnes décisions, au bon moment. »
(*Le Monde* du 23 juillet 2019)

Voilà une belle manière de naturaliser le capitalisme ! Les structures de pouvoir, l'État, les entreprises, les institutions, les classes sociales, l'économie, l'industrie et la dynamique du marché, etc., tout ça n'existe pas pour nos collapsologues. Non, pour nos savants qui ont bien étudié la chose, c'est juste un défaut dans la « nature humaine » qui est responsable du désastre. C'est juste « les humains » (les dirigeants ?) qui ne sont pas capables de prendre les « bonnes décisions » dans une situation trop complexe. Et ce n'est là que « l'expression de caractéristiques banales de l'espèce humaine

²⁹ Ils s'inspirent en cela de l'aussi médiatique qu'approximatif historien Yuval Noah Harari (cité p. 167) ; cf. Evelyne Pieiller, "Tout est fiction, reste le marché", *Le Monde diplomatique*, janvier 2019.

lorsqu'un événement extraordinaire s'annonce » (art. cit.). Autrement dit, la domination n'est pas le problème. Il est même possible de penser qu'elle aurait pu être la solution si seulement elle avait été encore moins dépendante de la « nature humaine », c'est-à-dire encore plus impersonnelle, froide et calculatrice.

En tant que jeunes cadres dynamiques, Servigne & Co semblent persuadés que le pouvoir de gouvernement s'exerce avant tout pour organiser la société et diriger les citoyens vers des objectifs communs, et non pour soutenir les intérêts des classes possédantes et la domination du capitalisme industriel³⁰. Il est à craindre qu'aucun article scientifique publié dans une revue à comité de lecture ne pourra les déniaiser sur ce point !

A un tel degré de bêtise politique, on peut se demander à quoi et à qui vont servir ces abrutis et leurs dupes. Une chose est sûre, certainement pas à l'avènement d'une société émancipée des formes de domination dont ils ne veulent pas voir l'existence ni penser le rôle politique dans le maintien du *statu quo*...

Ce qui n'empêche pas que, fort de son audience médiatique, Pablo Servigne donne des leçons de stratégie politique :

« Le chercheur indépendant et collapsologue Pablo Servigne fait une distinction entre "la participation au débat politique, nécessaire" et le fait d'être valorisé par ce milieu. "Nous devons refuser de parvenir, ne pas accepter les honneurs qui sont autant de pièges qu'on nous tend, n'être que des étrangers, de passage". »³¹

C'est curieux, mais il semble qu'un certain Servigne Pablo ait fait exactement tout le contraire ces dernières années...

Il y a quelque chose de franchement indécent à gémir sur l'avenir – pardon, à « faire le deuil » – de la société capitaliste et industrielle sans dénoncer, *aujourd'hui et maintenant*, le lot de souffrances,

³⁰ Dans la mise à jour du 18 juin 2019 de la page d'accueil du site de Pablo Servigne, on apprend que « Il reste à ouvrir le chantier "extérieur" (la politique, l'action, les luttes, etc. (collapso-praxis) » <<http://pabloservigne.com/>>. Il reste donc à notre effondrementaliste à comprendre dans quel sorte de monde il vit ! Il est à craindre que cette manière spécialisée d'aborder séparément les problèmes ne fasse, une fois de plus, louper leur articulation en un tout cohérent et critique, et aboutisse à cet œcuménisme à la Cyril Dion (qui signe la postface de 2018) pour qui « tout est bon » – et d'abord les compromissions avec la domination – pour faire avancer la cause...

³¹ Article de Marie Astier et Gaspard d'Allens, "Compromis ou radicalité, le mouvement écolo cherche sa stratégie", site Reporterre du 27 juillet 2019.

d'exploitation et de destructions sur lesquelles elle repose déjà depuis deux siècles. Ces réalités historiques et sociales sont manifestement quelque chose qui indiffère profondément nos effondrementalistes qui de par leurs origines et positions sociales n'ont jamais eu affaire qu'avec les « bons côtés » du système.

C'est bien sûr cela qui leur assure de la réputation et du succès auprès des médias et des dirigeants. Le fait d'annoncer l'effondrement de la société marchande sans remettre en question la marchandise et les rapports sociaux d'exploitation et de domination qui vont avec. Au moment où le capitalisme industriel est en train de chercher à se recomposer, exploitant la crise écologique pour trouver de nouvelles manières de contraindre travailleurs et consommateurs à consacrer plus de temps et d'énergie au système même qui les dépouille de choses de plus en plus élémentaires.

Et donc, lorsque Servigne & Co nous annoncent qu'« une autre fin du monde est possible », en fait, il s'agit de la même ! Celle que nous préparons d'ores et déjà les dirigeants politiques et économiques en étant bien décidés à ne rien céder de leurs privilèges et de leur pouvoir, à continuer à faire tourner la machinerie industrielle en la repeignant en vert tout en culpabilisant les populations pour leurs « comportements irresponsables » et leurs « peurs irrationnelles ».

Mais que l'on se rassure :

« Il n'y a rien d'incompatible à vivre une apocalypse et un *happy collapse* [effondrement heureux, en anglais]. » (2018, p. 281)

Pablo Servigne, Yvan Saint-Jours (entre autres fondateur du magazine *Kaizen*) et Denys Chalumeau (homme d'affaires colibri qui a fait fortune dans le numérique) ont donc fait appel au *crowdfunding* pour pouvoir réaliser « la dernière revue avant la fin du monde » qu'ils ont baptisée *Yggdrasil* et qui a pour objectif, de nous faire « vivre avec les catastrophes et avec les mauvaises nouvelles qu'elles charrient » tout en « nous reconnect[ant] à la source jaillissante de l'enfance : la joie »³².

Avec la *start-up* de l'*happy collapse*, je positive quoi qu'il arrive !

³² "Manifeste Yggdrasil", publié sur Facebook, le 28 mars 2019. Voir la recension du premier numéro par Pierre Thiesset, *La Décroissance* n°162, septembre 2019, p. 14.

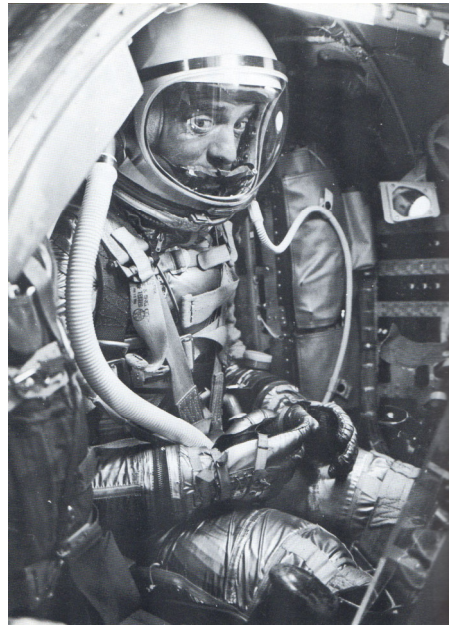
Yggdrasil est l'Arbre Monde dans la mythologie nordique. En exergue, de la troisième partie de leur dernier ouvrage, on trouve cette citation de K.G. Jung :

« Aucun arbre ne peut pousser jusqu'au paradis sans que ses racines n'atteignent l'enfer. » (2018, p. 195)

Servigne & Co nous promettent « du sang, du labeur, des larmes et de la sueur »³³. Mais rien de tout cela n'a de gravité ni d'importance en comparaison de « la joie » qu'ils éprouvent face à la perspective de pouvoir *survivre*, même dans l'enfer qu'ils auront contribué à étendre et perpétuer...

L'homme encapsulé, 1967

Voyez cet astronaute entièrement équipé pour son devoir : une créature écailleuse, ressemblant davantage à une fourmi démesurée qu'à un primate – certainement pas à un dieu nu. Afin de survivre sur la Lune, il doit être enfermé dans un vêtement plus lourdement isolant encore et devenir une sorte de momie ambulante sans visage. Tandis qu'il s'élanche dans l'espace, l'existence physique de l'astronaute est purement fonction de la masse et du mouvement, réduite à la pointe d'épingle d'une intelligence sensible aiguë exigée par la nécessité de coordonner ses réactions avec l'appareil mécanique et électronique dont sa survie dépend. Voici le prototype archétypal de l'Homme Post-Historique, dont l'existence de la naissance à la mort serait conditionnée par la mégamachine et conçue pour se conformer, comme dans cette capsule spatiale, aux exigences fonctionnelles minimales par un environnement non moins minimal – l'ensemble contrôlé à distance.



Lewis Mumford, *Le Mythe de la machine*, vol. II, 1967.

³³ Winston Churchill, le 13 mai 1940, dans son premier discours après sa nomination au poste de Premier ministre du Royaume-Uni durant la Seconde Guerre mondiale.

Confusions

Au-delà du cas particulier de Servigne & Co, l'idée même d'effondrement est problématique. Car derrière cette idée, sont en fait confondues deux choses très différentes.

D'une part, la *dégradation continue des conditions de la vie humaine* autant que naturelle, qui sont constitutives de notre existence libre et autonome, sous l'effet de l'expansion prédatrice du capitalisme industriel. Et d'autre part, l'effondrement de la société capitaliste et industrielle sous l'effet de *la raréfaction des ressources fossiles nécessaires à la production de marchandises* dont actuellement nous dépendons largement pour notre existence. Les effondrementalistes amalgament ces deux problèmes – au prétexte que dans les deux cas c'est *notre existence* qui est menacée –, comme si le premier et le second étaient nécessairement liés. Or l'analyse critique du capitalisme industriel montre précisément que la valorisation marchande se réalise essentiellement grâce à une artificialisation croissante de l'existence humaine.

La conquête spatiale, où la survie immédiate de l'être humain est totalement dépendante d'une machinerie très complexe et donc de sa relation avec le système économique et technologique qui en assure le fonctionnement, est comme une sorte de modèle emblématique du capitalisme industriel³⁴. La science-fiction a déjà abordé le thème de la survie de l'humanité alors que la dégradation des conditions d'une vie libre et de la nature atteint le stade terminal³⁵. Tout cela devrait donc plutôt inciter à prendre au sérieux la formule de Walter Benjamin :

« Il faut fonder le concept de Progrès sur l'idée de catastrophe. Que les choses continuent comme avant, voilà la catastrophe. »

³⁴ Lewis Mumford l'avait déjà souligné dans *Le Mythe de la machine*, vol. II, "Le Pentagone de la puissance", 1967, illustration 14-15, "L'Homme encapsulé" – Traduction nouvelle à paraître. Cf. Illustration page précédente.

³⁵ Voir notamment le roman de John Brunner, *Le Troupeau aveugle*, 1971 ou le film de Richard Fleischer, *Soleil vert*, 1973 (voir encadré page suivante). Comme les transhumanistes, les collapsologues semblent ignorer que la science-fiction a déjà brodé sur leurs fantasmes de manière parfois plus fructueuse qu'eux-mêmes...

La catastrophe capitaliste pourrait bien continuer jusqu'au bout, jusqu'à la destruction totale de la nature, et à la mise sous perfusion marchande et industrielle de l'humanité – ou en tout cas d'une partie des survivants. Bien sûr, cela implique à plus ou moins longue échéance la fin de l'humanité, et donc celle du capitalisme. Que ce système court ainsi à sa perte, qu'il sape les conditions mêmes de son existence, qu'il organise son autodestruction, il n'en a que faire. Car « le capitalisme » n'est pas une personne qui réfléchit à la meilleure manière de prolonger son existence, mais bien un système qui fonctionne précisément grâce à l'inconscience de ses acteurs quant à la signification et aux conséquences de leurs actes ; lesquels se retournent régulièrement contre eux, pour le plus grand bénéfice du système en son ensemble.

Soleil vert, 1973



En 2022, la ville de New York, comme le reste du monde, est en proie à la pollution et à la surpopulation. Le manque de nourriture a amené les autorités à créer des aliments artificiels et industriels conçus et produits par la société Soylent. Le détective Thorn, assisté par le vieux professeur « Sol » Roth, véritable mémoire du temps passé, enquête sur le décès d'un certain Simonson, un riche privilégié proche des cercles dirigeants. Alors qu'il progresse dans son enquête, Thorn s'aperçoit que cette caste fait tout pour l'empêcher de découvrir la vérité. A savoir que la nature est morte et que la nourriture distribuée par Soylent est faite du recyclage des cadavres humains.

L'épuisement de la nature, la dégradation des ressources vitales et vivantes – celles qui permettent une vie libre aux êtres humains faits de chair et de sang – n'implique nullement la fin du système économique et technique, l'arrêt de la machinerie faite d'acier et d'hydrocarbures. Car les ressources fossiles et minières sont encore considérables et tout un tas d'ingénieurs s'emploient depuis

longtemps déjà à synthétiser à partir de cela les éléments nutritifs indispensables à la vie biologique des êtres vivants ³⁶.

Cette *foi* en l'effondrement de la société capitaliste et industrielle du fait de son inconscience à propos de la limitation des ressources fossiles a amené l'ex-Ministre vert et collapsologue Yves Cochet à déclarer :

« Ce qui va tuer le capitalisme, c'est la géologie ! » ³⁷

Déclaration particulièrement stupide, car il n'est pas besoin d'être un grand savant pour se souvenir que la croûte terrestre ne fait que quelques kilomètres et qu'en dessous on trouve de la roche en fusion sur plusieurs milliers de kilomètres. La géothermie pourrait donc fournir une source d'énergie fossile quasiment inépuisable, pour peu que l'on parvienne à l'exploiter à une échelle industrielle.

Autre exemple, avancé par l'historien Jean-Baptiste Fressoz : la fonte de la banquise arctique du fait du changement climatique non seulement ouvre le passage du Nord-Est à la navigation commerciale, raccourcissant le trajet de l'Europe vers le Japon et la Chine et inversement, mais surtout va permettre la prospection et l'exploitation des réserves considérables d'hydrocarbures et d'autres ressources minières de cette région jusque-là difficilement accessible à cause du grand froid ³⁸. Loin de constituer une entrave au développement industriel, les conséquences désastreuses de la croissance économique pour la nature et pour la vie sur Terre ouvrent de nouveaux marchés, offrent de nouvelles opportunités. Bref, le capitalisme ne s'est jamais aussi bien porté, et il peut compter sur une armée d'ingénieurs pour trouver des solutions technologiques à l'épuisement de certaines ressources (le pétrole facile à extraire aussi bien que la production alimentaire).

Or les effondrementalistes semblent vouloir faire le pari exactement inverse : ils misent sur un effondrement relativement

³⁶ Voir les récents progrès de la viande *in vitro* et d'autres cultures hydroponiques, toutes présentées comme hautement écologiques et respectueuses des êtres vivants par rapport aux productions animales et végétales de l'agro-industrie.

³⁷ Vidéo sur YouTube, Yves Cochet et Anne Rumin, "Qu'est-ce que la collapsologie ?", 15 octobre 2018.

³⁸ Jean-Baptiste Fressoz, "l'amal ou la fin du monde", tribune dans le journal *Le Monde*, 25 septembre 2018.

rapide du système économique et technologique qui laisserait le champ libre à l'humanité dans une nature pas encore trop abimée. Ce pari nous semble pour le moins hasardeux, car personne ne sait vraiment ce que le sous-sol nous réserve ni ce dont est capable l'ingéniosité humaine pour maintenir les conditions d'une survie en milieu extrême.

Par contre, il est plus facile de savoir ce qui se passe à la surface de la Terre et ce que le système industriel inflige déjà, *ici et maintenant*, à la nature et aux êtres humains ; mais c'est précisément ce que les effondrementalistes ne veulent pas regarder en face, parce qu'ils devraient ainsi renoncer à l'illusion que la société dans laquelle ils vivent et se trouvent si bien constitue un Progrès inégalé dans l'histoire de l'humanité.

C'est pourquoi ils préfèrent imaginer la fin de *leur monde* plutôt que de concevoir la fin du capitalisme.



Merci à Nicolas Casaux !

La dépolitisation de leur discours est le symptôme qu'ils aiment la marchandise et le monde qui va avec. Ils ont pris conscience qu'ils vont devoir à l'avenir y renoncer, mais c'est contraints et forcés par la « crise écologique », l'« épuisement des ressources », etc. Ils ont découvert que leur idéal social – celui qu'on leur a enseigné sur les bancs des écoles et des universités, celui qu'ils allaient docilement reproduire sans se poser plus de questions – n'est pas viable matériellement sur cette planète. Mais en bons « scientifiques » – dont l'objectivité ne va pas jusqu'à comprendre leur position sociale et la manière dont elle influe sur leur analyse de la situation –, ce n'est qu'un problème purement matériel de limites physiques et écologiques qui n'appelle aucune analyse socio-politique du capitalisme industriel, aucune remise en question des structures de pouvoir qui nous ont menés là.

C'est pourquoi l'effondrementalisme est profondément réactionnaire : son idéal social est derrière lui.

Conclusion

A l'opposé de ceux qui croient trouver dans la « collapsologie » l'expression d'une critique radicale nécessaire pour relever le gant de la catastrophe grandissante, l'effondrementalisme prêche au contraire la résignation, l'attente de l'événement purificateur et rédempteur qui – obligeant tout le monde à se serrer les coudes face à l'adversité – épargnerait à chacun de devoir comprendre, identifier et lutter contre les mécanismes socio-politiques de la guerre contre la liberté humaine et contre l'autonomie du vivant actuellement en cours. La « renaissance » que les collapsologues espèrent voir sortir finalement de l'effondrement a donc de grandes chances d'être surtout une *régression archaïque* vers des structures de pouvoir toujours plus coercitives.

Bref, comme le monde de la marchandise dont il est issu, l'effondrementalisme prétend délivrer chacun de la politique, c'est-à-dire d'avoir à penser personnellement et agir collectivement dans la perspective d'établir un monde meilleur, *ici et maintenant*.

Bertrand Louart, septembre 2019.

Cet article est la version longue d'un article plus court à paraître dans le dossier sur la collapsologie de la revue anarchiste marseillaise *Réfraction* n°44, 2020.

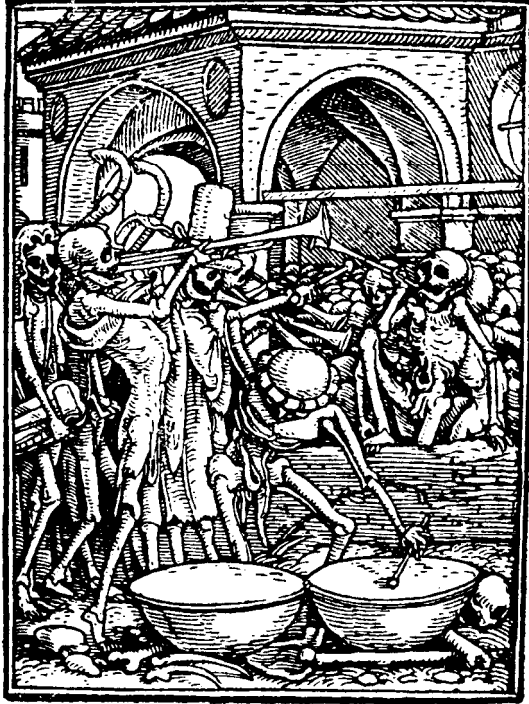


« Le calme reste attristant et l'espérance d'un avenir bien vaine ! C'est aujourd'hui que demain se fait, c'est dans l'actualité que naît l'avenir ; en attendant sottement ce dernier, c'est sa déformation monstrueuse que vous laissez s'échapper de vos mains paresseuses. »

Karl von Clausewitz



La maison brûle...
et nous écoutons tranquillement
les collapsologues nous parler d'*happy collapse* !



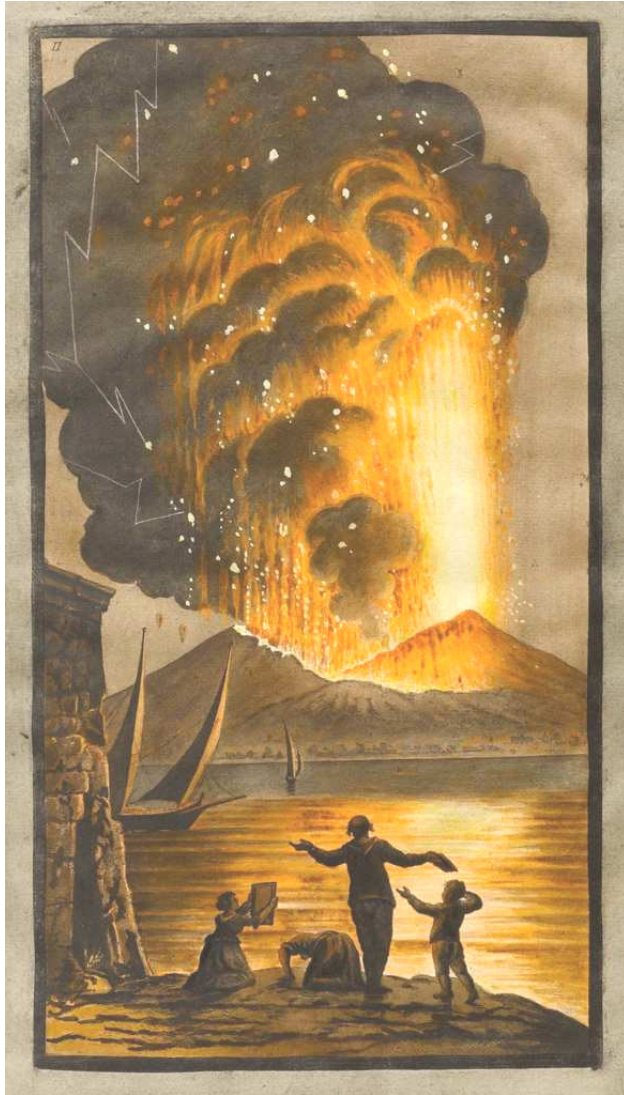
« La fête industrielle sera bientôt terminée ! »

Table des Matières

Avant-propos	1
Jérémie Cravatte L'effondrement, parlons-en... <i>Les limites de la collapsologie</i> Avril 2019	3
Daniel Tanuro Pablo Servigne et Rafaël Stevens <i>ou l'effondrement dans la joie</i> Juin 2015	59
Daniel Tanuro L'effondrement des sociétés humaines est-il inévitable ? <i>C'est la lutte qui est à l'ordre du jour, pas la résignation endeuillée</i> Mars 2018	65
Elisabeth Lagasse Contre l'effondrement <i>Pour une pensée radicale des mondes possibles</i> Juillet 2018	71
Jean-Baptiste Fressoz La collapsologie : un discours réactionnaire ? 7 novembre 2018	77
Benedikte Zitouni & François Thoreau Contre l'effondrement <i>Agir pour des milieux vivaces</i> Décembre 2018	81

Daniel Tanuro La plongée des « collapsologues » dans la régression archaïque Mars 2019	93
Cyprien Tasset Les « effondrés anonymes » ? <i>S'associer autour d'un constat de dépassement des limites planétaires</i> Janvier 2019	111
Evan Osnos Lorsque les ultra-riches se préparent au pire <i>Reportage chez les survivalistes de la Silicon Valley</i> Janvier 2017	129
Cécile Bouanchaud Du « coup de massue » à la « renaissance », comment les collapsologues se préparent à « la fin de notre monde » 5 février 2019	153
Audrey Garric et Cécile Bouanchaud Le succès inattendu des théories de l'effondrement 5 février 2019	157
Audrey Garric « En un été, on a vendu la maison, la bagnole, et on est partis », 5 février 2019	162
Agnès Sinaï, Pablo Servigne, Yves Cochet Face à l'effondrement, il faut mettre en œuvre une nouvelle organisation sociale et culturelle 23 juillet 2019	165

Jean-Baptiste Fressoz L'effondrement des civilisations est un problème qui obsède l'Occident 24 juillet 2019	170
Pierre Jouventin et Serge Latouche L'homme peut-il se reconvertir de prédateur en jardinier ? 29 juillet 2019	175
Pierre Thiesset Effondrement Septembre 2019	181
René Riesel & Jaime Semprun La proscription de la liberté <i>prononcée par le catastrophisme</i> 2008	183
Bertrand Louart La collapsologie : <i>start-up de l'happy collapse</i> <i>L'avenir était quand même mieux avant la fin du monde</i> Septembre 2019	185



« L'humanité est devenue suffisamment étrangère à elle-même
pour parvenir à vivre sa propre destruction
comme une jouissance esthétique de premier ordre. »

Walter Benjamin.

Ce document est disponible sur le site Archive.org.

Il peut être librement téléchargé à l'adresse :

<<http://archive.org/details/DossierCollapsologie>>

Textes disponibles sur le blog :

Et vous n'avez encore rien vu...

Critique de la science et du scientisme ordinaire

<<http://sniadecki.wordpress.com/>>

A l'opposé de ceux qui croient trouver dans la « collapsologie » l'expression d'une critique radicale nécessaire pour relever le gant de la catastrophe grandissante, l'effondrementalisme prêche au contraire la résignation, l'attente de l'événement purificateur et rédempteur qui – obligeant tout le monde à se serrer les coudes face à l'adversité – épargnerait à chacun de devoir comprendre, identifier et lutter contre les mécanismes socio-politiques de la guerre contre la liberté humaine et contre l'autonomie du vivant actuellement en cours. La « renaissance » que les collapsologues espèrent voir sortir finalement de l'effondrement a donc de grandes chances d'être surtout une *régression archaïque* vers des structures de pouvoir toujours plus coercitives.

Bref, comme le monde de la marchandise dont il est issu, l'effondrementalisme prétend délivrer chacun de la politique, c'est-à-dire d'avoir à penser personnellement et agir collectivement dans la perspective d'établir un monde meilleur, *ici et maintenant*.

Prix libre